

3 vols

Orig. work in 2 vo[ls]
with Dissertation ag[ainst]
... at last of 2nd
vol. and 3rd vol is de-
voted to the Defence

P 25
3 vols

356

Charles Cowan.

Salvin 59248 2d Entry

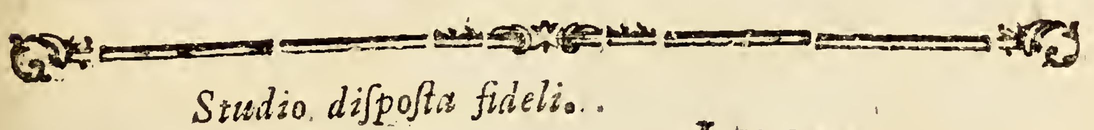
# RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS,

OU

*Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.*

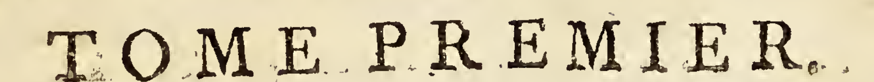
PAR M. DE P***.

*Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains*, par DOM PERNETY.



*Studio disposta fideli...*

LUCRECE.

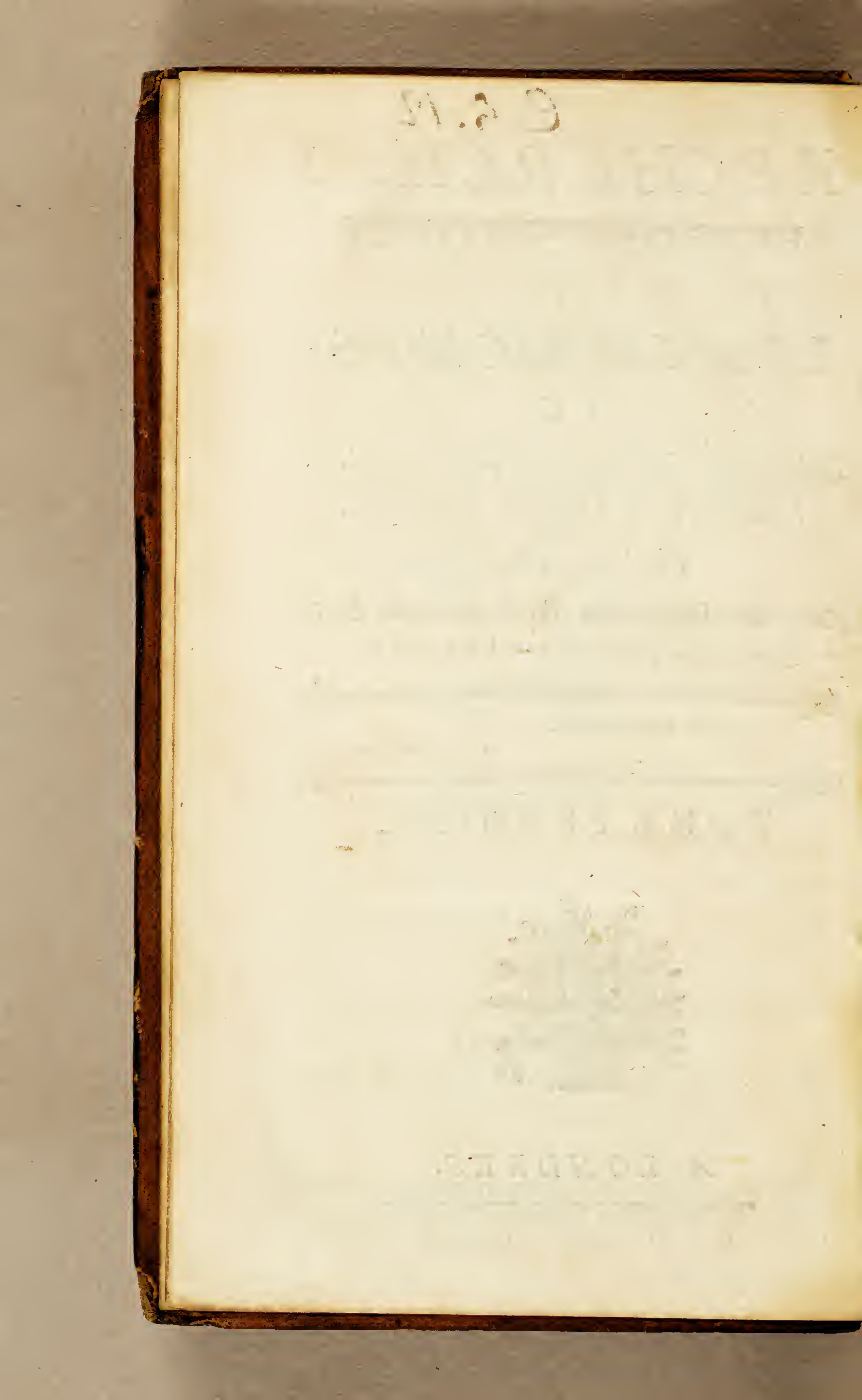


TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. D. CC. LXXI.





# DISCOURS
## *PRELIMINAIRE.*

COmme les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſés d'en faire le principal objet de nos recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la Découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui là ; & c'eſt ſans doute, un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié

de ce globe, tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planète avoit deux Hémispheres si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siécles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps ?

Cette étonnante révolution qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans : les Américains n'avoient que de la foiblesse : ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant. Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des malheurs que

l'humanité ait essuyée.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déja accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouissance, il se crut perdu sans ressource : il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre Espece succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planete à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets ne cessent, par leurs séditieux écrits,

d'encourager les Princes à envahir les Terres Auſtrales. Il eſt triſte que quelques Philoſophes ayent poſſedé le don de l'inconſéquence juſqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le ſuccès de cette coupable entrepriſe : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaiſſeau qui au ſortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paiſibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux beſoins & des richeſſes imaginaires, c'eſt agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déja que trop à ſe plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abuſé de ſa ſupériorité. Maintenant la prudence au défaut de l'équité, lui dit de laiſſer les Terres Auſtrales en repos, & de mieux cultiver les ſiennes.

Si le génie de la déſolation & des torrents de ſang, précédent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclairciſſement de quelques points de Géographie, par la deſtruction d'une partie du globe, ne maſſacrons pas

les Papous, pour connoître au Thermometre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à aquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts, des hordes barbares & d'en faire des Hommes; mais les Moralistes, qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes, pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix, plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres; & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains

de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pû le voir avant qu'il n'eût été entierement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européans. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs.

Oviedo se plaignoit déja de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturalistes avoient eu le loisir de les étudier : aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désesperé, d'abord, de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténebres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions & des observations vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins couté qu'au reste des hommes, & elles ont été sans comparaison, plus pernicieuses. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espèce d'autorité en passant la Ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il

faut encore du bonheur, pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbecilité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres Edifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vû les choses, ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits, qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand, après des Recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toute part : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre; parce que nos systêmes les plus raisonnables, ne peu-

vent jamais s'enchaîner assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embrasse l'immensité des phénomènes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance d'accoutumer le Philosophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux ; mais ils ont été jusqu'à présent, si mal observés, plus mal décrits & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines en parties cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des che-

mins si hérissés ; ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espéce dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel, a été plus négligée qu'on ne le pense. Cet Essai prouvera au moins ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux Naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédi-

lection pour le ſtyle pompeux & maniéré : en ſemant tant de fleurs ſur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'eſt apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni inſtruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation ſi inutile, quand on a raiſon, eſt plus que ridicule, quand on ſe trompe.

Celui qui a épuiſé ſon ſujet & recueilli des obſervations neuves, vraies & intéreſſantes, peut, ſans danger, mépriſer ce ſtyle enflé, exceſſif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Eſprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres, qui ont aſſez eſtimé leurs contemporains, pour ne rien ſacrifier au mauvais goût de leur ſiécle.

La reconnoiſſance de l'Homme Phyſique ayant été le premier objet de ces Recherches, ce ſeroit une biſarrerie extrême, de ne pas nous pardonner de certains détails qu'on par-

donne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les mysteres & tous les écarts de la nature animale ; mais dans l'exposition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, & dès lors tous les mots sont, ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique nous nous sommes vûs à portée de répandre quelque jour sur leur histoire, sur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du Pole, en nous servant de Manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués, & en consultant les dernieres Relations que les Danois out publiées touchant le Grœnland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir

des avis plus récents, plus authentiques, & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Nègres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours, divisé les Naturalistes moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothèses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien ; tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet : s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer ; s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement, ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité de cette méthode des siécles ignorants où l'on abondoit en argu-

ments, & où l'on manquoit de démonstrations : on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de si-tôt d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs voyageurs les ont vus, disent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur répliquer, ce qu'on peut objecter contre le temoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos

erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des ſauvages de ſtature coloſſale au Sud de l'Amérique, il s'eſt écoulé deux cens quarante-ſept ans, qu'on a employés à ſe contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduiſit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé ſa croiſſance : ceux qui ſe ſont refuſés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas diſputer davantage : ils auroient dû tout au moins rapporter des oſſements & des ſquelettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aiſément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner eſt le ſeul qui ſe ſoit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuiſſe d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Bréſil, depuis que M. Hans Sloane a publié ſa Gigantologie, aucun charlantan n'a oſé reparoître avec des

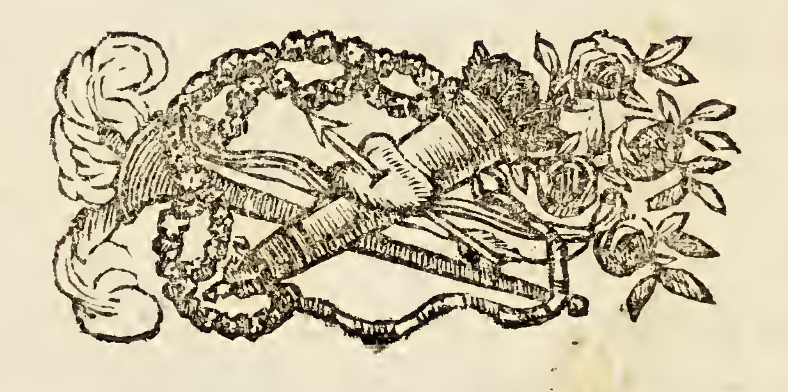
dépouilles ſuppoſées des Géants, qu'on employoit déja pour tromper les Romains du temps d'Auguſte, comme Suetone en convient, en parlant des ſquelettes que cet Empereur conſervoit dans ſon cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circonciſion, & l'Infibulation, ſont autant de morceaux qu'on s'eſt efforcé de rendre intéreſſants.

Comme les ſuperſtitions religieuſes des peuples de l'Amérique ont eu un rapport ſenſible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces abſurdités que pour en faire la comparaiſon & pour démontrer que malgré la diverſité des climats, l'imbécillité de l'eſprit humain a été conſtante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon ouvrage : ſi je m'étois apperçu après coup qu'elles ne ſont pas toujours inſtructives, & qu'elles n'occupent que de la place,

je les aurois retranchées sans hésiter & me serois applaudi de ce sacrifice mais comme dans une si grande diversité de matieres importantes, on a dû quelquefois se commenter soi-même, il est arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le texte; & si on les en détachoit, elles formeroient seules un recueil qui ne seroit rien moins que vuide de choses.



TABLE

# TABLE GÉNÉRALE

*Du Tome premier.*

PREMIERE PARTIE.



SECONDE PARTIE.

SECTION I.

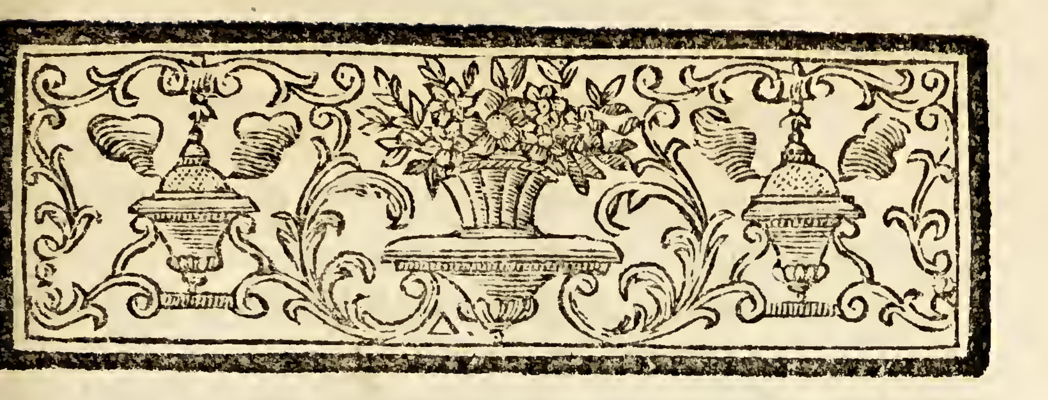


SECTION II.



SECTION III.

RECHERCHES



# RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

## PREMIERE PARTIE.

*u climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitans, de la découverte du nouveau Monde, &c.*

JE placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde : je décrirai ensuite ses habi-
ts, leur constitution & leur tempérament avec
te l'exactitude dont je suis capable. Quelle que
t la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai
émoignage à me rendre, de n'avoir rien accor-
à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dé-
s de la vérité des faits dont j'ai crû entrevoir les
ses & les principes dans la nature même, &
n dans mes idées.

.es matiéres qu'on discutera, quoiqu'également

intéreſſantes, feront néanmoins fort diſparantes & plus attraiantes les unes que les autres. Il faut ſe figurer qu'on va traverſer ſucceſſivement des terreins incultes & dépeuplés, & des payſages riants & pitoreſques.

Cette variété n'eſt pas une confuſion qui puiſſe brouiller les objets, ou troubler la compoſition du tableau, c'eſt une conſéquence qui réſulte bien plus du ſujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, qui s'y ſont trouvés plus petits d'un ſixiéme que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce Climat étoit ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une façon étonnante.

La terre, ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un deſert ſtérile & immenſe. Les premiers Aventuriers qui y firent des Etabliſſements, eurent tous à eſſuier les horreurs de la famine ou les derniers maux de la diſette.

Les Eſpagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Eſpagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors, quelle feroit un jour la férocité de leur vainqueur ſi acharné à ſa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par ſe dévorer entr'eux. Les Anglais qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés ſur les vaiſſeaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des ſpectres, & on ne trouva plus perſonne dans toute la Grande Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ſes abimes d'inépuiſa-

les trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, plusieurs Colonies secondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions : elles se dissiperoient, si les Métropoles Européanes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes & même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espece de fermentation : il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de sel marin, auquel les Physiciens de l'ancien monde avoient refusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, sur les Mangliers d'autres végétaux, un sel qui renaît sans cesse, parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur, & se cristalise ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on en exprimoit ce suc si redoutable dont les sauvages armoient la pointe de leurs flêches, qui en effleurant seulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte possible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoisonnée qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parle de tant d'espèces de *Jucas* & de *Manihots*, qui sont presque toutes mortelles, lorsqu'on les mange crues, & comme elles sortent du sein de la terre. (*) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui

(*) Le véritable contrepoison du suc de Manihot, est

tenoit lieu aux Indiens du seigle & du froment qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y soit la somme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux ; hormis peut-être, dans des temps d'une disette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui est de toutes les plantes Européanes la plus approchante du *Manihot*, par sa qualité caustique, & nutritive quand on la prépare.

La plûpart des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes; ce qui provenoit du Nître terrestre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, la premiere fois, dans la Nouvelle France, emploier les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette lessive découper en un instant toute la toile en lambeaux & la réduire ensuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raison, à la violence du sel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La surface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit innondée de Lésards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison, qu'ils tiroient des sucs abondants de ce sol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la séve nourriciere s'aigrissoit, comme le lait dans le sein des animaux qui n'exercent pas la puissance de se propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plûpart d'une taille

---

le sel d'Absynthe délaié dans de l'eau de Menthe. On se sert aussi, dans quelques Isles, de la lié du Rocou, mais avec un moindre succès.

gigantesque dans leur espece, & multiplié au de-là de l'imagination. En jettant les yeux sur les excellentes figures dessinées à Surinam, par Mademoiselle Merian, (*) on est frappé de la grosseur prodigieuse des Papillons qui égalent le volume de nos Oiseaux.

Les plus anciens Etablissements des Européans en Amérique ne sont pas encore de nos jours, exactement nettoiés de bêtes immondes ou venimeuses, dont l'humidité de l'Atmosphere facilite la population. Panama est affligé par des Serpents, Carthagène par des nuées d'énormes Chauve-souris, Portobelo par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadeloupe & les autres Colonies des Isles, par des Ravets & des Scarabées-rongeurs, Quitto par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaises. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Perou n'avoient trouvé d'autre moien pour délivrer leurs sujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'il étoient obligés d'aporter tous les ans ; Fernand Cortez en trouva des sacs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilasso dit que les Peruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des paysans au Palatinat.

Mr. Dumont dit dans ses Mémoires sur la Louisiane, qu'il y croît des Grenouilles qui pesent jusqu'à trente sept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux : il n'existe pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les Contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y surnommoit cet Insecte le Roi du Bresil : *il Rey di Brasil.* (**) Du

(*) Edition *in-folio* d'Oosterwyck 1719. Amsterdam. Voyez aussi les quatre Volumes *du Trésor de Séba.*

(**) Du temps que les Hollandois étoient en possession

temps que par un contraste singulier, les Ours, les Tigres & les Lions Américains étoient entierement abatardis, petis, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourissoit une espèce de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nomde *Tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de Mr. du Pratz & de quelques autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupèdes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride. (*) Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas : aussi a-t-on remarqué que la plûpart des arbres indigènes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer comme par instinct, sur la superficie horisontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux Isles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux

---

du Brésil, on présenta à la Compagnie des Indes un projet pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moien seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

(*) Voyez *Pison*, *Introduction à l'Histoire Naturelle du Brésil.*

implantés & parasites des Polypodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuscutes, des Mousses & des Lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. Ils'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux Regnes souffroient sans relâche. Toutes les playes & les blessures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaisseaux, en ont été transportés (*) par une Escadre Françaisc en Europe, où l'on ne les connoissoit pas, il y a soixante ans : leur multiplication a été si prodigieuse & si rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers, aux dangers de la navigation, en criblant sous le pié du Matelot, la Caréne des Navires. Ces insectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient aussi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les Rats & les Souris qui n'y existoient pas avant la découverte, & qui ensuite ont tellement pullulé, qu'ils sont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Isles, les souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Isles Baléares & en Espagne. (**)

---

(*) Voyez un *Mémoire de Mr. Des Landes, Commissaire de la Marine* : il nomme les vaisseaux & les Officiers qui commandoient sur l'Escadre, qui rapporta des Isles de l'Amérique les premiers vers Tarêts en France.

(**) En 1524, un vaisseau de l'Escadre, envoyé à la découverte des Terres Australes, par l'Evêque de Plaisance, ayant passé le détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de los Reis : dans ce navire se trouverent les premiers Rats qu'on eût jamais vus au Perou, &

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermomètres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pero, & l'infatigable Mr. Adanson au Sénégal, on peut aisément s'appercevoir que l'air est mois chaud au Nouveau monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de temperature, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette Ligne, en Amérique. Les Thermomètres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (**) Québec qui est à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un Climat sans comparaison plus âpre & plus froid que Paris : la différence est également sensible, entre la Tamise & la Baye de Hudson qui ont la même latitude.

Il n'existoit au Nouveau Continent, entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupède. Les Naturalistes qui ont depuis long temps fait attention à cette particularité, ont soupçonné que les grands germes ne pouvoient se développer dans ce climat désavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable seulement aux Insectes & aux Serpents. Il paroît plutôt que la convulsion des Eléments, avoit jadis détruit en Amérique tous

---

depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les Caisses & Ballots de marchandises. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la Mer. *Zarate, conq. du Perou, pag.* 155.

(*) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermométre marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur.... 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin au matin....1011. & à midi 1013 $\frac{1}{3}$. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez *l'Histoire naturelle de Senegal, avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en* 1749, 50, 51, 52 & 53, *par M. Adanson, Correspondant de l'Académie des Sciences.*

les grands animaux de la Zone Torride : les offements prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorsqu'on traitera de la nature de ces Os fossiles en particulier, dans la suite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigènes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plûpart d'une taille peu élégante, & quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours & à rendre leurs caractères sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre de genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere, ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Pareffeux & le Cabiai.

Les Autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européane ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris: leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces: la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la macher à St. Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corporence étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles: la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'Isle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables : leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi palme de longueur.

Le Moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbade ; & on sait que les Chiens

amenés de nos Pays, perdent la voix, & ceſſent d'aboier dans la plûpart des contrées du Nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupèdes tranſmigrés, qui y ont le moins réuſſi, ce ſont certainement les Chameaux. Au commencement du ſeizieme ſiécle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Perou, où le froid dérangea leurs organes deſtinés à la reproduction, & ils ne laiſſerent aucune poſterité.

Les Portugais ont eu pluſieurs fois l'idée de tranſporter des Eléphants au Breſil, mais il y a toute apparence que ces animaux y eſſuieroient le même deſtin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les Forèts à leur propre inclination; le changement de nourriture & de Climat étant infiniment plus ſenſible aux Elèphants, qu'aux autres quadrupèdes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amerique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Ceriſiers, les Noyers y ont faiblement proſpéré & preſque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Iſle de Juan Fernandès: ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou ſucculentes qui exigent une terre humide & pâteuſe, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les raves ont ſurpaſſé l'attente même des cultivateurs. Notre Seigle & notre froment n'ont pas pris, ſinon dans quelques quartiers du Nord. Le Ris qui aime à être ſubmergé, & les Féveroles qui ſe plaiſent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuſes.

On peut juger plus ſûrement de la nature d'un Climat par ſes productions végétales & animales, que par toutes les autres eſpèces d'obſervations, & c'eſt pourquoi nous nous ſommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins déciſives ou plus vagues.

Les Léſards Iguans ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains ſe nourriſſoient, y renforçoient

ſans qu'on le ſcût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan juſqu'à la Terre de Labrador, où finiſſoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut obſerver que la même eſpéce de Léſards Iguans eſt fort nombreuſe dans l'Aſie Méridionale où l'on en a mangé la chair de tout temps, ſans que jamais cet aliment y ait produit le moindre Symptôme du Mal d'Amérique; ainſi il développe & aigrit ce virus par tout où il le rencontre; ſans le faire germer dans le ſang de ceux qui en ſont exempts.

L'Iguan eſt un vrai Léſard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence : tout ſon corps eſt couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aigües commencent au chignon du col, & vont en diminuant inſenſiblement, juſqu'à l'extrêmité de la queue: les pointes qui paſſent ſur la convexité du dos, ſont les plus longues. Comme il dreſſe ou déprime cette denture à proportion qu'il eſt en colere, les Hollandais & les Français lui ont donné le nom de Coq de joute (*).

Cet étrange animal a ſous la machoire inférieure, une poche ou un ſac pointu comme un capuchon, que les naturaliſtes nomment un *goître.* La texture de ce goître eſt de la même ſubſtance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde; ſa partie extérieure eſt hériſſée de quelques dents aſſez petites : l'autre côté qui regarde la poitrine, eſt entierement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu mourant, d'un jaune-brun & d'un rouge-obſcur tapiſſent cette eſpèce de ſac au dehors.

L'Iguan a quatre pattes diviſées en cinq doigts,

---

(*) *Seba Theſaurus rerum naturalium*, pag. 149, T. I. Tab. 95 & 96, *&c.*

garnis d'ongles crochus & effilés : son regard est horrible, il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme son goître. Sa langue est fourchue, applatie, & sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, sont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur & qu'on l'inquiéte : alors il s'élance avec force & mord opiniâtrement ce qu'il saisit, sans quitter prise : sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant impregnée d'aucune qualité vénimeuse.

On le chasse principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ses cuisses sont plus charnues, que le reste du corps ensemble, & peuvent servir à repaître quatre personnes. On préfére les femelles, parce que leur chair est plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet. (*) Ces femelles pondent sur les rivages de la mer, depuis treize, jusqu'à vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq espèces de ces Lésards en Amérique, qui ne différent que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Bresil, à la Guiane, au Méxique, à la Nouvelle Espagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent, lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : non-seulement cet aliment irrite incroiablement cette in-

---

(*) Quelques voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en sauroient trop exalter la délicatesse & la tendreté ; cependant Pison le Naturaliste, assure qu'elle est fade, & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver détestable : elle a le même goût que les cuisses de Grenouilles en Europe.

diſpoſition, mais la ranime & la réveille lorſqu'elle paroît aſſoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à ſe nourrir de Serpents & de Léſards par préférence à toute autre viande, ſont auſſi extrêmement friands de la chair de l'Iguan, mais pour peu qu'ils ſoient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur adminiſtrer des remedes très-efficaces & ſurtout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent auſſi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaiſante : on ne la ſoupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Nègres ayent porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales ; mais cette opinion, cent fois réfutée, eſt d'autant plus riſible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Nègres au nouveau monde : quoiqu'il ſoit difficile de la fixer, (*) on ſait cependant avec cer-

---

(*) Il eſt conſtant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Eſpagnols n'y ont tranſporté aucun Négre. Ce ne fut qu'en 1517, que ſe fit le premier tranſport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenés, & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Caſas, qui, par la derniere biſarrerie dont l'eſprit humain ſoit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injuſtice atroce, & imagina en même-temps de réduire les Africains en ſervitude, pour les faire labourer ce pays ſi injuſtement conquis, dans lequel il conſentit lui-même à poſſéder le riche Evêché de Chiappa.

Le Miniſtere Eſpagnol accorda en 1516, un privilége excluſif pour l'achat & la vente des Négres, au ſieur de Chiovres, qui ne ſe voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23000 ducats, à des Marchands Genois qui formerent une Compagnie, qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles* : elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Négres des deux Sexes ; mais

titude, qu'elle est posterieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio ramenerent le mal vénérien de St. Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux Missionnaire est appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de St. Benoit; dès qu'il fut débarqué à St. Domingue, il y excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européan excommunié en Amérique: Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté, il retourna en Espagne, où il infecta ses compatriotes & intrigua tant

---

elle comprit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille piéces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Isle de St. Domingue; on en envoya sur le champ la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exhorbitant: en effet, on ne voit pas trop, pourquoi on permit a Chievres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains, le trafic des Négres pour les Indes Espagnoles, y gagnerent des sommes considérables.

Cet odieux commerce qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une bulle du Pape, de l'an 1440, l'Infant Henriqués de Portugal, fut le premier Prince Chrétien qui se servit d'esclaves Négres: Ferdinand le Catholique en fît passer aussi quelques uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit a Lisbonne un marché public de Négres & de Balanés; & ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Brésiliens: on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit vers ce temps 10 a 12000 Négres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 ducats la piece; dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe, & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un discours sur l'origine de la Traite des Négres, que je composai il y a quelques années.*

à la cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien sévissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique: ceux du continent assuroient qu'il leur étoit venu des Antilles; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie: mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite Vérole, qu'ils porterent à leur tour au nouveau monde. Le premier Américain de distinction qui mourut de cette petite Vérole transplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique: le premier Européan de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I; mais jusqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre continent; la rapidité de sa propagation fut étonnante: les Maures chassés d'Espagne en inoculerent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France Septentrionale. En 1496, le parlement de Paris, toutes les chambres assemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (*) Deux ans après, on voit

(*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

» Pour pourvoir aux inconvenients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades qui sont de présent en grand nombre en ceste ville de Paris, de certaine maladie contagieuse, nommée la *Grosse Vérole*, ont esté advisez, concluds & délibérez par Révérend Pere en Dieu, Monsieur l'Evêque de Paris,

déjà cette même contagion se manifester en Saxe; au moins les scholastiques de Leipsig soutinrent-ils des Theses sur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498 : ils se dirent à cette occasion, des injures effroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte, qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire : en lisant son Poëme, on s'apperçoit que les principaux symptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement disparu de nos jours : on ose presque croire qu'après s'être mitigée d'un siécle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux se décomposerent & se détruisirent pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le sang de notre dixième génération sera réellement purifié, & qu'on verra la nature

les Officiers du Roi, Prévots des Marchands & Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grands & notables personnages de tous Estats, les points & articles qui s'ensuivent.

» Sera fait cry public de par le Roi, que tout malade de cette maladie de *Grosse Vérole*, étrangiers tant hommes que femmes, qui n'étoient demourans & résidans en cette ville de Paris, alorsque ladite maladie les a prins, vingt & quatre heures après ledit cry fait, s'envoisent & partent hors de ceste ville de Paris, ez Pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence, quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent ez portes de St. Denis & St. Jacques, où ils trouveront gens députés, lesquels leur délivreront à chacun 4 Sols parisis, en prenant leur nom par escript, & leur faisant défenses sur la peine que dessus, de non rentrer en cette ville, jusqu'à ce qu'ils soient entiérement garis de cette maladie, &c.

ture & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpotion ſi différente du mal d'Amérique, que le mercure eſt abſolument contraire aux Nègres affligés des *Yaws* : d'ailleurs les caractères & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve ſans réplique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes, ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Americains auroient cherché des remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi, aux Indes, le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette : il entreprit le voyage & ne ſe trompa point : les ſauvages de St. Domingue, en le voiant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrerent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces, & l'aubier du Gaïac avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiécle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'atmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites

d'une inondation considérable qu'on y avoit essuiée dans les avallées & les bas-fonds ; & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long ; il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plûpart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants ; & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothese de Mr. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient, au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité ; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur espèce seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime des montagnes du Perou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entiers de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordelieres fourniroient-ils des coquillages, puisqu'on n'en trouve déjà plus sur les plus hautes pointes des Alpes, qui sont cependant de plus de six mille cinq cents pieds moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Perou ? (*)

(*) Il est prouvé par des observations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications sur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement sur le sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des Isles de différente hauteur & largeur, baignées par la

Comme le soleil enleve, par son action continuelle, les sels les plus subtils dans toute la profondeur de l'*Humus* qu'il desseche, il est croiable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus sain & plus salubre. Il se peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puisent moins de sucs caustiques & corrosifs : la multiplication des Insectes & des Serpents y diminue sensiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Christophe Colomb, il suffisoit d'y séjourner quelque-temps, pour gagner la goutte sereine & le mal vénérien sans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Atmosphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le con-

---

surface des eaux, comme toutes les Isles connues de nos jours.

..... *Quod observationibus constet, in apicibus celsissimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rarissime in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis insulæ erant, vari î altitudine & latitudine, in summis aquis extensæ; quemadmodùm hodieque, quotquot habentur insulæ aquis circumdatæ, non esse videntur nisi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris superficie sese efferunt, ut solum habitabile exhibeant.* Seba Thes. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit d'Amsterd. 1765.

Par des observations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur notre planête, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuyées. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune espece de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes, d'où l'on peut déja calculer, à peu près, l'élévation des eaux dans notre hémisphere ; ce qui n'est gueres favorable au sistême qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puisqu'en ce sens, on devroit découvrir des coquillages sur les montagnes les plus élevées ; Woodward qui pressentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais cela est très-faux, par la seule inspection.

tact immédiat de ceux qui en sont infectés.

Les Chiens Alains, que les Espagnols jetterent dans différentes Isles & plusieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mene à present se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité (*).

On prétend que toutes les autres espèces d'animaux Européans dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siecle de la découverte; ce qui semble prouver au moins que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, saigné les marais & défriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terreins adjacents humides & tourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes, & viciées, par la décomposition & la reproduction des végétaux & des insectes, exalent des vapeurs extrêmement nuisibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

Mr. Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soumirent & dévasterent ces grandes régions, n'ayent presque rien eu à souffrir des maladies: il se trompe faute de s'être instruit

(*) Les Chiens du Pérou, qui sont de la premiere race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'atmosphere en Amérique est la véritable cause de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du nouveau Monde.

dans les historiens de ces temps là. Les troupes commandées par les freres Pisarres, furent attaquées au Perou de gouttes aux yeux & de pustules pestilentielles : (*) de tous les pelotons qui étoient sous les ordres de Gonsalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples ; les médecins Espagnols ayant deja inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art, Ferdinand Sotto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & son armée s'y seroit entiérement fondue par une épidémie, si les sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remede à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête : la mortalité fut extraordinaire par tout où les Espagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'Isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes que ce double fléau moissonna en moins de six mois : l'Isle de St. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette Isle,

(*) » Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de » cette espece de maladie dont nous avons parlé au chapitre quatriéme du premier Livre, c'est-à dire, d'une » maniere de verrues, ou de cloux fort dangereux, & » il n'y eut presque personne dans toute l'armée qui en » fût exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pisarre les fit » résoudre à partir, leur persuadant que la malignité » de l'air dans ce lieu là, leur causoit ces incommodi» tés. » *Zarate, Hist. de la Conquête du Pérou, Liv. II. ch. I. pag.* 80.

& ceux de la Barbade comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la suportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies: cela ne paroit pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces Isles, situées dans la Torride, ont été par une exploitation mal entendue presqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, desorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature ne décident rien. Quand Mr. Franklin dit que les abattis immenses qu'on a fait dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu, à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute-futaie qui servoit, de ce côté là, de rideau contre les vapeurs sulphureuses du Royaume de Naples, & en laissant, par une indolence impardonnable, les Marais Pontiens se rénoier après le desséchement fait sous Auguste.

A la premiere fondation des Colonies aux Isles de l'Amérique, les Européens ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants: la malignité de l'atmosphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les Colons y conservent à peu près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice secret qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espece humaine: les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calm, qui avoit observé ce phéno-

mène, même dans l'Amérique septentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & réfroidi d'un instant à l'autre : je doute que ce soit là la véritable caûse de cette stérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, est sur tout apparent dans les Nègres qui y procréent si peu, qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique ; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit ; quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'Epoque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se sont montées à soixante mille pièces de Nègres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons ; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & sur-tout vers le commencement du seizième siécle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité ; de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude ; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la cervitude, au centre d'une terre étrangere qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres (*).

---

(*) Si l'on compte les Négres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille piéces ne peut y suffire annuellement ; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi regulieres & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre ne fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Négres de recrue en trente ans. La Martinique & St. Domingue en employent à peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an.

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher ici à aucune hypothese sur l'origine de la population du nouveau continent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un auteur moderne qui accorde à peine six cents ans au genre-humain en Amérique. Les raisons qu'il hasarde pour justifier cette date, se détruisent les unes par les autres, & ne forment toutes ensemble qu'un enchaînement d'erreurs & d'erreurs remarquables.

Si la vie sauvage, si le défaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient incontestablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons & les Nègres seroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Professeur de Chronologie ne connnoît leur antiquité : ceux qui soutiennent qu'ils la connoissent, en imposent. Elle passe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont proposé des systêmes, ou quelque chose de semblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui ayent plus mal réussi que les savants qui ont prétendu que les Grœnlandois étoient des Colonies Islandaises & Norvegiennes, qui en passant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Occidentales jusqu'à la terre del Fuego, puisqu'on sçait à présent que les Grœnlandois, loin d'être

Par le traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols devoient avoir, pour leurs possessions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Brésil seul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps passé, à peu-près un pareil nombre à Congo, à Cacongo, à Angole ; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinaam, la Virginie, la Louisiane consument de Négres ; tous ces établissements étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 300 liv. tournois par an.

issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit-humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil: les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque dans son *Traité des oracles*, il dit positivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrerent qu'une femme Grœnlandoise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

Mr. de Guignes soutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en revenche, dans ce même Mémoire, (*) que des Bonses de Samargand allerent porter le culte du Dieu *La* ou *Lam*, ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonses s'embarquerent, ajoute Mr. de Guignes, sur un navire chinois qui alloit tous les ans par le

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tom. 28, pag. 503. Edit *in*-4°. de l'Imprimerie Royale, 1761.

Kamschatka au Mexique ; quoique les Chinois avouent sincèrement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamschatka , ni du Mexique dans ce temps-là , & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par oui dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers de la Tartarie , de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris, de faire naviguer des Chinois dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jeso-Gasima , de-là au Kamschatka , de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique , par une route oblique & détournée que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonses de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée ou les terres Australes, en Westphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées. ( * )

---

(*) On sait que les anciens Germains étoient persuadés que la Divinité s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation , qu'ils adoroient de bonne foi , *nec tanquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama.* Les femmes les plus célebres de la Germanie , qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia* , *Gauna* & *Velleda* , qui joua , sous Vespasien , un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems , obéissoit à son Gouvernement Théocratique : quand le camp presqu'inexpugnable de Xanten au Duché de Cleves , & défendu par deux légions , fut pris par le Batave *Claudius Civilis* , on envoya en présent le général Romain à *Velleda* , qui résidoit alors , dit-on , dans un village nommé aujourd'hui Spellen ; mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est

Nous connoiſſons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ſes Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre veſtige de cette religion originaire de la Tartarie : on y obſervoit même des pratiques diamétralement oppoſées : on y égorgeoit des victimes humaines, on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé ſur la tranſmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on ſeroit infailliblement exilé du Royaume de Laſſa & de tout le Thibet, ſi l'on y tuoit un ſeul agneau à l'honneur du Dalaï Lama. (*)

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a ſi long-temps & ſi patiemment nommés des

---

pas ſitué ſur la Lippe. *Velleda* fut à ſon tour priſe ſous Domitien, & montrée en triomphe à Rome.

(*) Cette averſion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait ſoupçonner à Mr. d'Anville, que leur religion tire ſon origine du culte Bramique des Indiens, & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra*, ne ſont qu'une même perſonne. Je ne voudrois pas répondre que cela eſt exactement ainſi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui ayent défendu de répandre le ſang des animaux & des hommes au pied des Autels ; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue auſſi bien aux Légiſlateurs de Lamas, qu'aux Légiſlateurs de Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans ſon Atlas de la Chine, qu'on ne ſert au Grand Lama qu'une Taſſe de Thé, & deux onces de farine paîtrie avec du vinaigre, par jour, pour toute ſa ſubſiſtance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela eſt exactement ainſi, ou ſi l'on a ſoumis ce Pontife à un tel régime, c'eſt que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ſes excréments. Ce vinaigre, dont Mr. d'Anville fait mention, n'eſt autre choſe que le *Kunn* des Tartares : c'eſt une boiſſon qu'on fait avec du lait, & cette boiſſon n'eſt aſſurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on ſert au Dalaï-Lama, c'eſt la *Karatza* ; c'eſt un arbuſte qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Téier de la Chine, & qu'on connoît ſous le nom de *Thé noir*.

raisonnements. On se tromperoit très fort si l'on croyoit, que les autres systêmes proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius & de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une legere esquisse du climat du nouveau continent au frontispice de cet Ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitans, également mal traités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européans les terrassoit sans peine à la Lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens sauvages des Gaules & de la Germanie qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables !

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit fonciérement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux ; & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laisserent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale : cette observation a été mal faite ; les habitans de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore

exiſtants des anciens Péruviens fourniſſent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui paſſeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands ſinges, qu'on pouvoit détruire ſans remords & ſans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaiſoit à lui & au Saint-Eſprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de ſorte que ſans cette déciſion d'un Italien, les habitans du nouveau Monde ſeroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille déciſion, depuis que ce globe eſt habité par des ſinges & par des hommes.

Qui auroit cru que malgré cette ſentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, ſi les Américains avoient aſſez d'eſprit pour être admis aux ſacrements de l'Egliſe? Pluſieurs Evêques (*) perſiſterent à les leur refuſer; pendant que les Jéſuites faiſoient communier, tous les jours, leurs Indiens eſclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, diſoient-ils, à la diſcipline: & pour les détourner de l'horrible coutume de ſe nourir de chair humaine. Si ces Miſſionnaires ne s'étoient ſervis de

---

(*) Ce Concile de Lima, dont il eſt ici queſtion, ſe tint, je crois, en 1583, & c'eſt le même où l'on condamna un viſionnaire, qui, trompé par une femme prétendue poſſédée, ſoutenoit que Dieu avoit voulu l'aſſocier à ſon eſſence, mais qu'il l'avoit refuſé comme de raiſon, c'eſt-a-dire, par modeſtie: il ſoutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit; que le ſiége du Saint-Eſprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier héréſiarque de l'Amérique, à ſe taire; on ne le brûla pas, parce qu'heureuſement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

de la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en servitude ces Sauvages qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré parmi les hommes pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere : il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne soient & très-féconds & très-portés à l'amour; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes : il leur croît à la levre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau & quelques épis au bas du menton. (*)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres nations de la terre : & c'est de-là qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe & la longueur du scroton, qui étoit excessive dans quelques-uns : aussi en faisoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un usage singulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

---

(*) Quoique les Chinois n'ayent pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient comme les Américains, dépourvus de poil sur le reste du corps : les femmes Chinoises l'abattent à la mode des femmes Turques & Persanes; mais les hommes le conservent au contraire des Orientaux.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractère imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entiérement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des Naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde : leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois, (*) qui se nourrissoient aussi simplement

---

(*) Strabon & Tacite nous apprennent, à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines ; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cause doit avoir les mêmes effets, & c'est se faire illusion que d'expliquer, par des raisons opposées, des faits semblables, ou des faits différents par les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigenes de l'un & de l'autre sexe seroient devenus, au nouveau continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets, mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lappons, qui ne salent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfants sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrionale, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui se déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau est rase & nette: ce n'est qu'au temps de la puberté, que le duvet croît, & ne tombe plus dans aucun instant de la vie, pas même lorsque les cheveux de la tête se déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il suffit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des écrivains qui ont assuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défectuosité artificielle dans son origine. Je dis que cette espece d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien con-

vaincantes, en traitant de la Circoncifion : quelque répétées que puiffent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, refte immuable, & ne condefcend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'affervir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre fupérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le fang de la plûpart des Indiens occidentaux eft aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européans, des Nègres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute efpèce, il leur naît un léger duvet à la région des aines; mais ils ont grand foin de l'arracher avec des pinces de coquilles, tant le préjugé leur eft refté que ces parties, pour être bien, doivent être rafes, car ils n'ufent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race fans la croifer, font à préfent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, abfolument fans poil fur tout le corps. (*) Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eft au contraire l'empreinte de la foibleffe, & cette foibleffe tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exifter & de fe nourrir de chacune d'elles en particulier, puifque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiffoient quelques commodités de

(*) L'Abbé Lambert, fi connu par le cahos de fes Compilations qu'il a intitulées l'*Hiftoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue hiftoire, que les Samagos ou les chefs des Sauvages de l'Amérique feptentrionale, font les feuls qui laiffent croître leurs barbes; c'eft comme s'il eût dit que chez les Juifs, les Rabins ne font pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de fi grandes fottifes, & pour ne pas favoir que tous les Américains font naturellement imberbes.

la ſociété naiſſante & ébauchée, & qui impregoient leurs viandes de ſel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui ſupportant tout le pieds de la vie agreſte dans l'obſcurité des forêts, reſſembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reſte, on ne peut ſtrictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'uſage du ſel gemme ou marin, ſe ſuſtentoient de mets ſi inſipides, que leur conſtitution en ait pû ſouffrir. Car en faiſant rôtir ou boucanner la chair des animaux ſur des charbons, ou dans la fumée, les particules ſalines du bois, recelées dans la cendre, ou dans la ſuie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faiſoient perdre une partie de ſa fadeur & de ſon inſipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le ſexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes deſtinés à la régénération : l'amour exerçoit à peine ſur eux la moitié de ſa puiſſance : ils ne connoiſſoient ni les tourments, ni les douceurs de cette paſſion, parce que la plus ardente & la plus précieuſe étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

La maſſe de leur ſang étoit certainement mal élaborée, puiſque dans pluſieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mammelles. (*) Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'aſſurer que dans les provinces

---

(*) » Qui novum perluſtrarunt orbem, narrant viros » penè omnes maximâ lactis abundare copiâ. »

Ceux qui ont voyagé en Amérique, aſſurent que preſque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mammelles. *Jonſton Thaumatographiæ, Art. de Sanguine menſtrun. pag.* 464. On voit par ce paſſage que le fameux Naturaliſte Jonſton étoit perſuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice, cependant ſi cela a été ainſi de ſon temps, il faut qu'il ſoit ſurvenu quelque changement à la conſtitution actuelle des Américains.

du Sud de l'Amérique ces hommes alaitoient ſeuls les enfants, exagération ſuperflue dans un prodige qui n'en avoit pas beſoin, & qui mériteroit d'être diſcuté dans un Traité particulier, où le Diſſertateur, mis à ſon aiſe, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les cauſes dont il croiroit entrevoir l'exiſtence relativement à un effet ſi ſurprenant; mais pour vaincre l'ennui & abreger les longueurs de ce travail phyſiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être ſuffiſant pour éclaircir la difficulté.

Je ſuis donc perſuadé que l'humidité du tempérament cauſoit, dans les habitants du nouveau Monde, ce vice qui devoit influer, comme il eſt aiſé de le comprendre, ſur leurs facultés phyſiques & morales. Auſſi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliſte n'a recherché, que je ſache, pourquoi les enfants mâles naiſſent par tout, avec du lait dans leurs mammelles: il ſemble que cela doit être occaſionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé ſous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher aſſez pour ſanguifier exactement le chyle.

J'ai ſouvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mammelles à tant d'animaux mâles? Ces parties étant toujours obliterées, ne paroiſſent être d'aucun uſage. Auſſi a-t-on répondu que c'étoit ſans deſſein, ſans but & comme par

---

» Dans toute une Province du Bréſil, dit l'Auteur des » *Recherches Hiſtoriques*, *pag.* 372, les hommes ſeuls » alaitent les enfants, les femmes n'y ayant preſque pas » de ſein ni de lait. »

Quoique ce fait ſoit tiré des relations du Bréſil, qu'on peut conſulter, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt une exagération.

méprise que le sexe masculin avoit été pourvu de ces faux organes; mais pense-t-on que les parties de la structure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, soient réellement inutiles dans le plan universel ? Il faut observer que tous les animaux mâles, dont les femelles alaitent, ont des mammelles : si j'osois hazarder mon sentiment sur leur destination, je dirois que le Fœtus, & l'Enfant nouvellement né se déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuse formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venánt au monde, ont les mammelles fort gonflées, & il est nécessaire d'en exprimer le lait, si l'on veut qu'ils se portent bien. Voilà donc à quoi ces organes servent dans notre sexe; ils sont une fois, dans la vie, d'une utilité décidée ainsi que le cordon ombilical, & cela a suffi à la nature, pour en pourvoir tous les Etres bien constitués, & conformes au modèle primitif de leur espèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flasque & plus humide que celui des hommes, elles se trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc aussi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, sans élévation, sans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foiblesse devoit les rendre vindicatifs comme le sont les femmes, qui ayant moins de forces pour repousser une injure, manquent par là même de forces pour la pardonner ; & l'instinct des Etres pusillanimes est de ne se croire jamais légérement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui résultoient nécessairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raison de celui des

hommes : toutes les parties cartilagineuses & osseuses de leur machine, étant continuellement rafraîchies & humectées, se durcissent plus tard, & durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de Vers Ascarides & Cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge, (*) provenoit peut-être de la même cause que le lait de leurs mammelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants mâles, qui naissent avec un fluide laiteux qu'on voit se dissiper vers le cinquiéme ou le sixiême jour, & dès l'instant qu'ils ont éprouvé leur jaunisse de santé, dont aucun enfant sain n'est exempt.

Cette jaunisse est produite par le premier épanchement du fiel dans la masse des humeurs; mais les vers cylindriques leur restent jusqu'à la dix-septieme, ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir assez d'acrimonie pour nettoyer le canal intestinal, en tuant, par son amertume, les insectes logés dans ses replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la transpiration insensible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être : aussi avoient-ils généralement la pratique de se racler la peau, quelquefois jusqu'au sang, de se frotter avec des graisses pénétrantes & de se manier fortement les membres, pour les tenir souples & en prévenir l'engourdissement.

Les Sauvages septentrionaux, d'ailleurs si peu industrieux, avoient néanmoins imaginé, par besoin, des sortes d'étuves où ils se faisoient suer presque tous les jours. Le grand & l'unique secret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers consistoit à augmenter la perspiration, & à chasser le mal par les pores, en versant dans

---

(*) Voyez Pison *de Morbis indicis.*

les malades d'effroyables doses de sudorifique.

On a remarque, dit-on, que le sang de tous ces peuples couloit plus paisiblement que celui des Européans, à cause de la viscosité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs spiritueuses & echauffantes, a été si violent & si excessif, qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cause de ce sang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (*) Les Européans sont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrége point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singuliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiase, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en prévenir l'accroissement

(*) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de sa transplantation. Cette maladie étoit dans son climat natal, beaucoup plus benigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au nouveau Monde, où elle étoit aussi tolérable que l'est le Scorbut dans quelques endroits de la Frise. La Peste naît tous les ans en Egypte, & se répand de là sur les pays circonjacents ; cependant ce fléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le sort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

extrême par des palliatifs : chaque malade nourrissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains possesseurs de la Salsepareille, du Gaïac, & de la Lobelia, *) pouvoient aisément empêcher leur mal endémique & national de dégénerer en excès : ils mâchoient aussi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faisant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils se fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers intestinaux.

Les septentrionaux pouvoient avoir d'autres vé-

(*) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on est parvenu à apprendre des Américains différents secrets qu'ils avoient long-temps tenus cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniste Suédois, & éleve du célébre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les Indigenes se servent, avec grand succès, de la *Lobellia*, qui est le *Rapuntium Americanum flore dilute cærulo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau systême Botanique, appartient à la classe des Monopétales irrégulieres, Penthanthères Monostyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue.* On fait avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres sauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la description du jardin de Clifford, nommé *Celastrus inermis foliis ovatis, serratis, trinerviis*, & qui est fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celastus* : elle est plus rare à trouver que la *Lobellia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam & dans celui de Leide. Mr. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de Sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. *Mém. de l'Acad. de Stocholm. An.* 1750. Il seroit à souhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne se bornât pas à en écrire des Traités presqu'aussi-tôt oubliés qu'ils paroissent.

gétaux vermifuges & antivarioliques d'un uſage indiſpenſable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Eſquine des Florides, la Caſſine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Saſſafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit Tabac du Nord & les Ecorces du Saul, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples amers & ſudorifiques convenoient à des tempéraments froids & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni ſi actif, ni ſi exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant leurs filles les plus ſaines en apparence ne laiſſoient pas de communiquer aux Européans une eſpèce de virûs qui à la longue pervertiſſoit la qualité du ſang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européane, elle fit chez eux des ravages ſi rapides, ſi deſtructeurs que pluſieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme ſi la peſte y eût voyagé. Le Paraguai ſemble être le foyer que cette maladie a choiſi au nouveau continent qui en a autant ſouffert que l'ancien Monde a ſouffert du mal vénérien, & jamais il ne ſe fit un échange de calamités plus funeſte pour l'univerſalité du genre humain.

Il eſt ſans doute fort remarquable que la petite vérole a été ſi meurtriere pour toutes les nations ſauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaiſſeau Hollandais l'apporta chez les Hottentots qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus exiſtentes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, ſont anéantis aujourd'hui, & ce qui reſte ne ſera plus dans ſoixante ans (*).

En

(*) En 1755, un autre vaiſſeau apporta une ſeconde

En 1733, les Missionnaires Danois porterent la petite vérole au Grœnland, & la mortalité y devint si excessive qu'on commença à craindre l'extinction de l'espèce entière, dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Grœnlandoises à la côte occidentale. (*)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde que de très grands terreins, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux Ours. On sait que la nation Lapponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du seizieme siécle.

Les Russes ont infecté de ce même venin, les Tungufes-Koni & les Tungufes-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tungufes ont inoculé les Tartares Mongols qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégats comparables à ceux de cette petite vérole transplantée autour du globe en moins de dix siécles, sans que les remedes, ou la suite successive des générations ayent pû adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légére ; car tel est enfin le résultat des raisonnements des Médecins & des expériences des malades. Soit que l'insertion ait

fois, la petite vérole au Cap de Bonne Espérance, ce qui mit la colonie Hollandaise à deux doigts de sa ruine.

(*) En 1730, on évaluoit la dépopulation de tout le Grœnland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les Cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer, contiennent à peu près neuf cents soixante personnes sur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Crantz grœnlandischen Historiæ, tom. I, pag. 17, imprimé en 1765. à Barby.* Ce calcul est conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

été faite par le nez à la façon des Chinois, (*) soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale?

Je me souviens même d'avoir lû un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroit aussi la derniere attention : on ignore presqu'entiérement leur procédé : on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux, mais il est constant qu'ils possedent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la

(*) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner : elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitemens différents.

cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les Régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient presqu'aucune connoissance de leurs Plantes indigenes : il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique usuelle que dans toutes les autres Sciences ensemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de bonne Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane ; sans quoi il seroit au-dessous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse sont les principaux caracteres de la constitution des peuples Américains, il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'Equateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne grisonnoient presque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge ; parce que les sucs capilaires étoient sans cesse rafraîchis en eux

par le fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général ; & c'est apparemment là la cause pourquoi ils ont toujours mieux résisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Nègres, qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fournisse le *Coca* & l'*Herbe Paraguaise*, ils y meurent bientôt : les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque-temps, pourvu qu'on ne leur impose qu'une très-petite tache, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil sur les parties naturelles & tout le reste du corps. Améric Vespuce dit que les premieres d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cause de leur grand embonpoint qui faisoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (*)

Les sauvagesses du Nord étoient aussi fort corpulentes, grosses, pesantes, & d'une taille mal prise, caractere commun à tout le sexe des Indes occidentales où l'on n'a pas retrouvé le sang de Circassie & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient sans secours, avec une facilité & une prestesse qui surprit étrangement les Européans, il s'ensuit qu'outre l'expansion du conduit vaginal tous les muscles de la matrice étoient en elles peu susceptibles d'irritation, à cause des fluides qui les relâchoient.

(*) Il y a sans doute de l'hyperbole dans les description que quelques Auteurs font de ce prétendu tablier ; on en parlera, plus au long dans le second volume de cet Ouvrage, à l'article de la *Circoncision* & de l'*Infibulation*.

Il semble que la dégénération, dans toutes les espèces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers, & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient alaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & jusqu'à sept ordinairement, dans les Provinces septentrionales (**) Plusieurs Relations disent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le sein ; & ce qui est plus frappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siécle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de se faire teter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, derangeoit vraisemblablement en elle le flux sexuel, qui étoit rare, & non périodique dans plusieurs

(*) Chez la plûpart des Sauvages *Chasseurs & Pêcheurs* : les femmes doivent alaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs : c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les meres ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis, ne sauroient substenter des enfants de trois ou quatre ans, que ces alimens compactes & grossiers tueroient : aussi se révoltent-ils, quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

individus. Quelques Naturalistes, sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'espéce humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang : & ce vice est presque sans exemple, car quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samoyedes; on sait aujourd'hui, à n'en point douter, par les derniers avis que les Physiciens d'Archangel, nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lappones, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite : mais alors le marasme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le professeur Linneus a reconnu, par ses recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espèce d'Hydropisie dans les pieds, (*) ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les pays ou excessivement froids, ou excessivement chauds : cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la dose de l'émanation des femmes Indigenes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes. (**)

Quoique ni la suppression absolue des regles, ni leur retard passager n'empêchent point l'ouvrage de la génération : on peut néamoins com-

(*) Voyez la FLORA LAPPONICA de Mr. Linneus.

(**) On avoit déja fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses Mémoires.

pter ce dérangement entre les cauſes phyſiques qui rendoient les Indiennes ſi peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoibliſſement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animoſité des peuplades acharnées à leur deſtruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la ſtérilité de la terre, la multitude de ſerpens & d'animaux armés d'une ſalive empoiſonnée, enfin la nature même de la vie ſauvage y conſpiroit contre la propagation, & cela n'a pas beſoin d'être expliqué, car ſi l'on excepte le ſeul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreſte, il n'y a pas de Peuple ſauvage qui ſoit nombreux ou qui puiſſe le devenir.

On a ſupputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'exiſtoit que cinq-cent Perſonnes ſur un terrein de ſoixante lieues en quarré; du temps qu'une lieue quarrée peut, au calcul de Mr Vauban, nourrir commodement huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue eſt de cent lieues gauloiſes, ſur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cents lieues en tout ſens, ſans rencontrer une famille, une cabane, ſans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été viſiblement exagerée par les Ecrivains Eſpagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des iſles Lucaïes, & enſuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique: ſi cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle deſerte en 1521? Ne ſeroit-il pas abſurde de ſuppoſer que Fernand Cortez, accom-

pagné seulement de quatre cents assassins, eût en un laps de trois ans égorgé & défait un Peuple de trente millions ? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'Espèce entiere, le temps n'auroit point suffi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de son temps se soit persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Asie. Erreur si palpable que ce seroit trop faire que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en seroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuissants en amour, les femelles par conséquent infécondes, & qu'il y naissoit, sans comparaison, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de son cabinet répandoit par tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois-cens millions en Amérique, sans respecter l'ombre même de la vraisemblable. Les Arithméticiens politiques qui ont suivi Riccioli, lui ont rabattu sur son calcul, deux cents millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore assez. Un Savant d'Allemagne nommé Susmilch, & qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire, pendant quarante ans des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y comprises les Isles de sa dépendance : cependant dans sa Table il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en supposoit réel-

lement.

lement. [*] Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet Ecrivain eût puisé dans des sources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se fonde, il n'eût accordé, tout au plus, a l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'Indigenes, c'est-à-dire de véritables Américains, qui ne sont ni métifs, ni issus de métifs : car il n'est pas ici question de ce ramas d'avanturiers a qui il a eté expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémisphere, pour débarrasser le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples sauvages du nouveau Monde de ne pas approcher les femmes affectées de leurs indispositions naturelles, soit que le contact du flux y fût dangereux, soit que l'instinct seul y eût enseigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets, connoissoient entre les autres affaires sérieuses de leur administration, du temps ou chaque fille de leur district avoit commencé à sentir la crise de son sexe pour la pre-

(*) Selon la *Table des vivants de Susmich*, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroît être fait avec la derniere ponctualité, & il est peut-être impossible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Asie en contient 650 millions, ce qui est bien moins un calcul, qu'une estime : elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les côtes de cette vaste portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes est très-considérable, à en juger seulement par la traite des Négres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze personnes sur un mille anglais en quarré, ce qui n'est pas au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reste, il est étonnant que l'Asie contienne elle seule plus d'habitans que le reste de l'univers connu ; quoiqu'elle n'ait, selon Tempelman, que 10257487 mille anglais quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

miere fois : on pratiquoit, à cette occasion, plusieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finissoit par exposer la patiente à la morsure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale ; car que peut-on soupçonner de moins absurde touchant les motifs d'une coutume si insensée en apparence ?

Il est avéré que tous les Indiens étoient Poligames, si l'on en excepte quelques Hordes particulieres qui ne tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Poligamie dépose contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament ; mais c'en est, au contraire, une preuve de plus dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoutés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans : dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouse.

Les Iroquoises craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit souvent de se faire avorter, soit par la pression, soit par la mastication d'une certaine herbe qui nous est inconnue : quand la grossesse se manifestoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la constitution de la vie sauvage, qu'à la nature alterée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroissoient guères plus ardents, & quoique ce soit le génie des Sauvages en général de mal traiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur existence insupportable : ils s'arrogeoient sur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille selon leur caprice ; tout commerce cessoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le sexe étoit esclave ; non soumis à la clôture, on le soumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'estimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement sur cet article, car ce que les Jésuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les

jeunes Américains faifoient l'amour aux filles qu'ils vouloient époufer, eft non-feulement exageré, mais inventé à plaifir pour jetter tant foit peu d'intérêt dans l'Hiftoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Eglife Iroquoife & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Brefil, les jeunes gens ne fe paffionnoient guères & époufoient fouvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaifon, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence (*).

Améric Vefpuce rapporte que dans plufieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vafte cabane; les vieillards ne finiffoient point d'y prêcher du matin au foir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit: ces vieillards s'étoient donc apperçu par leur propre expérience, que le défaut de tendreffe pour le fexe étoit un vice national d'où refultoient les plus grands défordres qui puiffent exifter dans une focieté, & même dans une fociété de barbares; mais ces fermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & fi paifiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance: ils n'éprouvent que rarement les tranfports qui accompagnent cette paffion dans le cœur de tous les êtres animés: ils craignent toujours, difent-ils, de s'énerver; & cette appréhenfion les retient dans les bornes d'une modération

(*) La plûpart des Américains n'obfervoient dans leurs mariages aucun degré de parenté: les Caraïbes époufoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, felon une loi fondamentale de l'Empire, époufer fa fœur, & à fon défaut, fa plus proche parente. En un mot, les véritables fauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'Incefte.*

presqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons : aussi entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient ; d'où l'on pourroit inferer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Societé : mais en Amérique, les Peuples, civilisés eux-mêmes ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable, que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulierement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entr'autres drogues, des insectes vénimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'à la fureur, occasionnoient, par leur piquure, une extumescence considérable, & presque monstrueuse ; ainsi que l'a

obſervé Améric-Veſpuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faiſons une loi de citer les propres termes à la note. (*)

Quelqu'étrange que ſoit cet uſage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la conſtitution. L'ardeur d'un ſexe & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par induſtrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient ; car qu'un ſexe ait été complice de la dépravation de l'autre comme Oviedo l'a prétendu, cela n'eſt ni vraiſemblable, & le fait rapporté par Veſpuce prouve le contraire.

Liſter, qui a écrit un Traité aſſez eſtimé ſur le mal vénérien, aſſure qu'il devoit principalement ſon origine aux ſuites de la morſure de quelque ſerpent venimeux de l'Amérique : & pour développer davantage ſes idées à ce ſujet, il ajoute que le gonflement du membre viril, eſt le premier ſymptome qui ſuit toutes ces eſpèces de bleſſures empoiſonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade eſt d'abord ſurpris, dit-il, d'un priapiſme violent, & il ne reſpire que le coït. (**)

---

(*) *Mulieres eorum faciunt intumeſcere maritorum inguina in tantam craſſitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenoſorum ; & hujus rei causâ multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flaceſcunt, & multi earum reſtant eunuchi. Relation d'Alberic Veſpuce, imprimée en caracteres gothiques à Straſbourg en* 1505, *chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramuſio, ouvrage compilé ſans goût & ſans exactitude, on trouve une autre relation de Veſpuce, où il eſt dit que les femmes américaines faiſoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe ſucculente ; mais celui qui a traduit l'original de Veſpuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'auteur, & l'a par conſéquent falſifié dans ſa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

(**) Il eſt bien certain que les hommes qui ont été piqués du ſcorpion en Italie ou en Eſpagne, éprouvent

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme absolument point l'opinion de ce Physicien Anglais, sur la naissance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il est possible de procurer, par la piquure de certains insectes vénimeux, une passion ardente, & une espèce de manie amoureuse; aussi le plus vaillant des Aphrodisiaques connus, est une dose de Cantharides prise à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion*.

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, sur-tout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure, des remédes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs femmes, recours à un stratagême moins périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance: ils se mettoient au bout de la verge, des anneaux pétris & formés de cette résine; dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité. (*)

---

violente tension dans le nerf érecteur, & un fort accès de satyriasis: il est certain encore que le coït les soulage beaucoup: cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme, en seroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Cela n'empêche cependant point que le systême de *Lister*, sur l'origine du mal d'Amérique, ne soit faux, puisque la chair du Lézard Iguam, n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en sont exempts: elle est seulement très-contraire à ceux qui en sont atteints.

[*] La résine élastique, nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc* & *Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones, & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée, elle ressemble a du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, exten-

Tels étoient les moyens, dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance: tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune, les Espagnols y débarquerent: ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomite, & le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite: quand la rage des chiens fut ou fatiguée, ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puisse faire des termes; on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains jusques dans la centieme génération, à cause de leur penchant contre nature; mais qui ne voit que c'est là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse, pour pallier la plus grande injustice qui se fit jamais sur la surface de ce globe? Je veux dire la conquête du nouveau Monde.

---

sible, & par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit de vin, qui est le dissolvant commun des autres matieres résineuses. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, sous le nom de *Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique: celles qui ne sont pas faites de *Caoutchouc*, ne sont pas véritables.

par les Espagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

*Aussi immane nefas, ausoque potiti.*

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les juges compétents, en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. » Les Généraux, dit-il, rendirent compte » au Roi Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit » passé, & de tout ce qu'ils avoient remarqué des » usages & de la religion de ces Indiens : ils lui » manderent qu'ils avoient trouvé quelques-uns de » ces peuples fort adonnés à la Sodomie, qu'ils n'a- » voient point d'autres Dieux que les Poissons » qu'ils prenoient, & du reste qu'il ne restoit plus » de terre à conquérir de ce côté-là. L'Inca très- » content de ce qu'on n'avoit point versé de sang, » fit dire à ses Généraux de revenir à Cusco, d'a- » bord qu'ils auroient pourvu aux gouvernements » de ces peuples, & il leur recommanda, sur toute » chose, de faire une exacte recherche des Sodo- » mites, & de les condamner au feu sur les indices » les plus legers, & il ordonna qu'on les exécutât » publiquement, que l'on démolît leurs maisons, » & qu'on renversât leurs terres ; afin qu'il ne de- » meurât aucun souvenir d'un pareil vice. Il fit » même une loi où il vouloit que dans la suite on » brûlât une ville dont un seul habitant seroit con- » vaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent » exécutés au grand étonnement des habitants de » ces vallées ; car les Incas ont toujours eu ce crime » en horreur. Si dans une querelle particuliere, un » bourgeois de Cusco en appelloit un autre Sodo-

» mite, on le regardoit comme un infame pour
» avoir prononcé ce mot. » (*)

Ce recit du fabuleux Garcilasso ne prouve rien, sinon qu'en effet plusieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'instinct animal, car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réservoit aux coupables, est sans doute une fiction très-grossiere. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une seule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres, pour la faute d'un seul citoyen ? C'est d'après les loix Romaines, que Garcilasso a imaginé le supplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas, on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas subsisté dix ans. Plusieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on vit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pû, malgré leur sévérité, arrêter le torrent du désordre.

Quoiqu'il en soit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faisoit ressembler à des satyres en comparaison des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette espèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pû se livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que sur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres, & dont les mains avares dégouttoient de sang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouses de l'Inca Atabaliba, qui furent prises avec lui, se prostituerent au vainqueur sur le champ de bataille de Caxamalca ; & le lendemain plus de cinq

(*) *Hist. des Incas, tome premier, pag. 98. Traduction d'un Anonyme. Paris 1744.*

mille femmes (*) Américaines vinrent ſe rendre volontairement au camp des Eſpagnols, lorſque les malheureux reſtes de leur nation vaincue, fuioient à plus de quarante lieues dans des forêts & des ſolitudes.

Veſpuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à ſe livrer aux Européans:[**] auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols trouverent en elles, un zèle & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre: elles ſervirent d'interprêtes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands ſervices à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les iſles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Chriſtophe Colomb, lorſqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'iſle de Hayti, devenue amoureuſe de l'Eſpagnol Dias, indiqua le terrein & favoriſa l'établiſſement de la ville de St. Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre ſans elle. La fameuſe Marina, qui fut la maîtreſſe & l'interprête de Fernand Cortez, étoit Américaine: on peut la regarder comme le véritable inſtrument de la conquête du Méxique. En étudiant toutes les cauſes qui amenerent ſucceſſivement la ſervitude du nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes: elles ſauverent Vaſco Nunnez & toute ſon armée, au Darien, d'une conſpiration formée pour la détruire. La fille

(*) *Zarate*, *Hiſtoire de la conquête du Pérou*, *Liv. II. Ch. VI*, *pag.* 98. Voyez auſſi *Levinus Apollonius Deſc. Regni Peruvani.*

(**) *Quando ſe Europæis jungere poterant, nimiâ libidine pulſæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Veſpuce.* Quand elles pouvoient ſe joindre aux Européans, tous les ſentiments de pudeur ceſſoient dans leur ame, & agitées par une paſſion aveugle, elles s'abandonnoient ſans retenue & ſans bornes.

du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables, pour dompter cet immenſe pays. Quand les peuplades de la Louiſiane eurent conclu le projet d'égorger les colons français plongés dans la ſécurité, les femmes ſauvages vinrent auſſi-tôt avertir les établiſſements les plus avancés d'être ſur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en liſant l'hiſtoire; mais ceux que nous avons rapportés, ſont plus que ſuffiſants.

Après avoir conſidéré les habitants du nouveau Monde du côté de leur impuiſſance, car j'appelle ainſi la foibleſſe de leur tempérament, on n'eſt pas moins ſurpris, quand on conſidére leur inſenſibilité phyſique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait, & ſont encore aujourd'hui eſſuyer à leurs priſonniers des tourments horribles, ſans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, ſans pouvoir leur arracher des ſoupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroiſſent avoir perdu le ſentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles, ne montrent pas qu'ils ſoient ſenſibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner ſur eux d'aſſiſter à ces ſpectacles inhumains, & qui ont obſervé long-temps l'attitude & la contenance paiſible de ceux qu'on y découpoit en piéces, ont cru que ces peuples devoient avoir le ſang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouſſoit en eux les atteintes de la douleur : ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont ils avoient été témoins. Je ſais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en eſt moins vrai qu'il doit exiſter dans l'organiſation des Américains une cauſe quelconque qui hébête leur ſenſibilité & leur eſprit. La qualité du climat, la groſſiereté des humeurs, le vice radical du ſang, la conſtitution de leur tempérament exceſſivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le

trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie où des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même : l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singuliere qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa (*) *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment ; car quand les Curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à se disposer à bien mourir, ils répondent avec une sérénité & une tranquilité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette Nation qu'on mene à la mort pour leurs*

(*) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par Georges Juan & Antoine d'Ulloa, tome premier, pag. 345. in 4°. Amsterdam 1752.*

*crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible passage.*

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inspirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois besoin, ne les a jamais conduit qu'à un désespoir honteux & inutile : je ne veux point jetter le moindre doute sur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Espagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquisition, submergés à la pêche des Perles, étouffés dans les Mines, & écrasés enfin sous le poids des fardeaux & des exactions; mais il est certain que le suicide en a emporté un nombre très-considerable : ils se laissoient mourir de faim, s'empoisonnoient, se pendoient aux arbres, (*) ou s'immoloient sur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de plusieurs autres, prouve que le suicide ou la mort volontaire part bien plus souvent d'un principe de foiblesse & de pusillanimité, que d'un effort de courage & d'héroisme. Si l'on avoit la force d'espérer encore, on ne se détruiroit pas : on ne cesse d'espérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on se croit surmonté sans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de ressource ou d'asyle. C'est toujours un abus de la raison, qui entraîne un découragement si complet : les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrêmité qu'on les réduise ; parce qu'ils

(*) Les premiers Américains que Christophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous se détruire pendant le trajet, & comme on les garrotta pour les conserver, ils entrerent dans une espèce de rage qui dura jusqu'à leur mort. Quand on les conduisit à Barcelone, ils épouvanterent tous les spectateurs par leurs hurlements, leurs contorsions & leurs mouvements si violents & si convulsifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Besc. van America*, *pag.* 41. *in-fol.*

usent plus de leur instinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette espèce d'assassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible, & qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains divisés & factieux, n'étoient point en état de leur résister avec leurs armes de bois, & leurs armées indisciplinées; mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient composées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abatardissement de l'espèce humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents sur la population du Pérou & du Mexique, on sait seulement qu'elle y étoit plus forte que par tout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre-cents cinquante Bandits à pied & quinze Cavaliers assez mal armés: toute sa pitoyable artillerie consistoit en six amusettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un doujon défendu par des Invalides: il tint la ville capitale en respect pendant son absence, avec la moitié de son monde. Quels hommes! Quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent soixante & dix fantassins, & trente cavaliers, avec lesquels ils égorgérent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver qu'ils renverserent à plat une immense muraille qui s'oposoit à leur déroute: il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, saisir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une seule blessure: il n'y eut point dix Espagnols tués dans

cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492 ; au moment que Colomb defcendit à l'Ifle de S. Domingue, il y avoit au moins un million d'habitans, dont le plus grand nombre aima mieux de fe défefpérer que de fe défendre : ceux qui oferent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, jufqu'au dernier de leur nation ; de forte qu'il ne reftoit plus, en 1530, un feul Indigène dans toute l'étendue de cette Ifle, dont le malheur feroit fans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Infulaires ne firent qu'une feule tentative, en 1510, pour fecouer le joug du vainqueur ; mais cette tentative qui confiftoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoifonner l'atmofphere fous le vent, étoit plutôt une rufe d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'efpèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Efpagnols, que les fléches horriblement envenimées dont ils fe fervoient avec plus d'adreffe que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoifon : on fe fervit inutilement de fueilles de Tabac, de Cauteres, & de milles moyens infuffifants : il étoit réfervé au temps préfent de favoir que le fucre & le fel font feuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés réfifterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenfes, où ils étoient difperfés par peuplades, qui fuyoient ou fe cachoient quand l'ennemi fe montroit, & qui reparoiffoient dès que le défaut de fubfiftances le forçoit à fe retirer. C'eft parla même raifon que

les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'état. (*)

Les Chiliens ont lutte assez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandouis, un Poéme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presqu'inaccessibles ou ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de services de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou les marais, ni de leur Cavalerie souvent démontée, que de la rage singuliere de leurs chiens Dogues & de Lévriers, qui

(*) Il y a des Auteurs, & ce qui pis est, des Historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-Cesar, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitans, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte; & il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cents & soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

qui toujours alertes, fuivoient les Indiens à la pifte & les harceloient jour & nuit: (*) ceux qui accompagnoient Vafco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, fans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuofité & de valeur fur les Peruviens, que la cour d'Efpagne, enchantée de leurs exploits, fe détermina à leur payer une folde réguliere comme aux autres troupes, & cette folde revenoit au foldat qui avoit foin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le Dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des fervices par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un Lévrier de la grande efpèce, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*: ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flèches par les *Infidèles*, & cette mort, dit Garcilaffo, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme fi l'on étoit *Chrétien*, lorfqu'armé de l'injuftice, & de la force, on

(*) Cette ancienne animofité des chiens, nourris par les Efpagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui, fur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chofe extraordinaire; que les chiens élevés par les Efpagnols, ou par des Métifs, ont une haine fi furieufe contre les Indiens, que fi quelqu'un de cette nation entre dans une maifon où il ne foit pas particulierement connu, ils s'élancent deffus à l'inftant, & le déchirent; à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Efpagnols & les Metifs, qu'ils fentent d'auffi loin que les Indiens eux-mêmes font apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Efpagnols. *Voyage du Pérou*, *liv. VI*, *ch. VI. tom. I. pag.* 341.

envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau ? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie, & la Physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants, avant que d'être Pape : parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zèle à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il la donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est-à-dire trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémisphere.

C'est de notre propre mouvement, (*) dit-il à

(*) *Motu proprio non ad vestram, vel alteriùs pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, & certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas versùs*

Ferdinand & à Iſabelle, & ſans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être préſentée; mais ſeulement mûs par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Iſles & toutes les Terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'Occident...... Nous vous donnons, concédons & aſſignons ces Iſles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs Places, leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Juriſdictions & toutes leurs autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puiſſant nous a donné par S. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Chriſt, dont nous faiſons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & ſucceſſeurs, les Rois de Caſtille & de Léon...... Si quelqu'un oſoit trouver à contredire à cette préſente Donation, s'il oſoit, par un excès de témérité, en reſtreindre le

---

*Occidentem & Meridiem.....Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro conceſſâ, ac Vicariatus Jeſu-Chriſti, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, caſtris, locis & villis, juribuſque & juriſdictionibus, ac pertinentiis univerſis, vobis, hæredibuſque & ſucceſſoribus veſtris, Caſtellæ & Legionis Regibus, in perpetuum, tenore præſentium, donamus, concedimus & aſſignamus; voſque hæredes ac ſucceſſores præfatos, illorum dominos cum plenâ, liberâ & omnimodâ poteſtate, auctoritate & juriſdictione facimus, conſtituimus & deputamus..... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam noſtræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis, ....infringere, vel ei, auſu temerario, contrarie. Si quis autem hoc attentare præſumpſerit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli Apoſtolorum ejus, ſe noverit incurſurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis dominicæ milleſimo quadringenteſimo nonageſimo tertio; quarto nonas Maii, Pontificatus noſtri anno primo.* Ce monument de l'extravagance humaine, eſt intitulé : DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *ſuper expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

sens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'Histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible, si nous n'étions familiarisés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un Ecclésiastique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cents nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant sur son trône sappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie & l'Espagne à un chef des Calmouchs, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de titre, dans toutes les prises de possession du nouveau Monde ; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le Sécretaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

» Alors, est-il dit dans cet Acte, en signe & » témoignage de prise de possession, Sarmiento tira » son épée & en coupa des branches d'arbres & » des herbes, prit des pierres & les transporta d'un » lieu à un autre, fit quelques tours en se promenant dans la campagne & sur la plage : incontinent ayant pris une grande croix, & ayant fait » mettre ses gens en bataille avec leurs arquebuses, » on porta la croix en procession. — — Ensuite » on prit & appréhenda possession de cette partie » de l'Amérique, en vertu de la Donation & de » la Bulle de Notre très-saint Pere, Alexandre » sixieme, souverain Pontife Romain, expédiée » de son propre mouvement, par laquelle il donne

» à Dom Ferdinand cinquieme & à Dame Isabelle » sa femme, la moitié du monde, c'est-à-dire, » cent-quatre-vingt degrés de longitude. »

Le Moine de la Vallé Viridi allégua aussi cette Bulle impertinente pour prouver à l'Empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols : il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les successeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majesté Impériale, le Roi Dom Carlos cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajouta ce saint homme, que vous ayiez à vous faire baptiser le plus promptement possible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Espagne, sans quoi nous mettrons tout à feu & à sang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un discours si convainquant, parce que son armée étoit trop foible pour résister à ses ravisseurs qui l'assiégeoient, repliqua modestement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ses descendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu, qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de Brigands, qu'un ordre du Dieu puissant & juste, qui éclaire cet Univers, qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (*)

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Espagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui passoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne

---

(*) On trouvera dans le second volume de cet Ouvrage, à l'article de la Religion des Américains, la suite du discours de l'Inca & du Moine Espagnol ; discours qu'on n'auroit jamais dû tenir par respect pour l'humanité & la Religion.

ſavoit ni lire ni écrire ; [*] comme ſi la fortune eût voulu ſe ſignaler, en employant à la ruine de l'Empire des Incas, deux avanturiers également obſcurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce ſurpaſſoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même auſſi qu'un fourbe, qui, ſous prétexte de catéchiſer les Péruviens, alla faire l'eſpion dans leur armée, comme on a accuſé S. François d'Aſſiſe d'avoir fait pendant les croiſades. Il eſt bien certain que Pizarre étoit encore irréſolu, lorſque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant ſa miſſion les forces & les diſpoſitions de l'ennemi, lui conſeilla de livrer bataille ſans tarder d'un inſtant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'eſt que, quand l'Eſpagne voulut ſe mettre en poſſeſſion de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ſes finances étoient ſi épuiſées, ſes dettes ſi accrues, ſa foibleſſe ſi grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une ſeule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détreſſe, Ferdinand emprunta d'un de ſes domeſtiques une ſomme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette ſomme, avancée par les Angelès, produiſit des Tréſors, & ces Tréſors ruinerent une ſeconde fois l'Eſpagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures enſemble.

Il eſt difficile de connoître, au juſte, la quanti-

---

(*) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une Egliſe à Malagon en Eſpagne ; & que ſon pere étoit un Prêtre nommé Hernand de Luque, qui alla enſuite en Amérique commander des voleurs avec leſquels il dévalia une partie du Pérou. *Hiſtoire du Pérou, liv. 1, ch. 1, pag. 2, Edition de Séville.*

té d'or & d'argent qu'on a tirée, jusqu'à nos jours, des différentes Mines du nouveau Monde ; mais le total doit en être encore plus considérable qu'on ne se l'est imaginé, puisque les seules Mines du Brésil, avoient produit, depuis Pierre II jusqu'en 1756, deux milliards, quatre cents millions de livres Tournois. (*) Les manifestes des flottes qui ont porté cet or en Europe, sont entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métail. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Brésiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des Mines du Chili, de la Terre ferme, de la Castile d'or, du Mexique & du Pérou sur le produit du Brésil, il en résultera une somme presqu'innominable que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a dévancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un siecle. L'ouverture des Mines du Potosi étoit deja faite en 1638, & en 1638, on en avoit tiré trois-cents-quatre vingt-quinze-millions-six-cents-dix-neuf-mille Piastres. (**)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba

(*) L'Amiral Anson dit que l'or qu'on tire des mines, & des sables du Brésil, se monte annuellement à deux millions de livres sterling. Ce calcul revient à peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne sont que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglais, ou du moins leur a appartenu.

(**) L'Auteur des *Mémoires & des Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, assure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions d'or pesant ; ce qui n'est pas croyable : aussi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien instruit.

qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon 7 millions en or & en argent façonné. (*) Et quand après sa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jetté à la mer la plûpart de leurs richesses; mais il n'y a aucune apparence qu'ils ayent assez estimé l'or, pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figurés.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de blé en Portugal, & en Espagne, ces deux Royaumes qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour se plonger pour, ainsi dire, dans les Mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoyes d'argent fort alteré, (**) & il étoit redevable à l'Angleterre qui le

(*) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six cents millions de Maravédis, c'est-à-dire, plus de quatre millions cinq cents mille livres; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau-forte; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravédis, qui font sept cents cinquante mille livres : il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin; le quint de l'or se trouva monter à neuf cents mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours qu'Atabaliba ne pût fournir pour sa rançon sept millions qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou, & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

(**) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un

le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne possédoit : il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déja déclaré sa faillite. Le Roi Joseph actuellement régnant se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cents mille écus d'une confrérie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Bresil : il falloit bien que les Portugais payassent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les sentences de son Inquisition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & ses mœurs Asiatiques. [ * ]

Philippe II, si long-temps possesseur des Trésors du nouveau Monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les Mines avoient entraîné ses Etats. Encouragé d'abord par ses richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ses successeurs

---

un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

(*) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitans, & on y labouroit si peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cents mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les Moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs Eglises de Lisbonne. Le peuple des campagnes étoit plongé dans une misere semblable à celle où gémissent les sujets du Pape. L'Anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'administration.

dans la déplorable néceſſité d'altérer les monnoyes. Ses ſujets, comme frappés de vertige ceſſerent de travailler leurs ſoyes & leurs laines, laiſſerent leurs campagnes ſe hériſſer de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Braban, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'induſtrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent ſur leurs conquêtes. [ * ] Cette létargie éveilla les nations plus actives, & leur inſpira le projet de mettre l'Eſpagne en tutelle. En ſemant pour elle, en fabriquant pour elle, en la ſervant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainſi le plus puiſſant Empire de l'Univers. Tout peuple qui ceſſe de ſe nourrir lui-même, & qui achete de l'Etranger ſon néceſſaire phyſique, eſt atteint d'une maladie mortelle, & ſe dévore lui-même : ſes ennemis n'ont plus rien à lui ſouhaiter.

Quand les Romains, ſubjugués par le luxe, laiſſerent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains

---

(*) L'Auteur des *conſidérations ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le ſuppoſe communément ; mais il eſt tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Eſpagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture : en ce ſens, l'Auteur a raiſon. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il eſt bien clair que l'Amérique a nui incroyablement. Elle n'eſt point, à la vérité, deſtituée de reſſources, puiſqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 27246302 écus de veillon en revenus ; mais ſes dettes étoient énormes, & dans le nombre de ſes habitans il s'y trouvoit 190046 Eccléſiaſtiques, & 200000 qui prétendoient à le devenir ; ainſi en tout, 390046 Celibataires par devoir.

les fondements de l'Empire : ils auroient été écrasés par sa chûte, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agresseurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'est un grand problême de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme siécle, montré la route du nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la réproduction dans l'espece humaine, mal qui n'a pu être compensé par tous les Trésors du Potosi & du Brésil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses Mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément, que malgré la masse du métail importé, les Européans n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possede aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme siecle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte, où le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant sans retour de son or & de son argent; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner ; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les Trésors des Indes sont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle ; mais aussi

les peuples ont vu par là leurs intérêts se multiplier ; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe ; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique: on a aggrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel, depuis Buenos-Aires jusqu'à Quebec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor ou du bois de Campêche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutelle, & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette premiére Partie de nos Recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit

deux hémispheres habités par des animaux raisonnables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un Prêtre de Rome, franchi sur les aîles de l'industrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planète, un autre Pape en fit présent à un Prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir & de sa raison, ou de Zacharie qui nioit la possibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des nations avoit sans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1346, les Vénitiens demanderent la permission au Pape, de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre & de la canelle ; Venise obtint ce privilége dont elle n'avoit pas besoin, & on anathématisa tous les autres Etats de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible : ils solliciterent la permission de doubler le Cap de bonne Espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Nègres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Messe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V. de Portugal, dit au Pape en plein Consistoire » que Sa » Sainteté étoit priée de vouloir animer & recon» noître le zèle du Roi son maître, en attribuant à » la Couronne de Portugal toutes les Terres qu'on » découvriroit le long de l'Afrique, jusques aux » Indes inclusivement ; puisqu'on devoit regarder » *comme des possesseurs injustes toutes les nations in-*

» *fideles qui y étoient établies.* Que Sa Sainteté défen
» dit en même temps à tous les Princes chrétiens,
» sous les peines Canoniques les plus griéves, d
» traverser les Portugais dans leurs entreprises. (*)

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, ce orateur de Lisbonne, à prouver que les habitant de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguemen de Mahomet, & jamais de l'Évangile, il auroit ét fort embarrassé; mais le sacré College ne s'arrêt point à cette preuve, & le Pape expédia sa Bull dans la teneur que les Portugais la desiroient : o fit, dans toutes les formes & avec beaucoup d cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité : ils furent les premiers qui firent le commerce des Nègres : les Espagnols les imiterent, & toutes les Puissances de l'Europe imiterent l'Espagne : les droits les plus sacrés de l'homme, ne furent défendus par personne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne cesse point, quand on considére la pusillanimité des Américains subjugués & détruits presqu'en un instant, par une poignée d'Européans.

Las Casas dit que les Castillans en massacrerent douze millions : il y a probablement de l'exagération dans ce calcul, mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les Français, les Anglais, les Portugais & les Hollandais ensemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique septentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels : on n'en a pas laissé dans les Antilles, & presque point dans les Caraïbes & les Lucaïs. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Brésil, on a exterminé les deux tiers

(*) *Histoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, tom. I, pag. 15. in-4°.*

des Indigenes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la Religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémisphere existoient des peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémisphére opposé la nature entiere étoit sauvage, l'air grossier & mal-sain, les forêts épaisses d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans les bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles : la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents : les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abatardis, & on n'en avoit réduit que deux seules espèces en servitude : les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuisement : ils manquoient de génie pour forger le fer dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (*) lieues quarrées ; & sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espèce de société politique : tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végetoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un Hémisphere à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'ignorer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siecles, c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour le completter que par intervalles ? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre Hémisphere? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothese & si l'on admettoit une formation successive d'Etres organisés, pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroît pas même sur la scene du monde un nouvel

(*) M. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglais en quarré. Il faut soixante de ces milles sur un degré, d'autant que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

infecte : les germes font auffi anciens que les efpèces, & les efpèces paroiffent auffi anciennes que le globe. Si la formation fpontanée & fortuite a occupé fi long-temps les Philofophes de l'antiquité, c'eft qu'ils étoient trop mauvais Phyficiens pour s'apercevoir de la futilité de cette difpute métaphyfique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre Planette, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur tranfplantation. Tous les monumens hiftoriques confondus enfemble ne fourniffent aucune preuve de cet événement, dont le fouvenir ne s'étoit conferve nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on fuppofe qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'eft pas à l'égard des Américains feuls que l'hiftoire eft en défaut : elle l'eft à l'égard de prefque toutes les nations.

On n'eft pas en état de marquer fur toute la furface du monde une grande contrée, une Ifle confidérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît pofitivement aucune région dont on puiffe affirmer qu'elle étoit reftée déferte, jufqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y font introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abftraction faite de toute origine romanefque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de fes annales : fi l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout feroit expliqué ; fi l'on s'arrête aux documents inconteftables de l'hiftoire, rien n'eft expliqué. Il eft poffible que des maladies peftilentielles, des cataftrophes phyfiques, des guerres longues & meurtrieres anéantiffent la race humaine dans un pays, & c'eft dans ce fens feulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : fi l'on concluoit qu'il a toujours été défert, parce que tous fes monuments fe font effa-

cés & sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de certains climats défavorables, la population soit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare; mais la nature ne semble pas avoir compté les individus: elle s'est contentée de l'existence du genre, l'a soumis aux influences de son climat, & abandonné à sa propre industrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'histoire nous présente, on voit la plûpart des peuples s'élever successivement de l'abrutissement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie sauvage, jusqu'aux rudiments primitifs des arts & de la société, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choses & des siecles, jettés sur ce globe sans autres notions, sans autres connoissances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires: portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection: créés bruts & grossiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs sciences: ils n'ont pas eu de modèle commun, ni de regle de conduite fixe; aussi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les institutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raison, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont visiblement inspiré aux législateurs des idées souvent contradictoires: lorsqu'on compare les Codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de son voisinage, tout contraste & rien ne se ressemble.

Il est des peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'enfance & de l'état originel: le ciel & la terre se sont opposés à leurs efforts, & la difficulté de se policer a été chez eux invincible, & l'est encore. Les Eskimaux & les Grœnlandois n'au-

ront jamais des villes, ou ce qui est la même chose, ils n'auront jamais des champs labourés, si la position du globe reste la même à leur égard. Les Nègres ne se civiliseront point, s'ils demeurent continuellement sous la Ligne, exposés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'est l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la constitution agreste à la constitution politique: plus un terrein est-il propre à être ensemencé, plus les graines comestibles y abondent-elles, & plus les possesseurs de ces champs fertiles & de ces semences précieuses s'humaniseront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, & dès-lors ils sont à demi policés.

La propriété & tous les arts sont donc nés du sein de l'agriculture. De là on peut déterminer les rangs où les différentes espèces de Sauvages doivent être placées, suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs sont les premiers dans l'ordre, parce que leur subsistance est la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet: ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs instruments: ils ont du loisir pour penser & réfléchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais diffèrent des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis: on ne rencontre pas, pendant l'hyver, leurs tentes & leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été: ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons sont ceux d'entre les Nomades que nous connoissons le mieux: leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modèle de la vie des peuples bergers ou pasteurs: intermédiaires entre la condition sau-

vage & l'état civil, une distance presqu'égale les sépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommé Rhizophages : nous entendons par là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus sans cultures. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmistes, sont plus à leur aise & moins sauvages que ceux qui ne voient s'élever au-dessus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des Arts & des Sciences* croit qu'il est impossible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les Anciens, doive signifier les noix, les chataignes, les pignons, les amandes, les faines & les pistaches, mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent se substenter : il est assez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie, saccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme classe ; leur façon d'exister ne diffère pas sensiblement de celle des pasteurs ou des Nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée & que les pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient commme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hyver, se cabaner & vivre de poisson séché. Ceux d'entr'eux que nous connoissons le mieux, sont les Grœnlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chasseurs constituent le dernier ordre, & sont les plus sauvages de tous : errants & incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs ;

parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un ſauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale : s'il conſtruit une hutte, c'eſt plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, ſon inſtinct eſt féroce & ſes mœurs barbares, plus ſon genie s'occupe-t-il des moyens de ſubſiſter, moins reflechit-il ſur la poſſibilité de ſe policer. Il eſt dans le genre-humain ce que ſont les bêtes carnaſſieres entre les quadrupedes, inſociable.

Tout cela poſé, il ſera plus facile d'expliquer les cauſes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre Hémiſphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des cataſtrophes phyſiques, d'épouventables tremblements de terre, & des inondations conſidérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acoſta, dans ſon excellent Ouvrage *de ſitu Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturaliſtes de ſon temps rencontroient au nouveau monde des veſtiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataliſme dont la mémoire s'étoit conſervée dans les livres ſacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la poſtérité de ceux qui ſe réfugierent dans les montagnes de la haute Abyſſinie, où la terre eſt plus exhauſſée, de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiſſoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente, imprimée à toute la machine du

globe terraquée : les nombreux volcans des Cordelieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Indes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas, (*) la destruction de tous les grands quadrupedes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de S. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes,

---

(*) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *voyage de Calm.* Cet Auteur étoit, comme le sont tous les Savans de la Suéde, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que, sur la côte de la Suéde, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siécle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce Royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedenbourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linneus & son discipie Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothése de la retraite des eaux de la mer du nord, de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemarck, ont donné les mêmes résultats.

Il est vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un Mémoire dans lequel il contredit tous ces faits attestés par des philosophes, comme les Evêques font ordinairement, quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

pendant que les vallées étoient submergées, toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'Hémisphere de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre Horizon, puisqu'on y a exhumé de grands os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulieres, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société, & aussi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux souterrains & les eaux, en changeant la surface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoyes d'or & d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres, n'ont presqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne, & en la considérant en original, elle nous a paru absolument fausse, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Gréce, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision : elles peuvent avoir néamoins plus d'âge, que Mr. Freret, ne leur en accorde. (*)

---

(*) Suivant Mr. Freret (*Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, *tom.* 18, *p.* 45.) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 360 avant l'ére vulgaire : il prétend que la période des Indous, nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque.

Mela, Pline, & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge ont-ils voulu parler ? Le cataclysme dont les livres Egyptiens conservoient le souvenir, avoit été un événement destructeur qui avoit défiguré & transposé tous les Stes de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent aussi quelques Antiquités, prétendument anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleversé par les causes secondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y existoit une différence si marquée entre tous les objets de comparaison possibles de ces deux parties du globe.

Notre Horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'industrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'Hémisphère opposé les hommes venoient seulement de descendre des rochers & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions : répandus dans des campagnes encore remplies de vase & de bourbier, leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés

---

Mais les Bramines disent, malheureusement pour Mr. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profecto furor*.

dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuié une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées & saignées : les vapeurs fétides & grossieres qui s'en élévent, sont par tout également mal-saines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue suite d'années, pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siecles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'océan, & revenue à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques.

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ce n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se soient retirées ; le sol pour redevenir habitable & salubre, exige encore un desséchement parfait, que le temps seul peut amener. les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nétoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens plus modernes que les nations de l'ancien monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine, & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous surpris dans un état sauvage, ou à demi-sauvage. Le temps de se policer entierement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient se dessécher davantage, leur constitution devoit s'affermir, & leur sang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreste comme l'Auteur de l'*Esprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec

mon ſujet pour que je le puiſſe le paſſer ſous ſilence.

» Ce qui fait qu'il y a tant de nations ſauvages
» en Amérique, dit-il, c'eſt que la terre y pro-
» duit d'elle-même beaucoup de fruits dont on
» peut ſe nourrir. Si les femmes y cultivent autour
» de la cabane un morceau de terre, le mays y
» vient d'abord : la chaſſe & la pêche achevent
» de mettre les hommes dans l'abondance ; d'ail-
» leurs les animaux qui paiſſent, comme les bœufs,
» les buffes, &c. y réuſſiſſent mieux que les bêtes
» carnaſſieres. Celles-ci ont eu de tout temps l'em-
» pire de l'Afrique. »

» Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avan-
» tages en Europe, ſi l'on y laiſſoit la terre in-
» culte : il n'y viendroit guères que des forêts,
» des chênes, & d'autres arbres ſtériles. » (*)

Le raiſonnement de ce chapitre eſt vicieux, en ce qu'il ſuppoſe comme vrai ce qui eſt faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'eſt pas poſſible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Ruſſes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois, & les Eſpagnols étoient encore ſauvages, il y a quelques ſiecles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations ſauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut ſe nourrir? Puiſque Mr. de Monteſquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu; il y avoit donc une autre cauſe qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreſte, & cette cauſe étoit la ſtérilité.

Une nation qui poſſede un terrein abondant en fruits s'humaniſera bien plutôt qu'une horde ſituée ſous un ciel âpre, & ſur une terre frappée de ſtérilité : auſſi voit-on que tel a été

(*) Livre XVIII, Chap. IX.

la marche de l'eſprit humain, & la naiſſance ſucceſſive des ſociétés : elle a ſuivi la gradation des climats, & la fécondité du ſol : ſur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmiers, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civiliſés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Veſtphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'eſt donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie ſauvage : c'eſt au contraire le défaut de ſubſiſtance qui l'empêche d'en ſortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique ſeptentrionale, pour ſaiſir toute l'inconſéquence de la propoſition de Mr. de Monteſquieu : jamais on n'a dit que cette vaſte région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée. Les Indigenes y ont continuellement à combattre contre la diſette ; d'ailleurs ils étoient tous chaſſeurs ou pêcheurs, ſi les fruits de leurs forêts avoient pû les nourrir, ils ſeroient devenus frugivores, & auroient au pied d'un arbre paſſé tranquillement leurs jours, ſans errer, comme ils font, à deux ou trois cents lieues de leurs cabanes, pour pourſuivre au travers des glaces, un Original qui ſouvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils ſont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condenſées & réduites en un petit volume, peuvent aiſément ſe tranſporter, pour ſuſtenter les chaſſeurs quand ils ſont malheureux, ou ſéparés de toute habitation par des diſtances immenſes. (*)

(*) Les Sauvages de Suſquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre-verte* : elle eſt compoſée de bled d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité

Quand ces provisions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre ressource que dans une sorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européans nomment *Tripe de Roche*; & dans la graine de l'avoine sauvage, dont le Canada produit naturellement quelques especes.

Les besoins toujours renaissants de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral : il n'a pas le temps de songer à se civiliser : il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre des chasseurs : l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*; mais on sait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoissoit pas le mays, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi servoient donc ses fruits abondants que le sein de la terre y versoit prétendument sans peine & sans culture, sur la table des sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les sauvages qui y ont connu le mays, ne se soient pas civilisés davantage; car il est certain que le

---

de sel commun : une cuillerée suffit à une personne pour sa subsistance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & plusieurs nations errantes ont aussi leurs pâtes alimentaires : le *Kacha* des Tartares est en ce genre la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive, inventée prétendument en 1753, par Mr. Bouche, Chirurgien du Régiment de Salis, Grisons, n'étoit aussi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de sel & d'une graine carminative, qu'on croit être le cumin. Il est clair que cette recette a été copiée sur le procédé des Sauvages de l'Amérique septentrionale.

Nord de notre Europe n'eſt ſorti entiérement de l'abrutiſſement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Aſie lui ont communiqué les grains comeſtibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'hiſtoire & l'origine de preſque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils ſont exotiques, & qu'ils ont été ſucceſſivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont enſuite naturaliſés. On peut aiſément s'imaginer quelle doit avoir été la diſette des anciens Gaulois, & ſurtout des Germains, chez qui il ne croiſſoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal ſe vivifie ſous la main de l'homme civiliſé : il meurt ſous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les buflés réuſſiſſoient bien en Amérique, dit Mr. de Monteſquieu; mais il eſt certain qu'il n'y avoit en Amérique ni bufles ni bœufs, qui y ont été, ainſi que les chevaux, tranſplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Originaux du Canada ſont de la même eſpece que les Rhennes de la Lapponie : cependant les naturels de l'Amérique ſeptentrionale n'avoient pas eu l'eſprit de ſoumettre ces animaux, ni de les apprivoiſer à paître en troupeaux ſédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les ſervices imaginables; & les Sauvages des Indes occidentales n'en tireroient aucun de leurs Originaux. Les Biſons, que les Tartares ont amenés à la domeſticité, étoient également reſtés ſauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnaſſieres, le Canada ſeul en nourriſſoit un nombre preſqu'incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en apporte, en eſt une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups

noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus, & quoique ces animaux fussent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le passage tiré de l'*Esprit des Loix*, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les siecles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amene à la société : l'article de la subsistance doit être réglé avant qu'on rédige le Code législatif: les loix ne sont qu'utiles : la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles : on la voit passer & comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progression suit exactement le dégré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous : si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien : elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou semi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procuré, ils sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & fur-tout celles des feptentrionaux, fe font étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainfi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette fimilitude apparente on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs fcythiques n'ayant été que les vrais caracteres de la vie fauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle reffemblance entre la façon d'exifter de tous les fauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils font carnaffiers, cruels, impitoyables à proportion de la ftérilité du terrein qui leur eft échu en partage, ou des défauts phyfiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & fe faifoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puiffant lien de la fociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'affemblent en de certaines faifons & fe féparent enfuite pour chaffer chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le fol étoit fingulierement avare, la néceffité forçoit chaque individu humain à chercher fa nourriture, & à employer tout fon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoffibles en un certain fens: il devoit donc y régner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui fe raprochoient affez pour s'ôter mutuellement la fubfiftance. Auffi les premiers Européans s'apperçurent-ils d'abord de cette trifte animofité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres: ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philofophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonftration de fon fyftême, & il auroit pû fe tromper.

La conftitution de la vie fauvage amene néceffairement l'établiffement des Tribus, & ces Tribus

sont par tout ennemies les unes des autres; comme on l'observe chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyssins, chez les Nègres, chez les Caffres: enfin parmi toutes les nations vagabondes qui se sont distribuées en hordes: & voici la cause de cette discorde universelle.

Par tout où la propriété n'est point fixée, on se bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établisse; par tout où la propriété est établie, on se bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes sont si fort à craindre, que le dernier effort de la vertu est, d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer, si l'on n'excuse leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foiblesses, les mêmes besoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur seroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils seroient infiniment moins méchants qu'ils ne le sont, ou qu'on ne les suppose. D'ailleurs leur commun malheur est, que l'injustice d'un seul être dérange l'équilibre & l'union générale: les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuissance singuliere, contenir cinq ou six Tyrans avides & orgueilleux; & c'est plus qu'il n'en faut, pour ensanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires sur les Américains du Nord: ils ne peuvent trop s'étonner, disent-ils, que ces peuples soient restés de tout temps chasseurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes: si l'on les a vus souvent en guerre avec les Français & les Anglais, c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air & de la terre: ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur

existence,

existence, encore ne voit-on pas qu'ils ayent jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes Coloniaires : ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse, & font la guerre en se cachant. Quoique le sieur du Pratz exagere jusqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singuliérement lâches, timides, & que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brule le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ : ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes & dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique : quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi : on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à faire à des armées Romaines dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Brème, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme: la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister : ils étoient peureux par instinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Co-

lonel Bouquet, qui a fait contr'eux l'expédition de l'Ohio en 1764 : nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

» Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne sont » guères plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils ayent » des armes à feu. Ils exposent rarement leurs per- » sonnes au danger, & se fient entiérement sur » leur adresse à se cacher pendant l'action : ils ne » paroissent jamais à découvert à moins qu'ils » n'ayent, par leurs hurlements effroyables, frap- » pé de terreur l'ennemi engagé dans des bois im- » praticables : ils l'attaquent quand il est absolu- » ment hors d'état de se défendre, & qu'il met bas » ses armes.

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tel combattants, qui au contraire décelent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces Barbares pusillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglais, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des orignaux, des castors & en broutant des racines.

On peut juger qu'elle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des conquérants de notre Hémisphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne sans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de

la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre ; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immense terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi se nourrir, auroit l'orgueil insensé de subjuguer une autre nation, aussi pauvre qu'elle, par la seule passion de conquérir, cela n'est point dans la nature des Sauvages ; car dès-lors, ils cesseroient de l'être ; pour conserver leurs conquêtes, ils seroient contraints de se policer, & leurs esclaves, pour apprendre à obéir, seroient aussi contraints de se policer. Le grand intérêt qui divisoit donc tous ces peuples chasseurs, étoit la chasse même : c'étoit la source de l'éternelle discorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient assez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles* a écrit sur ce sujet : selon lui, » tous les sauvages Chasseurs sont en » paix : la guerre n'existe que chez les peuples cul- » tivateurs : l'agriculture engendre les guerres na- » tionales : la chasse adoucit le cœur de l'homme, » & l'amene insensiblement dans le sein de la vie » sociale : l'esclavage est un bien, on a eu tort de » l'abolir. » Voilà une suite de paradoxes que M. Linguet a osé faire imprimer.

Les Européans, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la supériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiser, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du Cap de bonne Espérance, d'abord très-farouches, & devenus ensuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainsi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux. » Vous autres étrangers venus de loin, vous » n'êtes après tout que des hommes comme nous ; » si vous en savez plus que nous, faites un mira- » cle en notre présence, & nous reconnoîtrons

» votre supériorité. Si avec cela vous êtes justes & » équitables, nous serons vos amis & vous pro- » mettons nos services. » Mr. Adrien Vandersteel (*) Comm ndant du fort, fut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau-de-vie, y mit le feu & proposa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu ; ce qu'ils refuserent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle. En voilà un dans toutes les formes ; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandais & les Hottentots ont été bons amis : il est vrai qu'on leur a payé le terrein sur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la compagnie ; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage, comme on y réduit les Nègres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'histoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandais, auroit dû être imité par toutes les Puissances qui ont formé des établissements dans les Isles, & le continent des Indes occidentales. On ne sauroit trop répéter qu'en détruisant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laisser subsister & s'y incorporer, comme on a fait, aux Indes orientales avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols & tous les autres peuples de cette partie de l'Asie.

---

(*) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots : il ne s'est amusé au Cap qu'a faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé plusieurs chapitres, étant yvre.

Las Casas, Evêque des Chiapa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laisser libres, de les porter au commerce, & de leur donner simplement des Gouverneurs. (*) Mais cet Ecclésiastique, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie : si l'on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier, en Espagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs, tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau continent, je dirai

(*) Las Casas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, jusqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre semi-militaire, semi-ecclésiastique : il vouloit être grand Maître de cet ordre, & se flattoit d'apprivoiser & de civiliser 10000 Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans un tribut de 15000 ducats, & de 60000 ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injustice marquée ; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Casas, étoit de se faire souverain dans les Indes : il est certain que les Jésuites ont, dans la suite, exécuté ce que Las Casas avoit projetté, & se sont servis de ses mémoires.

un mot du caractere moral des Sauvages du Nord,
parce que cet article est très-obscur ; aucun Auteur
n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La
Potherie, Charlevoix & Colden offrent des obser-
vations particulieres qui contrastent, dès qu'on les
compare en commun. Environnés de tant de té-
moins qui se contredisent, accompagnés de tant de
guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver
la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dé-
pit de l'autorité & du témoignage de chaque
voyageur en particulier.

Quand Mr. Timberlake dit que les Iroquois ont
un goût décidé pour l'éloquence & la poësie ; quand
il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune
chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique ;
quand il dit que leurs harangues égalent celles de
Démosthene, & surpassent celles d'Isocrate, gar-
dons-nous d'ajouter foi à Mr. Timberlake (*) &
à tous ceux qui font des contes de cette nature,
puisque la stupidité est malheureusement le carac-
tere original & commun de tous les Américains.
Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas
si stupides, puisqu'ils ont exactement rendu des dis-
cours prononcés dans une langue qu'ils ne compre-
noient pas, & aussi peu que Quinte-Curce com-
prenoit le Scythe & le Persan, quand il imagina
ces belles harangues prononcées par des Persans &
des Scythes.

Quand Mr. Timberlake nous assure, que ces
mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur pro-
sodie, n'ont aucune idée de la diversité des valeurs ;
qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix, qu'ils
ne savent ni manier la scie, ni la hache, que rien
n'est plus mal adroitement construit que leurs ca-
banes & leurs canots : quand il assure qu'ils sont
excessivement ivrognes, & à chaque instant les

(*) *The Memoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London
1766.

dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaife foi des marchands d'Europe; alors nous pouvons croire que cela eft poffible fans outrager la raifon ou le bon fens.

La plûpart des Relateurs Anglais, fous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la fatyre de leur propre nation : ils font pleins d'allégories, peut-être ingénieufes, mais à coup fûr infupportables pour quiconque ne s'intéreffe ni aux Bills du Parlement, ni aux Confeils de St. James, ni à toute la révolution du Miniftère Britanique. Des écrivains fort eftimables, pour s'être fié à ces relations illufoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïfme qui leur eft inconnu, & une portion de bonheur dont ils feroient réellement très-fachés de jouir. Il y a, fans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir faifi, en réduifant l'Américain fauvage à fon inftinct animal.

Il n'eft proprement ni vertueux, ni méchant: quel motif auroit-il de l'être? La timidité de fon âme, la foibleffe de fon efprit, la néceffité de fe procurer fa fubfiftance au fein de la difette, l'empire de la fuperftition, & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur eft de ne pas penfer, de refter dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne fe foucier de rien, quand fa faim eft appaifée, & de ne fe foucier que des moyens de trouver fa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne conftruiroit pas de cabane, fi le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient: il ne fortiroit pas de fa cabane, s'il n'en étoit chaffé par le befoin: fa raifon ne vieillit pas: il refte enfant jufqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laiffe la nature dégénérer à fes yeux, fous fes mains, fans jamais l'encourager & fans la tirer de fon affoupiffement. Fonciérement pareffeux par naturel, il eft vindicatif par foibleffe, & atroce dans fa vengeance, parce qu'il eft lui-même infen-

sible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours soutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il seroit aussi dangereux aux Européans, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui : le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuisé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a composé, sur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (*) qu'ils sont excessivement orgueilleux, & n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomènes seroit, que des Sauvages extrêmement ignorants ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entiere, ils sont & doivent être timides, crédules, & par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraye, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être malfaisant, qu'ils tâcheront d'appaiser, & de calmer par des sacrifices, & des offrandes : ils auront des sorciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards qui peuvent tout parmi les Sauvages, aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards sont épuisés &

---

(*) *Kort fortæling af de vilde volkes fornemmeste indretninger, Skikke, oc meninger by Jens Kraft 1760.*

décrepits, perſonne ne les aide ou les ſecourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périſſent le plus miſérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnaſſiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chaſſer, & qu'ils ne manquent pas abſolument de forces pour reſpirer encore long-temps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement ſecourus, ne montrent pas le moindre retour de tendreſſe pour les ſoins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous ſaiſit d'horreur, ſoit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéreſſe qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé ſa croiſſance. L'homme ſauvage en qui toute lumiere eſt éteinte & tout ſentiment oblitéré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur inſtinct. (*) Cependant on a prétendu que, malgré ce caractere impitoyable, les Sauvages ne ſont pas barbares, mais que les peuples civiliſés le ſont. Ce jugement outré eſt celui d'un miſanthrope, ou d'un inſenſé qui s'étudie triſtement à chercher des motifs pour haïr le genre-humain. Si les crimes ſont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuſer ni les ſciences, ni les arts : ſi chez ces nations, il s'éleve des Deſpotes

(*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaiſſent auſſi les vieillards qui ſurvivent à leur induſtrie & à leurs forces. Auſſi long-temps qu'un homme ou une femme ſont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent abſolument, leurs amis & leurs propres enfants les laiſſent périr d'inanition. Ce traitement eſt donc un caractériſtique des mœurs de tous les Sauvages : ceux qui ſont errants, détruiſent les vieilles gens pour ne pas les laiſſer à la diſcrétion des ennemis ou des animaux carnaſſiers. Les Maſſagètes, dit Strabon, ſont dévorer leurs vieillards par des Dogues. *Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum!*

qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés; il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux, qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent; quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs chaînes. Je crois que tous les Despotes ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation: *O homines ad servitutem parotos!* Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

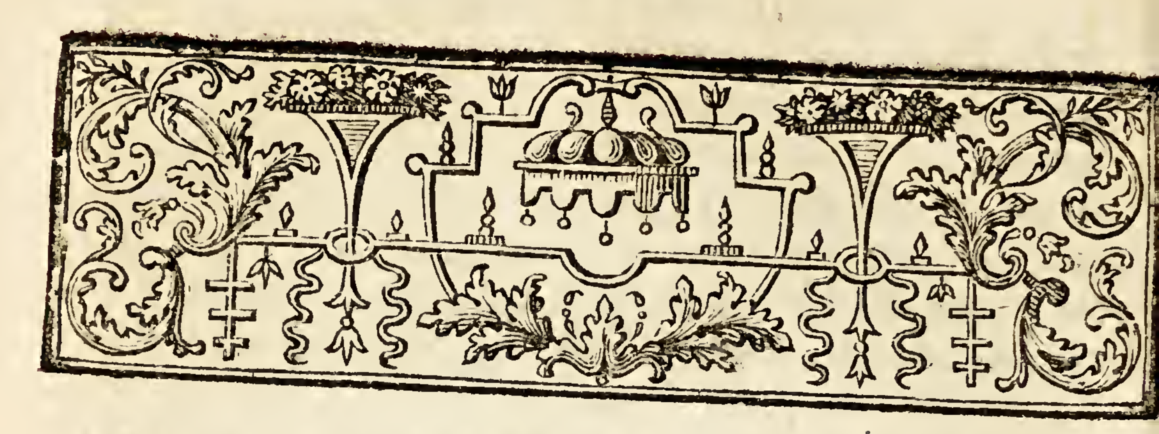
Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gourvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers: mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions: c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, se porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale: ces deux états sont si éloignés, si opposés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître jusqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils sont susceptibles: il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris

par des maîtres groſſiers & ſtupides, retourner enſuite, à la premiere occaſion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs ſemblables. De grands Philoſophes ont raiſonné ſur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conſéquences fauſſes. Cependant il eſt certain que les impreſſions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'eſclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la ſociété, n'ayant par lui-même rien que d'aviliſſant, ils ne s'étoient pas cru compenſés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons ſavoir ſur ce ſujet, ſe réduit à ceci : il y a des ſituations, des événements qui flattent l'homme ſocial, & qui feroient le tourment du ſauvage, ſi tout à coup la main d'un Dieu le tranſportoit de ſa cabane dans la ſphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer aſſez ſûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui ſont ſauvages, au milieu de la ſociété, juſqu'au terme où leur raiſon ſe développe, & que l'inſtruction l'éclaire.

*Fin de la premiere Partie.*





# RECHERCHES *PHILOSOPHIQUES* SUR *LES AMÉRICAINS.*

## SECONDE PARTIE.

### SECTION PREMIERE.

*De la variété de l'espece humaine en Amérique.*

PLusieurs Auteurs ont soutenu que l'espece humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys, & le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté trois

à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complette des Patagons, devenus si célébres sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité sera suivi par la description des Blafards de Panama, des Nègres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la précision dans une si grande diversité de matieres.

C'a toujours été le privilége, & peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas survivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, & attestées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Avanturiers qui firent, au quinzieme & au seizieme siecle, la reconnoissance des côtes de l'Amérique furent presque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, usa de tous ses droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipser, en plaçant à leur tour dans l'Estoilande des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils sautoient très-lestement : il paroît que le Philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il assez sérieusement dans son *Telliamed.* Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui assurent que la Tartarie nourrit

aussi des monstres semblables ; mais le Philosophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les Emissaires, que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand Kam, en 1246, (*) publierent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vîtesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de S. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre considérable, si l'on donnoit simplement la liste des faussetés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires sur l'Amérique : jamais la source des prodiges ne fut plus intarissable : chaque nation de

(*) Cette Ambassade étoit toute composée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux se nommoient le *frere Ascelin* & le *frere Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du Pape de se désister de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'Enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence selon la coutume du pays : ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on leur fit, est sans doute digne d'être placée ici ; c'est de *frere Ascelin* lui-même qu'on la tient.

» Les Tartares ayant oui cette résolution, en furent » grandement indignés & troublés, & dirent aux Re- » ligieux en grande colere & rage, qu'ils n'avoient que » faire de les exhorter à se rendre chrétiens & chiens, » comme ils étoient ; que le Pape étoit un chien, & » eux tous aussi de vrais chiens. *Frere Ascelin* vouloit » répondre à cela, mais il ne pût, à cause du grand » bruit, des menaces, cris & rugissements qu'ils fai- » soient entendre. » *Bergeron, voyages en Asie, dans les XII, XIII, XIV & XV siécles, in-4°. pag.* 68. *à la Haye* 1735.

l'Europe eut fon Herodote & fon Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du Nouveau monde, les Efpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faifoient nager des troupeaux de Sirenes dans la mer du Bréfil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandais trouvoient des Nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviffe, au-delà de Parimaribo. (*) Le temps & la vérité ont fait difparoître la plûpart de ces merveilles, dont on n'a confervé jufqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de fe dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui différent par le port, la forme, les traits, & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanfans que les Français nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien deffinés fans le moindre veftige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent, font d'une ftature médiocre, ont la phyfionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

---

(*) Cette fable des Négres à pieds d'écreviffe a été renouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois au-delà de Parimaribo, un village entier compofé d'efclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrafés par des cylindres des fucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun fcrupule de mutiler leurs Négres, & même de les empoifonner, dès qu'ils en font mécontens. C'eft fur de femblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manilhot diftilé qui tue en une minute.

Cette belle race des Akanalans, jadis assez florissante & nombreuse, a eu ses principaux établissements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude; mais les maladies & le poison de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce siecle, de si horribles ravages, qu'elle est réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne possèdent plus qu'un seul hameau insulté par ses voisins, & hors d'état de se défendre.

Quelques voyageurs assurent que toutes les nations de l'Amérique septentrionale, quoique séparées de la Tartarie par une mer vaste & orageuse, ressemblent si parfaitement aux petits Tartares, qu'il seroit impossible de les reconnoître, si leurs hordes venoient tout à coup à se confondre ou à se mêler.

Comme il existe aussi des variétés très-sensibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'espèce avec laquelle le rapport est le plus marqué: car il est avéré qu'on n'a pas vu d'Américains semblables aux Calmouks, pour la laideur: ils en sont différenciés par la forme du nez qui manque presqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares: ils en différent encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus serrées, moins longues & moins plates. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie avec lesquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de Mr. Antermony, qui, dans son voyage à la Chine a aussi visité les Tunguses, *& par tout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses*;

*guſes : ils ne ſont pas même ſi éloignés les uns des autres qu'on le penſe.* (*)

Cette diſtance que Mr. Antermony veut trouver ſi peu importante, eſt à peu près de huit cent lieues Gauloiſes ; au travers d'un océan périlleux, & impoſſible à franchir avec des canots auſſi chétifs & auſſi fragiles que le ſont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguſes. D'ailleurs, la langue des Canadiens eſt eſſentiellement différente du langage des Sibériaques ; ce qui ne ſeroit pas s'ils deſcendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglais paroît l'inſinuer. Il n'eſt pas le premier qui ait penſé à cette origine : un rêveur, nommé de Horn, a écrit ſur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans. (**) En liſant cet ouvrage ſans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorſqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de ſon temps, lorſqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas ; comme ſi l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circaſſes*, & *Souriquois*, nom que les Français ont donné aux habitans de l'Acadie, ſans ſavoir pourquoi. De Horn a pu ſe tromper : c'étoit un Savant qui du fond de ſa ſolitude répandoit ſes rêveries dans le public ; mais comment les compilateurs de *l'Hiſtoire univerſelle* ont-ils pu renou-

(*) *Voyage de Mr. Antermony, Gentilhomme à la ſuite de l'Ambaſſadeur de Ruſſie à la Chine.* Cet Ambaſſadeur étoit, ainſi qu'Ysbrand Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce reglé entre ſes Etats & la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le ſuccès dont on s'étoit flatté, puiſque ce commerce, loin d'avoir proſpéré, eſt entiérement tombé, & il y a déja quelques années que la Caravane a ceſſé d'aller de la Ruſſie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Ruſſes pour long-temps.

(**) *Georgii Hornii de Originibus American. Lib. IV. Hag. comit.* 1652.

veller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'apui d'un systême oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être? Ces compilateurs disent qu'au cinquieme siecle les Huns, sous la conduite de leur Tanjou, firent une incursion en Europe: or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité, je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misere. Les ours & les neiges du Kamschatka, les côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des Assenipoils, le lac Huron, la mousse, les fougères & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrêmités de l'univers? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baye de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes, à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues meres

respectivement incompréhensibles. (*) On a observé la même singularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes est également multiplié, & rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes voisines qui ne se comprennent point ; mais malgré cette variété on n'a point encore découvert jusqu'à présent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement semblables. Si l'on supposoit donc pour un instant, que les Hurons du Canada descendent des Tunguses de la Sibérie, il s'ensuivroit que les Iroquois n'en descendent point ; puisque les Hurons & les Iroquois quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, aussi opposées entr'elles que le sont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait usage, & je dis qu'il est non-seulement naturel, mais nécessaire qu'il y ait, entre des Sauvages situés dans des climats si analogues, autant de ressemblance que les Tunguses peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chasse & de la pêche dans des pays froids, stériles, couverts de bois, quelle disproportion voudroit-on imaginer entr'eux? Là où l'on ressent les mêmes besoins, là où les moyens d'y satisfaire sont les mêmes, là où les influences de l'air sont si semblables, les mœurs peuvent-elles se contredire, les idées peuvent-elles varier? Non : les seules facultés de l'esprit peuvent être plus ou moins bornées.

(*) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique : il y a beaucoup d'apparence que la vie sauvage, en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des forêts, occasionne naturellement cette grande diversité de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation : alors l'idiome le plus riche, le plus sonore, devient prédominant & absorbe les autres.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes, les Américains y logent aussi, cela n'est pas étonnant : ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette seule étoffe pour se couvrir en hyver, il est naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils sont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer : le silence & la sombre horreur des solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse : ils préférent les liqueurs spiritueuses & enyvrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguses suspendent leurs morts aux arbres : les Illinois de l'Amérique les suspendent de même, parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler, & que la terre souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir, & il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instruments que le sont ceux des Sauvages. On ne soupçonneroit pas que les causes physiques & la nature du climat influent jusques sur la sépulture des nations : on en a néanmoins une preuve assez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cents ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements, ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers sont déja menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siecle, les Romains pressentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les buchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux insectes & à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit horreur ; accoutumés à conserver les cen-

dres de leurs ancêtres, & les compter au nombre de leurs richeffes, ils ne pouvoient fe réfoudre à les répandre au fein de la terre.

La religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit groffierement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tungufes ont des forciers qu'ils nomment *Schames*: les Américains ont auffi des forciers que nous avons nommés *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares euffent des forciers, puifque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans? car quand on leur faifoit l'injufte honneur de les brûler, on les refpectoit encore, fans quoi on les auroit laiffé vivre.

Lorfque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne favent point, ils fe mettent fur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, treffé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (*) Quand les anciens Jongleurs Américains prédifoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un feul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie aftralogique, & les Septentrionaux à la forcellerie par infpiration : il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie: fuivant cette ordonnance, celui qui s'excufe d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, eft réputé prophête lui-même : on le renferme jufqu'à ce temps mar-

(*) Voyez *Drie-Jarige Reife naar China te lande gedaan, door den Moscovifchen Afgefant. E. Ysbrants-Ides* in-4°. pag. 35. Amfterdam 1704. Edition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu vifite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit fi pefant, qu'il eut de la peine à le foulever d'une main.

qué par la prophétie ſoit arrivé : ſi l'événement ne juſtifie pas la prédiction, le Juge doit examiner ſur quels fondements le priſonnier s'eſt riſqué de pronoſtiquer, & doit le châtier ſuivant l'exigence du cas. (*) On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophêtes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des choſes qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguſes plantent un piquet par tout où bon leur ſemblent, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & diſent : *voilà notre Dieu! proſternons-nous, rendons-lui hommage*; & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Caſtor, la fichent ſur un bâton, & diſent : *voilà notre Manitou, notre Génie ſuprême! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces uſages religieux, me répondra-t-on, une affinité ſi indubitablement marquée, qu'il n'eſt point poſſible de s'y méprendre : mais ſans parler ici de tant d'anologies nationales, dûes ſimplement au hazard, il eſt ſûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chaſſeurs qui ne connoiſſoient rien de plus merveilleux au monde, que la robe des Zibelines & des Caſtors, n'a rien qui doive nous étonner. C'eſt l'utilité qui a conſacré & déifié preſque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adoleſcence & l'égarement, ont adreſſé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fourniſſent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le beſoin ont donc érigé les Idoles ;

(*) *Voyage en Sibérie, contenant la Deſcription des mœurs & des uſages des peuples de ce pays, par M. Gmélin, Profeſſeur de Chimie & de Botanique, &c.*

l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à peu près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens ; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger, ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant Mr. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq Werstes : ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leur voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériaques : l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue : ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main, s'ils avoient eu la même industrie que les Tunguses : (*) avoient eu cette industrie, ils ne se feroient pas trouvé dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrein. Ces différences ont eu leur source comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, & plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des Indigenes du nouveau monde.

---

(*) Comme ceux d'entre les Tunguses, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dressés. Cette même race de chiens, à museau effilé & à oreilles droites, existoit aussi en Amérique avant la découverte ; mais les Sauvages n'en tiroient presqu'aucun service, & ne l'employoient à aucune espèce de travail.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique constituent une quatrieme variété qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres, enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits: il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant. (**) Ce sont apparemment les travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux: la tirannie y a influé jusques sur le tempérament physique des Esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux, olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naissent par ci par là dans la vieillesse: les hommes & les femmes n'y ont point ce poil folet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractere de leur dégénération comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espece moins affoiblie que tout ailleurs aux Indes occidentales.

---

(**) Voyez Ulloa, pag. 233, t. 2.

dentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles & la plage de l'Orient, depuis la côte déserte des Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne different des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus plat, & les aîles plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la structure de leurs yeux quelque chose d'assez remarquable : les commissures des paupieres peu fendues ne se terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & masquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contrefaire & se défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un seul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le sommet se terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large & le derriere écrasé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement sphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, *Tête de boule*, n'en paroissent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter

sans qu'il n'en résulte un défaut essentiel qui dépare toute la structure de l'animal.

Enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée, c'est-à-dire applatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput, & les temples, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il est difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverses, les os du crane, sans endommager notablement le siége des sens, les organes de la raison, & sans occasionner ou la manie ou la stupidité; puisque l'on voit si souvent que de violentes blessures ou de fortes contusions, faites à la région des temples, jettent plusieurs personnes dans la démence, & leur ôtent pour le reste de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'est pas vrai comme on l'assure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles : il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés ; ce qui est impossible même dans la supposition. L'anarchie & mille causes destructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux assemblages de lunatiques : un homme de jugement régira plusieurs imbéciles, & plusieurs imbéciles attroupés ne sauroient se gouverner eux-mêmes ; ce sont des automates brisés ou affoiblis dont une force étrangere doit animer les ressorts, si l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde : il y en avoit sans doute dans presque toutes les grands peuplades, où l'on leur portoit le même respect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient ; parce qu'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitans du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à

longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les paysans Suisses & les Turcs qui tâchent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espèce qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non, elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louisiane ont été dans cette carriere aussi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & sans saignée : la principale recette dont ils usent est, au rapport de Mr. du Mont, une composition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broyent dans un mortier ou un pilon à la sauvage, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espèce d'opiat, dont ils font prendre matin & soir le poids de deux à trois dragmes, (*) & le Relateur ajoute que tous les patients guérissent radicalement, soit qu'ils ayent perdu le sens à l'occasion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand Mr. du Mont auroit sur lui-même éprouvé ce reméde, il feroit encore permis de douter si l'effet en est aussi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la semence de lai-

---

(*) *Mémoires sur la Louisiane, pag. 299, tom. II, Paris 1753.*

tue & des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Hellébore & l'Anacarde, dont le sort a été fort singulier: plusieurs Médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame & guérissoit la folie : une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célébre Hoffinan, (*) a soutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confession des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations: s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable; s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée; s'il ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état: chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la plus haute sagesse seroit la derniere des folies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de bienfaisance, que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

---

(*) Quoique Mr. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant, après avoir pris de l'*Electuaire d'Anacarde*, qu'il obtint *une Chaire en Droit*; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enyvrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens, & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécile, ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que Mr. Hoffman ne le suppose, puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on sait que la substance osseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ses couches, à force de presser & de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré : pour l'applatir, elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argile, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matiere blanchâtre ; alors l'opération tend à sa fin & le monstre paroît. (*) Les fibres & les nerfs encore souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boîte du crane s'est consolidée, on ne peut plus rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison ; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impubères.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'ayent toujours des suites plus ou moins mauvaises : je doute même que le maniment des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il

(*) Les femmes sauvages disent qu'elles applatissent la tête de leurs enfants, afin qu'ils puissent un jour ressembler à la pleine Lune. Il est vrai que plusieurs peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mere l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés, & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tout les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué que les anciens Naturalistes qui ont crû qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocephales, s'étoient laissés induire en erreur par des voyageurs malhabiles, qui ayant vû des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme : il est vrai que la plûpart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dires; mais que penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant sérieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse Ethiopie (*) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, à qui il eut le bonheur de prê-

(*) *August. Serm. 37, ad fratres in Eremo. tom. VI. Edit. Paris. pag.* 345. « Vidimus & in inferioribus »partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantùm »in fronte habentes, quorum sacerdotes à conserva»tionibus hominum fugiebant, ab omni libidine »carnis se abstinebant....

Ce saint Pere ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux Discours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même-temps un grand nombre d'hommes & de femmes sans tête : *Vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de St. Augustin n'est pas de St. Augustin, comme si l'on ne trouvoit pas, dans les Ecrits de ce Docteur de l'Eglise, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce Discours en question.

Dans l'Histoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Professeur Baumgartem, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, St. Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puériles absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue Histoire de l'Amérique.

cher l'Evangile ? Il n'eſt pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiſer des Etres qui n'ont jamais éxiſté, ni dans la baſſe Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extaſié par ſon zèle, lorſqu'il a cru voir ce qu'il eſt impoſſible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Egliſe, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une ſorte de Sauvages qui n'ont preſque point de col, & dont les épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette monſtruoſité eſt encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du col ſont forcées de rentrer, pour ainſi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroiſſent de loin avoir la bouche dans la poitrine ; & feroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthouſiaſtes la fable des Acéphales ou des hommes ſans tête.

Je ne penſe pas que l'envie d'inſpirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à ſe contrefaire auſſi cruellement que le ſont les Omaguas & pluſieurs autres. C'eſt à une fauſſe idée qu'ils ſe ſont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces uſages déraiſonnables qui ne ſont pas incompatibles avec les inſtitutions des ſociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écraſés des Chinoiſes feroient croire que les Chinois n'ont pas le ſens commun, ſi ce n'étoit le propre de l'eſprit humain de confondre dans tous ſes ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la ſageſſe.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit auſſi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens ſe les faiſoient deſcendre juſque ſur les épaules ; & comme les premiers Caſtillans ne ſurent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *Los Orejones*, les Oreillons, nom qui

a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordellieres: (*) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au-dela de la poitrine: plus cette humeur est-elle chez eux gonflée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient en vain,

---

(*) Voyez *dans la grande collection in-folio de Thevenot*, tom. II, *le voyage du sieur Acarette au Pérou*, *pag.* 11.

puisque tous les remedes imaginables ne sauroient dompter ce mal endémique qui a régné il y a dix-huit siecles comme il regne de nos jours.

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des espèces de goîtres, ont long-temps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraises froncées, qui leur couvroient non-seulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton : & comme l'Espagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait observé jusqu'à présent parmi les hommes goîtreux, c'est qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre mécanisme. Mr. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suisse un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mythe, & ruminant: Peyere fait aussi mention de deux Suisses goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la pression de cet appendice sur l'ésophage y arrête quelques aliments qui rentrent une seconde fois dans la bouche, d'où résulte une espèce de rumination, comme dans ces animaux que les Physiciens ont nommés *Ruminantia spuria.*

Outre les Indiens goîtreux, les Historiens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélasines ou incisives, une en haut & une en bas. Cette défectuosité n'étoit rien moins que naturelle: Garcilasso dit, que les sujets de ce canton ayant massacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cusco & le fils de l'Empereur, on envoya contr'eux une forte armée qui les soumit, & l'Inca alors régnant, pour imprimer à toute cette génération le souvenir de sa désobéissance, lui fit arracher deux dents du milieu des ma-

choires. (*) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres & des meres, à ôter ces mêmes dents à leurs enfants, ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Nègres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Nègres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains ayent reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, longtemps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entr'eux & les Indes occidentales, tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejetter deux, & pour se mocquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré,

---

(*) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

& où l'histoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des Philosophes formoient le projet d'y voyager : nous savons qu'il y a d'autres contrées dont on a soustrait à dessein la connoissance au public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire ni de leur intérêt de donner des Relations trop sinceres de leurs conquêtes : les Histoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, sont écrites avec tant de partialité & si peu de discernement, qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi : ce sont des espèces de Légendes, & je crois que le lecteur n'est pas médiocrement édifié, lorsque Charlevoix lui assure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes serpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Missionnaires qui se jettent quelquefois à corps perdu sur ces animaux entreprenants, pour sauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il est surprenant qu'on ait toujours objecté aux Jésuites leurs Etablissements du Paraguai comme des usurpations de la dernier importance, & qu'on ait gardé le silence sur leurs possessions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur situation, leur richesse, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il est vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé sont des trésors inestimables pour le Paraguai ; mais c'est une Province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan sans toucher à Buénos-Aires ; tandis que la Californie forme une Péninsule immense, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jésuites ont senti de quelle conséquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les

notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déja dangereusement puissante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la Relation du Commodor Anglais, les Jésuites de Madrid se déterminerent à publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie* (*) Cet ouvrage à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé ; car quand on a lu avec attention cette Histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien : on reste dans l'illusion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, sans en rien dire, tant les auteurs ont su par des transitions bien ménagées voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appesantir sur des détails étrangers au fond de la matiere : on y apprend seulement que le Lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un Protestant, le zèle saint & respectable qui a toujours caractérisé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémisphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne sait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la côté occidentale du Continent. (**) Cette étendue doit être tout au moins

---

(*) Cet Ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglais ; ensuite en Hollandais, sous le titre de *Natuurlyke Historie van California*, *Haerlem* 1761. On vient d'en publier une traduction Française, dont on auroit pu se passer.

(**) M. de Buache prétend qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes ; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'est pas toujours de la com-

de quatre à cinq cents lieues sur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, selon qu'on mesure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au Cap de St. Lucar, gisant au 23e degré de latitude septentrionale ; de sorte que ce pays a, dans notre Zone, à peu près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée Australe. La qualité du sol est aux environs de Loretto excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration : la vigne réussit dans les montagnes : les rivages de la Mer vermeille sont, à la vérité, fort marécageux, & paroissent avoir été jadis totalement noyés : on y voit encore une infinité d'amas de sable marin & des mares pleines d'eaux saumâges, mais dont on peut faire des savanes à peu de frais. Le cordon des rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du sud, où il ne croît guères que des buissons & des arbustes rampants : les quartiers du Nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier qu'on y connoisse, est le Tigre-poltron, semblable à celui du Canada : les loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années ; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vu. On y rencontre aussi des Ours & des troupeaux entiers de Bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, sous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources, actif, infatigable, ardent pour le bien

---

pétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

de sa compagnie, initié dans toutes ses maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients & capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa la base de cet édifice des Missions de la Californie, que soixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à son plus haut point, ou si vous voulez, à sa ruine.

M. Anson dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites, mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles qui est, comme l'on sait, sur les parages de cette Péninsule & des Isles voisines, plus fertile & plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouissant : les huitres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme presque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses Esclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire qui se montoit à 12000 écus : on envoya en cour plusieurs Mémoires pour se plaindre des rapines de Salva-Terra & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se jus-

tifier, en dreſſant un *Factum* qu'on lit dans l'hiſtoire de la Californie, publiée par les Jéſuites Eſpagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des ſcélérats ont oſé lui faire l'affreuſe imputation de ſouſtraire des Perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conſeillé aux Eſpagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces inſtruments du luxe apportent un obſtacle manifeſte aux progrès du ſalut : c'eſt bien peu connoître, dit-il, notre déſintéreſſement, que de nous objecter des crimes ſi bas, dont nous ſommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit ſi bien mérité dont jouiſſoient alors les Jéſuites à la cour de Madrid, produiſit tous les effets que la Société en attendoit : Sa Majeſté aima mieux de croire que la propagation des Perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de ſoupçonner les Jéſuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Miniſtres firent ſemblant de penſer la même choſe.

Salva-Terra, après avoir repouſſé ſi victorieuſement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majeſté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Eſpagnoles ſtationnées en différents endroits de la Californie pour la défenſe des côtes : il allégua des raiſons aſſez mauvaiſes pour démontrer que la choſe, quoique ſans exemple, étoit juſte & utile : auſſi ſa demande fut-elle accordée. Les officiers & les ſoldats reçurent ordre d'obéir aux Miſſionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La poſtérité ne croira point qu'on ait pu tellement méſuſer de la piété d'un Monarque, faſciner ſon eſprit juſqu'au point de le plonger dans un total oubli de ſes intérêts, & lui inſpirer de la ſécurité, lorſqu'on creuſoit un abyme ſous ſes pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Eſpagne dans ce temps d'aveuglement, on

est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en prêchant l'Evangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigenes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (*) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents, ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un capitaine, un sergent, & licencia une compagnie entiere de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésuites se sont imaginés long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Est de cette Péninsule, à un grand pays habité par une nation riche & civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence: il y a même des Auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette

(*) Voyez *Natuurlyke Historie van California* E. D. pag. 433 & suivantes.

cette persuasion, à laquelle il est fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité : il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les Relations ont dit de cette contrée merveilleuse qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jésuites se sont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près semblables, au commencement de ce siécle, ses nombreux établissements sur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado* qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus absurdes passent par la tête des avares : leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout que le Jésuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le transport de son zèle, si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver! » Ce que l'on débite des richesses & des trésors du » *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous étonner; car en laissant à part ses montagnes d'or, » il suffit qu'on y en trouve autant qu'à *Choco*, à » *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* & dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royaume, » ce qui joint à ce que les Indiens en emporterent » dans leur retraite, forme un trésor équivalent à » celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens » de dire pourra avoir son utilité, s'il arrive jamais » qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile » s'y introduise, il en sera peut-être alors du *Dorado* comme de la Province de la *Nueva-Sonora* » près du nouveau Mexique, qui unit le Conti-

» nent avec la Californie. Ses peuples viennent de » recevoir l'Evangile avec beaucoup de docilité, » & l'on a trouvé chez eux une infinité de mi» nes d'argent, dont on n'a eu connoissance qu'en » 1739. » (*)

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme si c'étoient deux choses moralement inséparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisiéme motif de la venue des Jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jesus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne: il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux: aussi le Ministre Espagnol, Don Joseph Patinho voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille; mais le crédit de la Société para ce coup. (**) Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet salutaire conçu par Patinho: une ordonnance de sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du Galion, *le bon Conseil*, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire: l'industrie des Jésuites soutenoit donc la

(*) *Histoire de l'Orenoque*, pag. 147 & 148, t. II.

(**) *Voyage d'Anson*, *liv.* II. *pag.* 190 *in*-4°. *Amst.* 1749.

fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commissionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire passer les perles de la Californie en Asie, où le prix de cette espèce de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

En 1690, un colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de S. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour: un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la Botanique & l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile & efficace, se chargea de faire des plant, qui ont été tellement augmentés que quarante-sept ans après la premiere exploitation, les Jésuites vendoient déjà assez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore plusieurs barriques sur le Galion pour les Philippines, où l'on s'en sert à dire la messe; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le service des Autels.

Quoique les colonies Européanes, si multipliées en Amérique, ayent planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'est point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'atmosphère & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le sol le plus propre à son instinct; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être excellent; M. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les

bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la société à pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques : il est triste qu'il ait élevé des pépinieres si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bien-tôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres des moines, si occupés de s'agrandir : jettez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de St. Lucar & de Loreto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de St Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les Naturels de la Californie, divisés en trois tribus considérables, (*) ne paroissent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de bayes, de fruits sauvages, & de gibier : d'autres étoient entierement nuds, les premiers à qui l'on mit des juste-au-corps, furent hués & poursuivis par leur compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'in-

(*) Nommées *Edves*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

sensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée : ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, & n'étendent point la sphére de leur conception au-delà de ce qu'ils voyent : pusillanimes, poltrons, énervés, sans noblesse dans l'eprit, le découragement & le défaut absolu de ce qui constitue l'animal raisonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la société. Enfin, les Californiens végétent plutôt qu'ils ne vivent, & on est tenté de leur refuser un ame. (*) Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique : leur corps est dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parce que leur pays plus aride, plus nu, plus dépourvu de bois, & semé de grands bancs de sable, augmente davantage la verbération des rayons solaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des Nègres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que, quand on envoya du Mexique des Nègres Africains à la Californie, les Indigenes ne témoignerent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers, dont la noirceur & la physionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois ; mais les Sauvages sont tous curieux par caractere, & n'admirent rien par stupidité. D'ailleurs il est très-possible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déjà vu des Noirs sur quelques vaisseaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, ils se percent la cloison du nez, & le lobe des oreilles, pour y suspendre des colifichets, & se barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour se mettre à l'abri des *Nignas*, espèce de vermine insuppor-

(*) Voyez *Natuurlike Historie van California.* E. D. pag. 58 & 59.

table, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils à usent l'instar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimeron*, ou du Tabac sauvage, végétal que la nature a refusé à très-peu de Provinces du nouveau Monde, quoique plusieurs Botanistes se soient imaginé qu'il ne croissoit que dans un seul canton, d'où l'on l'avoit transplanté aux Isles.

Comme la Californie est une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Asie, les Jésuites s'étoient flattés qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments historiques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau continent; mais ils conviennent sincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuses. (*)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune espèce d'écriture ou de caractère, sont tellement abrutis, tellement dépourvus d'industrie & d'idées, qu'on ne sauroit supposer qu'ils ayent jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin jusqu'à l'arrivée des Missionnaires.

Plus on remonte vers le Nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, & les Jésuites, quoiqu'ils ayent pû croire de l'opulent Royaume de Quivira, sont maintenant très-désabusés à ce sujet: ils savent qu'on perdroit ses peines à y chercher davantage la colonie Chinoise que Mr. de Guignes a fait venir par la route du Kamschatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans le centre

(*) *Hist. van Californie*, pag. 53 jusqu'à 57, tom. I.

de la Californie, où malheureusement pour ce systême on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béening & de Tschirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des côtes du Nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées désolées & des nations insociables. Les Russes n'y virent que des rivages presqu'inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficulté un pilote, un bosman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraisemblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitants du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la sociabilité & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamschatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamschatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interprêtes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile: on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi qu'on parle au Kamschatka, ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrêmités des deux continents, ne sont pas filiations les unes des autres. (*)

(*) On ne sait pas au juste, à quel endroit de la côte

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le Pilote Morera, délaissé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déjà erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux, & des incidents sans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Sombrerette : il conste par son rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des bisons, des ours, & des hordes peu nombreuses d'Américains Agriophages. Telle est cette Région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soyes, leurs porcelaines, & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'isle de Chiloë, car Mr. de Guines soutient que la politesse étoit très-répandue sur toute cette plage, & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs

de l'Amérique, le Capitaine Tschirikow fit son débarquement; soit que la Cour de Péterſbourg ait, par des raisons d'Etat, supprimé & altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché Mr. de l'Isle de la Croiere de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations fortuites faites à la hate, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuse, & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Russes toucherent à la côte située au 56e. degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240e. degrés de longitude. Quant à Béering, il est sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le septention que Tschirikow.

Nicolas de l'Isle n'assigne pas ces endroits si intéressants, ni dans sa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans la carte Cylindrique, ne parle que des terres basses & noyées au 74e. degré de latitude N, où il dit que les Russes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

leurs que de la Chine. Voilà jusqu'où l'esprit de système peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'est un torrent qui se perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire que rarement.

Je suppose pour un instant qu'il soit permis à un Litterateur désœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaises traductions comme si c'étoient des vérités historiques tirées des archives de Pekin : je suppose qu'il soit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient personne, & où personne ne se soucioit de comprendre leurs dogmes; il n'en est pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer sur de fausses cartes géographiques, pour donner du poids à de semblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné son Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, est fausse en ce qu'elle place dans l'Amérique une immense mer méditerranée qui n'est pas en Amérique : c'est bouleverser le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap blanc on trouve, selon Mr. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet espace de terre qu'il appelle la mer de l'Ouest : il n'y a qu'à consulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement est imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninsule, ont pû se tromper dans les positions relatives; mais depuis qu'on sait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court sans interruption, depuis la base de la Californie vers le Nord jusqu'à la proximité du cercle boréal, c'est une falsification manifeste de percer cette terre ferme, & d'y fair couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui ont fait frapper de fausses médailles, supposé de faux manuscrits, de fausses inscriptions lapidaires

pour juſtifier des conjectures chronologiques ; pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre ſous peine de mort aux ſavants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inſcriptions antiques. Reprimera-t-on par cette ſévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raiſon dans ſes conjectures? Hélas non.

---

## SECTION II.

### *De la couleur des Américains.*

RIen ne ſurprit davantage Chriſtophe Colomb, comme il l'a avoué à ſes amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs : il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que ſous de mêmes paralleles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes Nègres à tête lanugineuſe, & en Amérique des hommes ſeulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diverſité de couleurs, dans des climats ſi ſemblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui déſeſperoit les Phyſiciens du quinzieme ſiecle.

On n'inſérera point ici une diſſertation complette ſur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce ſujet dans la ſuite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, ſans y mêler trop de diſcuſſions & des hors-d'œuvres : les détails préliminaires dont cette explication a beſoin, ſeront courts, & s'il eſt poſſible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce ſiecle, aſſez injuſtes ou aſſez prévenus pour ſe croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps paſſé, diſent que les Nè-

gres descendent en ligne directe de Caïn, (*) à qui Dieu écrasa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un assassin. Les Docteurs du temps passé enseignoient, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens sont la postérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Ismaël : l'Abbé Pluche a défendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes & contre Newton : il devoit pour n'être pas inconséquent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même : il faut le plaindre.

Je ne sais par quelle fatalité les Théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent approprié des questions du ressort de la Physique : en sortant de leur sphère, en prononçant sur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver sinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? après avoir si mal décidé, peuvent-ils raisonnablement se plaindre qu'on méprise leurs décisions ? Peuvent-ils dire que le siecle décline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs ? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le monde qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Virgile ; en Astronomie, en condamnant Galilée; en Métaphysique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Physique, en brulant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne se trompent aussi en Histoire naturelle, lorsqu'ils attribuent l'origine

[*] L'Auteur d'un prétendu *Essai sur la population du nouveau continent* se glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Négres, en les faisant descendre de Caïn ; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient deja parlé avant lui de cette pieuse extravagance ; il nevaloit pas la peine de copier ce que des Moines Français & Espagnols avoient pensé du teint des Africains.

des Nègres à des Héros de l'Hiſtoire Juive? Pourquoi donc imaginer des ſyſtêmes ſi révoltants? où pourquoi ſe plaindre de ce qu'on s'en moque?

Un Auteur qui abuſa ſingulièrement du privilege de déraiſonner, dit que la premiere femelle du genre-humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où nâquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Nègres de l'autre. Cette hypotheſe, ſi vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un ſiecle ténébreux, avant la naiſſance des Lettres, par un rêveur malade: ſi vous en jugez par la date de la publication, vous ſerez ſurpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dix-huitieme ſiecle. Or il faut choiſir, ou entre Iſmael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs; ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine des Nègres; ſi vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés ſyſtématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans les Zones tempérées: ſi l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vû clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'exiſte nulle part des Nègres, ſinon dans les pays les plus exceſſivement chauds du globe: il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne ſont pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de l'eſpece humaine, leur nombre relativement à celui des hommes blancs & bruns n'étant que comme 1 à 23. A meſure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux ſe détortiller, s'allonger, les traits s'adoucir: les Maures, quoique noirs en apparence, le ſont moins que les Nègres, parce

qu'une plus grande distance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Espagnols, les Napolitains sont encore foiblement basanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples sont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & Mr. le Cat, ont placé, je ne sais pourquoi, des Nègres dans le voisinage du Pole Boréal & au centre du Grœnland, se sont extrêmement trompés : nous connoissons aujourd'hui ce dernier pays presqu'aussi bien qu'on connoit la Suede, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, & aussi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoxiale, sont des phénomènes qu'on a découverts en faisant l'anatomie des Nègres, & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moelleuse du cerveau noirâtre, la glande pinéale presqu'entierement noire, (*) l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes ayent ignoré depuis si long-temps que la noirceur des Nègres-Simes est visiblement inhérente dans leur matiere séminale, on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en douté de leur

(*) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques sur la nature de l'Epiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Négres*, de Mr. Meckel. Voyez aussi un *Mémoire offert à la société Royale sur la couleur du sang des Négres, par le Docteur Towns.*

temps; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

Cette matiere colorante est si tenace dans le sperme des individus sains, qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparoître entierement: la troisieme postérité est encore basanée: la quatrieme est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables. (*)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les Anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européans, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos;

---

[*] Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Négre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à long cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, sort l'octavon moins basané que le quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en sens inverse, pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Négresse, sort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Négresse, vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Négresse, provient l'Octavon, qui a sept huitiémes de noir & un demi quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Négresse, naît enfin le vrai Négre à cheveux entortillés.

ou Nègres blancs, & parsemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément : elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée ; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuses dans la peau : ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'est autre chose que la superficie endurcie de la gelée dont la peau est induite. (*) Ces poils, ayant chez les Nègres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, & ne s'allongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau & dans son enveloppe.

La petite vérole se desséche aussi lentement sur le corps des Nègres, parce que leur réseau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presqu'à

[*] Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme, étoit composée d'écailles à charnieres, s'est trompé, & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulieres, puisque ces écailles & ces charnieres n'existent pas dans la nature.

aucun frein de la raison ou de la réflexion; & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal : & leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies : ils différent autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différents par la couleur du corps & l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau & du sperme, étant dans cette sorte d'hommes, plus sombre, plus obscurs, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons sont blancs en venant au monde, parce que leur épidermes & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent : aussi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blanc, après avoir resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang : ce qui n'arrive qu'au troisieme ou quatrieme jour : alors cet épanchement se déclare par une jaunisse dans tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Nègrillons ont, au sortir du sein de la mere, une tache noire aux parties de la génération; parce que ces parties se forment les premieres, devancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt serrés, &

peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'eſt point dans tous les ſujets : elle manque même très-ſouvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'eſt un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'inſtant de leur naiſſance. Comme la ſubſtance cornée des ongles ſe durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Phyſiciens ont gardé juſqu'à préſent un profond ſilence ſur ces deux ſignes qui caractériſent les enfants des Nègres, ſoit qu'ils ayent craint de ſe tromper, en voulant dévoiler les cauſes encore inconnues de ces phénomènes ſurprenants, ſoit qu'ils ayent négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réſervées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc oſé, ſans guide & ſans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la Phyſiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne ſatisfait pas abſolument à la difficulté. S'il eſt permis de hazarder des erreurs vraiſemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Obſervateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raiſon des probalités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce ſujet.

Si l'air brulant, ſi le ſerein & la réverbération des rayons du ſoleil dans la Zone torride noirciſſent la moelle & le cerveau des Africains, on demande ſans doute ſi les hommes blancs, tranſplantés dans ce climat ardent, voient auſſi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébene ? Il eſt ſingulier qu'on forme des doutes ſur un effet néceſſaire : c'eſt encore l'eſprit de ſyſtême qui a ſi long-temps empêché les Naturaliſtes

d'acquérir des idées claires sur ces espèces de métamorphoses.

Le voyageur Mandelslo croît qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération est la plus forte ; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelslo ne se l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & sur-tout les Européans qui vont se fixer dans la Zone torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'atmosphere, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, sinon par nécessité, l'éducation & le misérable genre de vie des Africains indigenes : aussi long-temps que la fortune du commerce les soutient : ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des esclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui fassent même par avarice ce que M. Adanson a fait par passion pour les Sciences sur les bords du Niger : il suffit de lire le Journal de ses courses & de ses travaux, pour se former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur sur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, est que la surpeau des pieds, des mains, du visage, se hâle, se durcit, & se détache du corps par feuilles & par lambeaux : la fievre survient bien-tôt, & il faut une complexion vigoureuse pour la vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure histoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'observations très-précieuses pour la

Physique, (*) dit qu'en 1764 il baptisa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphose étoit déjà si avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on discernoit encore sur leur peau.

Quant aux descendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils sont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe, & les traits de la physionomie, quoiqu'ils ayent d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un Christianisme dégénéré, conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La postérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux isles du Cap verd; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces isles à l'Equateur contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établissements Portugais. Ceux au contraire qui ont été séjourner à la Côte de la terre ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on sait, une partie de l'Afrique équinoxiale au septieme siecle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Nègres, aussi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173, fit déjà de son temps une ob-

---

[*] Voyez Nouvelle *Histoire de l'Afrique Françoise*, *enrichie de cartes, d'observations astronomiques, géographiques*: à Paris 1767.

servation intéressante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Asie méridionale & en Afrique, étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite ; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mêlange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Négres, en les faisant propager entr'eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abtardissement & le mélange, on auroit vû que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitans du pays où les expériences se feroient faites.

Les Maures ont pû fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues ; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expulsés par Ferdinand le Catholique, vinrent se jetter dans Rome où le Pape Alexandre VI leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés, que ne le sont les paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Né-

gres tranſmigrés dans les Provinces de l'Europe ſeptentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Nègres; parce que la liqueur ſpermatique & la ſubſtance mœlleuſe & glanduleuſe des Africains, étant une fois colorées & impregnées de cette *matiere âcre* qu'on nomme *Æthiops animal* conſerveroient très-long temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une ſuite très-nombreuſe de générations: les Blancs au contraire, étant ſans ceſſe aſſujettis à une cauſe active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet après un long ſéjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aiſément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on eſſaye de les dépouiller des impreſſions de la teinture.

Le voyageur Atkins qui ſe croyoit un grand philoſophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raiſonneur diffus, dit que » c'eſt une héréſie de » ſuppoſer que le genre humain n'a point eu un » même pere, mais, ajoute-t-il, quoique ce ſen» timent ſoit ouvertement & manifeſtement hé» rétique, je ne puis m'empêcher de l'adopter à » l'égard des Nègres que je regarde comme une » eſpèce d'hommes ſinguliere, très- diſtincte de » la nôtre, & par conſequent iſſue d'une autre ti» ge. » On pourroit répondre qu'il eſt très-vrai que les hommes noirs ſont differents des hommes blancs; mais qu'il eſt très-faux que la couleur ſeule conſtitue les eſpèces dans aucune famille du regne animal: la forme du nez & l'épaiſſeur des levres ne ſont pas des caractères eſſentiels: il ne reſte donc que la chevelure des Affricains & leur ſtupidité qui pourroient les differencier, ſi l'on ne trouvoit tant d'hommes qui ſans être Nègres,

n'en sont pas moins stupides, & tant d'autres qui sans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre humain en espèces, il s'ensuivroit nécessairement, que si les Nègres forment une classe spécifique parce qu'ils sont noirs, les Olivâtres & les Basanés formeroient aussi une classe, parce qu'ils ne sont pas blancs, il s'en suivroit encore que les Espagnols & les Suédois sont deux espèces d'hommes différents entr'elles. Ainsi à force d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité.

Que le genre-humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu plusieurs, question inutile que des Physiciens ne devroient jamais agiter en Europe; il est certain que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes : il est certain encore que les Nègres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une espèce, & c'est en cela qu'il s'est trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit, lorsqu'il rédigeoit son journal. Les Européans, métamorphosés en Nigritie, prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circonscrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races ayent été mêlées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphere une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large : il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Nègres-simes à cheveux crêpés, & sur ces deux lisieres, par des Maures couleur de suie ou bistres : cependant on y découvre une variété presqu'infinie de nuances : on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, rougeâtres. Ces différences sont oc-

raisonnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes paralleles : là où elle est la plus excessive, là où le Thermometre monte à trente-huit degrès, on rencontre les véritables Nègres. Par tout ailleurs, où l'air est plus tiede & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrein moins nud & moins sabonneux, il n'y a que des nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrein contribue aussi beaucoup à refroidir l'atmosphere, & les sommets des montagnes ne sont nulle part, dans la Zone torride, aussi chaude que les campagnes. Au haut du Pic-Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gele sur le Pic de Ténérife, quoique de sa cime on découvre, à l'œil simple, la plage toujours brulée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans sa pelisse aussi long-temps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse à peine souffrir sa chemise lorsqu'il en est descendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obscur, plus ou moins foncé des habitants qui essuyent ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonstration, que le climat seul colorie les substances les plus intimes du corps humain.

Les sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les sables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, sont des Négres achevés qui ont le teint d'un noir luisant, & la tête couverte d'une laine aussi nopée que celle des agneaux d'Astracan. Les Insulaires de Quiola, qui ne sont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flotante, parce que situés à la plage orientale de l'Afrique, il n'essuient point, comme les Jalofes, ce vent sec & igné qui tra-

verſe les déſerts ſablonneux de l'intérieur du continent. L'Iſle de Ceylan peut elle ſeule fournir une preuve déciſive aux yeux des obſervateurs : les naturels répandus dans les campagnes & ſur les plages découvertes y ont le viſage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui ſe ſont opiniâtrés à reſter dans les forêts les plus épaiſſes, & à y vivre, en ſauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur preſqu'auſſi éclatante que celle des Italiens. Il eſt abſurbe de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des avantures impoſſibles & un naufrage romaneſque, pour les jetter dans une Iſle de l'Aſie ; puiſqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des Iſles de l'Archipélague Indien, quoique placés ſous la ligne, ou à peu de diſtance, ont le viſage baſané, & on n'en voit preſque pas à chéveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents aliſés qui ébranlent continuellement la colonne de l'atmoſphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du ſoleil.

Si nous nous ſommes expliqués avec aſſez de netteté & de préciſion pour faire comprendre que les cauſes de la noirceur des Nègres, n'exiſtent que dans la qualité du climat, & non ailleurs ; on ne rencontrera aucune difficulté dans l'expoſé qu'on va faire relativement aux nations Améri-quaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs ; parce que tout l'eſpace compris entre ces deux lignes eſt, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correſpondantes de l'Aſie & de l'Afrique. La quantité immenſe d'eaux ſtagnantes & fluviatiles répandues ſur la ſurface du terrein, y envoyent, par l'évaporation, des roſées & des vapeurs qui rompent les rayons ſolaires, auſſi y pleut-il à peu près

huit

huit fois davantage que dans l'Afrique. La reverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein composé de pur sable, de trente lieues en quarré, & si l'on en excepte les côtes du Pérou, le sol y est par-tout pâteux, les terres les plus arides & plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique: il y en a qui ont cinq-cents lieues de diamettre, & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes, & parasites, de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés: les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordelieres est couverte, les brumes qui s'en élévent, & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'Est qui rafraîchit ainsi l'atmosphere entre les Tropiques du nouveau continent; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Brésil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud, & la mer des Indes: il rendroit par conséquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'est le Chili: ce qui est visiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein, est sans comparaison, plus

exhaussé en Amérique, que sur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat : aussi a-t-on trouvé dans les Cordellieres, presque sous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pisarre & les autres déprédateurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du thermomètre, on verra que les Amériquains ne pouvoient noircir, ni dans le Bresil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les sauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province sous le regne d'Elisabeth dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce prince par ses chiens. On lui assura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit son langage à part & des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité : ils crurent, sur le simple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au nouveau Monde, il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains spéculatifs ont osé en

feindre plusieurs, pour peupler à peu de frais les isles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de bonne Espérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Brésil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté sur les côtes de ce pays dont il étoit si proche, lorsqu'un coup de vent d'Est l'y porta. On peut douter si Gumilla a été bien informé, quand il assure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bourasque en allant de Téneriffe à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, jusqu'aux isles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlovento, malgré toute la résistance du pilote & des matelots entraînés contre leur destination dans un autre hémisphere. Cet événement, s'il étoit vrai, seroit unique.

Je suis persuadé que le philosophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des absurdités, pour en imposer à ses compatriotes; mais il est sûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nègres, ne sont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, selon la coutume & la nécessité du pays. Quant à Vasco Nunnez, comme c'étoit un scélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; aussi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre vestige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cause de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau continent des peuplades fortes de cinq à six mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & sur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs sont d'accord que la plus forte nuance du teint n'est dans cette province, que d'un brun

olivâtre, tirant sur le roux. M. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obscurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades nègres que le navigateur Rogers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie; il ne faut qu'être superficiellement versé dans les Relations, pour savoir que les Métifs, les Mulâtres, & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les Jésuites. Ainsi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale ou les Européans ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entiérement entre les Tropiques. M. de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la Nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siécles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pisarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point si le climat ne vient à éprouver une ré-

volution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer que c'est aux pieds des montagnes, & sur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux; comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordellieres à la côte occidentale, les Brésiliens aux bas des petites Cordellieres à la côte opposée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient descendus de Parimé : les Louisianais avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Missisipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénetrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par

l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau continent; cependant, comme on l'a dit, il n'existe sur cet immense emplacement que des Sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (*) Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Nègres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européane & d'un sauvage de la Guiane, naissent les Métifs; deux quarts de chaque espèce: ils sont basanés, & les garçons de cette première combinaison ont de la barbe, quoique le pere Américain soit, comme l'on sait, absolument imberbe: l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mere seule, ce qui est très- remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'espèce quarteronne: elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération: le Pape Clement XI a mê-

(*) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs: ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés, à moins qu'ils n'ayent soin de se peindre. Les Otomacos qui navigent sur les rivieres & qui vivent sur les plages, sont bruns & noirâtres. *Histoire de l'Orénoque, Tome premier page 108, Avignon 1758.*

me déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant dejà blanche, & ne plus la traiter fur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane, & d'un quarteron ou quart d'homme vient l'efpèce Octavone, qui a une huitieme partie du fang Américain : elle eft très-foiblement hâlée, mais affez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouiffe des mêmes privileges, en conféquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV D'une femelle Européane & de l'Octavon mâle fort l'efpèce que les Efpagnols nomment *Puchuela*. Elle eft totalement blanche, & l'on ne peut pas la difcerner d'avec les Européans. Cette quatrieme race, qui eft la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, felon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre meres qui ont fervi dans cette filiation.

Les enfants des Nègres naiffent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquefois aux parties génitales : les Américains naiffent auffi blancs dans la Guiane, fans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération ; mais, fi l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, grifatre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie poftérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à mefure que l'enfant perd fa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conferve le refte de fes jours. Il feroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les caufes d'un effet encore fi incertain, & dont on n'a d'autres garant qu'un Jéfuite Efpagnol, qui a donné, dans le cours de fon ouvrage, tant de preuves & de fuperftition & d'imbécilité, en difcutant des matieres phyfiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on

suppose, en toute rigueur que Gumilla a bien observé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur d'un tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps : aussi Mr. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres est, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané plus leur liqueur spermatique est colorée, puisque dans le Pérou, où le visage des habitants n'est pas si obscur que dans la Guiane & sur les rivages de l'Orenoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

» Au Pérou, dit Ulloa on apelle Métifs ou » Mérices ceux qui sont issus d'Espagnols & d'In- » diens : il faut les considerer selon les mêmes de- » grés dejà expliqués à l'égard des Noirs & des » Blancs ; avec cette différence que les degrés des » Métifs à Quito ne montent pas si haut, étant » reputés Blancs dès la seconde ou la troisieme » génération. La couleur des Métifs est obscure, » un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des » Mulâtres clairs ; c'est-là le premier degré ou la » procréation d'un Espagnol & d'une Indienne ; » quelques- uns néanmoins sont aussi hâlés que » les Indiens mêmes, & ne different d'avec eux » que par la barbe qui leur vient : au contraire » il y en a qui tirent sur le blanc & qui pour- » roient être regardés comme Blancs s'il ne leur » restoit certaines marques de leur origine qui les » décelent, quand on y prend garde. Ces mar- » ques sont un front si étroit que leurs cheveux » paroissent toucher à leurs sourcils, & occupent » les deux tempes, se terminant au-dessous de » l'oreille ; ces mêmes cheveux sont d'ailleurs ru- » des, gros, droits comme du crin, & fort noirs.

» Ils ont le nez petit & mince, avec une petite » éminence à l'os, d'où il fe termine en pointe, » & fe recourbe vers la levre fupérieure. Ces fi» gnes, auffi-bien que quelques taches noires » qu'ils ont fur le corps, décelent ce que la cou» leur du teint femble cacher. » (*)

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européan & de la Péruvienne, car la feconde eft dejà plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, expofés à l'inclémence de l'air, au ferain, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des faifons, ont auffi le vifage fort hâlé ; mais ils feroient beaucoup moins noirs, s'ils ne fe frottoient avec des drogues & des graiffes. Cette coutume de fe mâtacher la phyfionomie & de fe peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les fauvages de l'Afrique, de l'Afie, & des Indes occidentales, n'eft point une mode dictée par le caprice de ces hommes groffiers ; c'eft un vrai befoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont fenti de leur temps en Europe, comme les Hurons le fentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les infectes aîlés & non aîlés germent & multiplient au-delà de l'imagination, ils paroiffent être dans leur élément favori : au printemps ils obfcurciffent le ciel & couvrent par leur multitude la furface de la terre. De quelque côté que les hommes fe tournent, ou fe cachent, ils font pourfuivis, perfécutés, dévorés par des effaims de mouches, de Taons, de Mouftiques, de Coufins, de Mazingouins, de Pucerons, de Fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus cau-

(*) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. V. Ch. 5. page 228.*

ſtique que dans les lieux défrichés, où l'atmoſphere eſt plus pure. On ne connoît juſqu'à preſent que deux moyens pour ſe garantir de cette incommodité qui rend la vie & la ſenſibilité à charge dans ces climats ſauvages : c'eſt de ſe tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs caſes, (*) ou de ſe munir comme les Tunguſes, qui ne marchent jamais ſans avoir une eſpèce d'encenſoir ou de petit réchaud ſuſpendu au bras : en jettant continuellement ſur ce feu portatif du bois & des herbes à demi ſeches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les inſectes craignent, parce que les particules ſalines & huileuſes, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent ſur le champ ; mais comme cette fumigation eſt preſque auſſi gênante, que la piquure des mouches mêmes, & qu'elle occaſionne des maux d'yeux, & la cécité, à laquelle les Lappons ſont ſi ſujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer ſur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Mouſtiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent ſoutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graiſſe & aux huiles qu'on ſait être, par leur nature, le véritable poiſon de tous les inſectes. Dans plu-

(*) Les Lappons font cette épaiſſe fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des eſpèces d'agarics qu'ils cueillent ſur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les conſume que lentement. Ce brouillard ſuffit pour écarter les inſectes aîlés ; mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés ſont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui ſont très-ſujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endemique entre le Bas-Danube & le Niéper, portent en tout temps des ſoubreveſtes & des chemiſes enduites de graiſſe & de ſuif : ſans cette précaution, ils ſeroient dévorés tout vivants par des inſectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favoriſe ſingulierement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des ſauterelles.

sieurs cantons de l'Irlande & de la Suede, on est contraint de graisser, avec du goudron, les troupeaux qu'on laisse paître jour & nuit dans les prés & les forêts, sans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de déposer leur œufs dans leurs toisons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possedent une infinité de drogues différentes dont ils se vernissent & s'arment contre les moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, soit qu'ils ayent pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils ayent découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguents en séjournant quelque-temps sur la peau, se rancissent & répandent une exhalaison très-désagreable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante qu'elle laisse une traînée & une piste par tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuerent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite que les Européans acquiérent bientôt ce discernement en fréquentant les peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent. (*)

(*) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de si loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire : ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de Vitellius, avoit

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures sur la peau avec des sucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toute les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des Sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entr'eux, a pu tirer son origine de la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confusion avec d'autres tribus également vagabondes & dispersées : chacun s'est donc inscrit, en se traçant sur le front, sur la poitrine, sur les bras, la marque permanente & distinctive de sa nation : il est certain au moins que les Nègres à front cicatrisé ne se font ces taillades dans le visage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (*)

---

eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu ; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem : Tacit. Hist. lib. II. 61.*

(*) Les Négres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les lévres n'offrent presque aucune différence sensible.

En Europe, les Légiſlateurs ont conſervé l'uſage des ſtigmates pour en faire le caractere de l'infamie : il y a une loi de Conſtantin qui défend de les imprimer dans le viſage, non parce qu'il eſt contre le droit de la nature de bleſſer la majeſté du front de l'homme, comme il eſt dit dans cet Edit, mais parce qu'il eſt injuſte d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

---

## SECTION III.

### *Des Antropophages.*

QUand l'Abbé Duclos lut ſon *Mémoire ſur les Druides* à l'Académie des Inſcriptions en 1746, pluſieurs membres de cette compagnie, pouſſés par un zèle indiſcret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois euſſent jamais ſacrifié des hommes dans des paniers d'oſier aux pieds de Héſus & de Teutates : ils auroient dû ajouter que le maſſacre de la St. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Préſident de Thou, ou par quelque autre écrivain auſſi peu véridique ; comme s'il ne s'agiſſoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abſoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, & dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux ſous mille prétextes, puiſqu'au milieu d'un ſiecle philoſophique, ils n'ont rien de plus preſſé que de courir aux armes, de ſe renger en ligne ou en colonnes, & de ſe détruire, pour de vils intérêts avec une induſtrie ſurprenante & un acharnement incroyable?

Si les Académiciens qui inſulterent l'Abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de

de l'humanité, ils n'auroient pas risqué d'affoiblir leur cause, en accordant que l'homme sauvage est quelque fois emporté, cruel, & sanguinaire; la difficulté eût été d'excuser les grands & continuels excès de l'homme social, & de prouver que les guerres des peuples civilisés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquière, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'est pas question ici de faire la satyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé: trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en foiblesses, c'est un malade incurable, abandonné à son destin, ou à la providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme il sont, ou comme on les croit être, sans haines, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort: il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere si frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toutes espèce de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt-mille enfants, & qu'il baignoit de leur sang les Idoles du Méxique. Ici l'exagération est si grossiere & si sensible qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en

amphithéâtre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, foixante quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille cranes de perfonnes dévouées & facrifiées, en differents temps, dans cette boucherie facrée, où l'on refpiroit un air cadavéreux, & dont les murs étoient enduits de fang caillé, depuis les lambris jufqu'au plafond. Il eft conftant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, prefque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des temples; & que l'un & l'autre a moins penfé à inftruire la poftérité, qu'à excufer les grandes & infâmes actions des conquérants Efpagnols. C'eft ainfi que Tite-Live, dans l'efpérance d'indifpofer fon lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte férieufement qu'Hannibal faifoit diftribuer & manger de la chair humaine à fes foldats, pour les encourager : fi les Carthaginois avoient à la fois facrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs prifonniers jufqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils euffent confervé, au fein de la vie fociale, les traits véritables caractériftiques des mœurs fauvages; ce qui n'eft pas vraifemblable, ou du moins ce feroit un phénomène fans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

Au refte, il eft étonnant que les Portugais & les Efpagnols fe récrierent plus que perfonne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réflechir, que leurs *Auto da fé* font moins excufables à mille égards que les repas des Cannibales & les facrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans fes contradictions, il croit qu'on achete la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui qui a créé. Tels font fes préjugés & fa prévention, il abhorre dans fes voifins ce dont il eft lui-même coupable. Là où l'on

défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du Fanatisme, on déteste ceux qui brulent des hommes sur les buchers de la Superstition ; la vérité est que les uns & les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques Philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'Anthropophagie : en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes sur leur table. (*)

(*) Cluvier, en parlant dans ses *Commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmensul, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé ; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps, précédé la barbarie des Antropophages. Le Docteur Kraf, dans ses *Fortæling af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable, puisqu'on ne peut nier que les hommes n'ayent eu besoin de manger avant qu'ils ayent eu besoin de prier : d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rôtissoient leurs prisonniers, sans avoir & sans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'Antropophagie : on a fini par offrir aux Dieux les prisonniers qu'on avoit anciennement dévorés soi-même. De là sont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hostie* & de *Victime*, qui signifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hostis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable sacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choisit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloise, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de prisonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres : ou si l'on en avoit, on n'osa les sacrifier de peur de représailles.

Il n'y a pas de nation dans l'Hiſtoire, à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la Divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, enorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiècles dépeuplé ou dévaſté la terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur, quand on réfléchit ſur le génie de la plupart des religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation : auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus ſouvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur ſanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit ſoif, & dans l'inſtant on aſſommoit un captif au pié-deſtal de ſa ſtatue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois, (*) les Indiens, les Phéniciens, les Perſans, les Grecs,

(*) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il eſt dit qu'il y avoit encore des Antropophages dans cet Empire au neuviéme ſiécle ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Au reſte Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte auſſi que les habitans des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs priſonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étouffer dans des baſſins d'eau chaude, n'eſt pas auſſi un fait vraiſemblable, & cependant il eſt vrai : on étouffe ainſi plus de 30000 enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il eſt ſurprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne ſoit pas venue aux Magiſtrats d'un pays ſi fécond.

les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Nègres, & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont été tous Antropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétes naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines, & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent-cinquante sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même-temps on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le service des autels : ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle. (*) Il paroît que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais Antropophages ; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées,

(*) Voyez *Garcilasso*, *histoire des Incas*, *Tom. II*, *Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume ; en traitant de la religion des Américains.

il n'y a pas une feule propofition dont on n'ait fou-tenu la propofition contraire, un Auteur a mis en queftion fi l'ufage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou oppofé aux intentions de la nature. La deftruction, quoique néceffaire, d'un être animé eft un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une fenfation douloureufe : & toute fenfation douloureufe eft un mal phyfique pour le moindre infecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végéte ou refpire fur la furface de cette planete : la façon de décompofer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de fon organifation intime & de fa fenfibilité, eft fans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe fi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant plufieurs actions réellement indifférentes ceffent de l'être dans l'ordre civil & focial, où les Légiflateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs efprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illufion que par la force ; il a fallu, à la fois, leur infpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants appriffent à fe refpecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes refpectables, en confacrant, par des cérémonies impofantes, les déplorables reftes de leur exiftence paffée.

Il paroît que la coutume de fe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un fiécle, que d'un peuple ou d'un pays, puifqu'elle a été répandue fur toute la terre ; cependant Mr. Rœmer fait mention, dans fa defcription de la Guinée, d'une race de Nègres à phyfionomie de tigres, qui font, felon lui, Anthropophages par inftinct, & quand il s'en trouve quelques-uns fur les vaiffeaux Négriers, ils déchirent les autres efclaves qu'on a à bord. Ce fait feroit furprenant, s'il étoit vrai ; mais il a été contredit par des perfonnes qui font pour nous d'une toute autre autorité que Mr. Rœmer.

Des Naturalistes qui ont voulu expliquer physiquement pourquoi il y a des sauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'estomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viscere, occasionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes sont quelquefois sujettes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'absurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre-humain renfermoit des espèces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conséquent plus carnassieres. Il est vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur saillant, & l'inférieur plus incliné en dedans : les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques : il faut que les habitants de la Palestine ayent eu un défaut à peu-près semblable, puisque St. Jérôme s'étoit fait limer ses dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit assurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position, la figure, & le nombre des dents qui est quelquefois incomplet, n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entieres d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabondance, que pour des êtres réguliérement conformés sur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les nations du Midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quel-

ques Nègres de l'Afrique qui s'éguisent les dents avec une lime; (*) de sorte que leurs deux machoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vraisemblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Nègres à physionomie de tigre dont Rœmer fait mention : si entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura suffi pour faire soupçonner à des voyageurs superficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Brésil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui se jetta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de De Wit; mais ces instants de

(*) Voyez *Description de l'Afrique occidentale par Cavazzi*, Tom. 2, pag. 82.

rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont, dans aucune société du monde, dénaturé le caractere des membres, & on auroit tort de conclure que les Français étoient Antropophages sous Louis XIII, ou sous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, sous peine de deux cents sols, aux sorciers de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Antropophages au 17e. siécle, où les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la ville de Tantire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir dans un combat de religion où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un Crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'instant où on verroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pû porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoi qu'à tort, il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On sait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent,

les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter : les peuples sémi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premieres relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719, les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de M. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baye de S. Bernard dans le golfe de Mexique : les Français n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignorait jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissements de la colonie : ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assommerent à coups de massue M. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en piéces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant M. de Bellisle pour un autre festin, dont un hazard inespéré l'exempta (*) de se trouver.

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée comme l'Historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai ; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé, en

(*) *Mémoires de Mr. du Mont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane par le Page du Pratz.*

douze ans, ſix mille hommes enlevés à la ſeule iſle de Porto-rico : il faut ſans doute qu'ils ayent regardé ces inſulaires comme leurs principaux ennemis, & uſé à leur égard du droit de conquête, pouſſé auſſi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois eſpèces d'Anthropophages ; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir ; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Piſon dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés ; les Péruviens, qui arroſoient de ſang humain leur pain ſacré, ne s'éloignoient guères de cette abomination : enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de bleſſures, & dont le nombre étoit fort petit : peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur poſtérité fût réellement établie. Quoi qu'on puiſſe à cette occaſion citer pluſieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, ſans oublier le conte que les Grecs ont fait ſur le deuil d'Artémiſe, il n'en eſt pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un ſi étrange uſage. Comme les hommes ſont capables de tout penſer & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne ſont que trop ſouvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui déſeſpèrent ceux qui prétendent en rendre raiſon, ou qui veulent en dévoiler les cauſes ; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples ſont érigés en autorités tyranniques. Voila la ſource commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bons ſens, comme d'écraſer le nez, de rétrécir la ſole des pieds, d'étrangler le corps, au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloiſon du nez,

de

de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de fe couper quelques articles des doigts, de s'ôter un tefticule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les fourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incifions figurées, d'incrufter des cailloux dans la peau du vifage, de fe ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnofité des feffes, de fe damner, de fe bruler, de fe manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale fur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de fenfibilité qu'au refte des hommes, avoient auffi moins d'humanité, moins de commifération : le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en eft une preuve : il en exiftoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau continent ; & nous avons déjà obfervé que les Méxicains & les Péruviens, qui paroiffoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agrefte & brutale. D'un autre côté, leur pareffe exceffive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuiffance de leurs inftruments groffiers, l'inftinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoifer, ni réduire en troupeaux fédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de reffources. Il eft conftant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un feul peuple Nomade ou Pafteur, comme il y en a tant dans l'Afie & l'Afrique. La chaffe, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une fubfiftance précaire, familiarife le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des méfintelligences & des guerres éternelles. Cet état eft donc le plus défavantageux où les hom-

mes puissent être réduits : & si tant d'anciennes nations ont été Antropophages, ç'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espèce de quadrupedes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand Macoco, qu'ils dépeignent comme un monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans. (*) Il paroît

---

(*) »Il faut au Roi qu'on nomme le Grand-Macoco, »vers le Congo, des centaines de personnes par jour »pour sa table, & pour la nourriture de sa maison. Et »il y a plusieurs peuples où on a des haras d'hommes & »d'enfants, qu'on va tuer pour manger comme on fait »ici les moutons. Mr. Toynard disoit qu'on lui con»toit en Portugal qu'en. . . . . quand on exposoit des »hommes au marché tout vivans, qu'on marchandoit, »l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais »qui avoient besoin d'esclaves, alloient là en acheter. »Mr. Toynard ayant dit : ils vous ont bien de l'obli»gation ; point du tout, lui répondit le voyageur Por»tugais, ils croyent que nous ne les trouvons pas assez »gras. *Recueil de l'Abbé de Longuerue*, *pag.* 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à Mr. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Antropophages* : il y en a sans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands : il est surprenant d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déja été inséré dans le Tome VII au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires Capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un souverain, construit des villes & cultivé les arts, se repaîtroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart de peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent solemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouventable.

Il y a aujourd'hui moins d'Antropophages au nouveau Monde que des personnes ne se l'imaginent ; on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénetre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où au rapport de Mr. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs prisonniers. (*) Il est vrai aussi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulsées par les Espagnols de leurs isles natales, & refugiées à la côte du continent entre l'Orenoque & le fleuve des Ama

(*) *Voyage de la riviere des Amazones. Edition de Par. 1745, pag. 84 & 97.*

zones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres, car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singuliere à assister au sermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitans abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goût qui régnoit entre ses Antropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en soit, ces anciens Auteurs assurent que les Cannibales, & les peuples de Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la cour du Cacique, de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau Monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre continent, plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, que par le prétendu raffinement des Antropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux pour leur siecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un Pere de Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglais & des Français

extrêmement mauvaises, parce qu'elle étoit naturellement salée, (*) ajoute ensuite dans son histoire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour massacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai, qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredisent; non que nous doutions un instant, que les Indiens n'ayent eu plus d'une fois l'envie sincere de manger du Jésuite; mais il est fort probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves & plus sérieuses que celles qu'alleguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent aussi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui se promenoit fort paisiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme si l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorsqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque : les Caraïbes au contraire, préféroient les mollets des

(*) Le baron de la Hontan contredit formellement le recit de Charlevoix, en assurant que les sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup, de son temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs : Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Antropophages en aucun endroit de la terre habitée : comment seroit-il possible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, superstitieux, traîtres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves.....

jambes & les carnosités des cuisses : (*) ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles, (**) dont la chair leur paroissoit peut-être moins savoureuse, ou plus dégoutante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employerent à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers; ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planete soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démons.

Il y a des voyageurs qui disent que les Américains Antropophages paroissoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissements & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur ; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes,

---

(*) *Torulos brachiorum & femorum & surarum pulpas.* Petri-Mart. Decades Ocean.

(**) Cavazzi, dans sa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Giagas* ou *Jagas*, peuple Antropophage de l'Afrique ; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce Missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord, se sont adonnées à la Guldive, au Tafia, & à l'eau-de-vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent des liqueurs spiritueuses que des empoisonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas suffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bû que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des isles sont les seuls qui ayent retenu leur caractere sombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtissoient leurs captifs, & dépeuploient l'isle de Portorico.

Pour completter ce qui reste encore à dire sur les Antropophages, nous examinerons, en peu de mots, si l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal Vénérien, comme plusieurs écrivains du seizieme siecle l'ont soutenu. J'avoue que ce Paradoxe ou cette hypothese n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les savants, si l'illustre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainsi dire, l'honneur de l'appuyer : il se fondoit sur la malignité des humeurs, & du sang humain, avec lequel des scélérats de l'Afrique composent un poison redoutable : cette malignité peut être poussée si loin par la fermentation, qu'il en résute un vésicatoire ou un caustique si actif, qu'il ulcere & brule les parties extérieures sur lesquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par Mr. de Mead, dans sa *Mécanique des venins*, ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un

autre côté, la grande quantité de sel que les Chymistes rencontrent dans le sang de l'homme, (*) & qui surpasse de beaucoup celle qu'on recueille dans le sang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Antropophages pouvoient être, en effet, sujets à une maladie particuliere; mais il y a toute apparence que le sel n'abonde, dans la substance de l'homme, qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour imprégner ses aliments: si l'on avoit analysé la liqueur sanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui se nourrissent de choses parfaitement insipides & trempées dans aucune espéce de saumure, on auroit, sans doute, obtenu une moindre portion de sel animal. Ainsi cette observation est sans justesse relativement à l'origine ou à la cause immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit sa vraie source dans l'Antropophagie, a été, si je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous est resté un ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes caprices médicinaux*: dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit attesté, que les vivres ayant manqué aux troupes Espagnoles & Françaises qui dévastoient la malheureuse Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramassé en secret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes espèces d'aliments, qui

(*) Il réside dans le sang humain un sel volatil sec, qui se ramifie contre les bords du vase qu'on emploie à l'analyse; & qui fait, à peu près la cinquantiéme partie du sang: le sel fixe qu'on retrouve dans la lessive, constitue à peu-près la quatre-vingtiéme partie de la masse. Outre ces substances salines, il existe encore dans le sang une assez grande quantité de fer obéissant à l'aiman. Cette matiere ferrugineuse revient dans certaines personnes à une masse de quatre onces sur vingt-quatre livres de sang; dans d'autres elle est infiniment moindre.

qui occaſionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en gouterent. Fioravanti, pour donner un ton de vraiſemblance à ce conte, qui en eſt abſolument deſtitué, ajoute qu'il a fait des expériences ſur des cochons, ſur des éperviers, & des chiens nourris, pendant deux mois, avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers, & au bout de ce temps, dit-il, je ſuis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de puſtules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne diffère point du mal Vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce recit un anachroniſme de plus de vingt ans, puiſque le mal Vénérien ne s'eſt déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également oppoſée à la vérité de l'hiſtoire : il raconte que des marchands de vivres, ayant fait ſaler & encaquer de la chair humaine ſur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaiſes perſécutées par la diſette au blocus de Naples : cette ſalaiſon les infecta, ajoute-t-il, de cette même indiſpoſition qu'on a enſuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde ; ce qui paroît prouver que cette peſte tire ſon origine de l'abus de manger des hommes. (*)

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers ſon ſentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'Iſle de S. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne ſéviſſoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine abſolument cette hypotheſe, puiſqu'en ce ſens le ſiége, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les iſles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Aſtruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti ſur les phénomènes de la nutrition

(*) *Sylva Sylvarum Cent.* 1. *Edit. in fol. Lipſiæ.*

des animaux avec la fubftance des individus de leur efpèce refpective, a eu la conftance de repaître, pendant fix mois, un chien avec de la chair canine, fans que la fanté de cet animal fe foit altérée, fans qu'il ait effuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des fymptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il eft poffible, à la vérité, qu'une circonftance importante ait mis une différence fenfible dans le cours de ces expériences, & ait par conféquent offert des réfultats contradictoires aux yeux des obfervateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & fi M. Aftruc les a employées fanglantes & faines, il eft fûr que les accidents qui s'en font fuivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux. (*)

Mais comme il n'eft queftion ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des fubftances animales, en tant qu'elles ne font pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin Français paroît fuffifant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui font Anthropophages dans leur efpèce, ne fouffrent rien de la qualité de cette nourriture fi analogue à leur propre effence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainfi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une efpèce de Mentagre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fauffe, pour juftifier cette affertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humain moulus que les Parifiens mangerent pendant la Ligue, pour défobéir juf-

---

(*) Monconis rapporte dans fes voyages, qu'un fameux Médecin de fon temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit obfervé les mêmes phénoménes ; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les obfervateurs.

qu'à l'extrémité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans les plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses : si l'on avoit composé du pain avec des ossements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'Ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Physicien. Le *Digesteur*, inventé depuis par le célebre Papin, a enseigné le vrai moyen de tirer des substances osseuses une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & plusieurs autres Naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se substentoient uniquement que de chair d'homme, supposition absurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins suspectes des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peguanchèz, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presqu'insensé : quoi de plus naturel qu'un sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant son prisonnier, son ennemi? L'idée qu'a ce sauvage que son prisonnier lui appartient, paroît assez fondée : qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conséquence qu'il tire régulierement de ses principes; mais il y a loin encore de-là à une nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit

de ſang froid les membres de ſes ſemblables. Quoique les Auteurs de l'*Hiſtoire univerſelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'eſt point vrai, ni vraiſemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme pluſieurs Médecins du ſeizieme ſiecle ne connoiſſoient point, ou preſque point, la ſource originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconſidérément à une foule de conjonctures ſur les cauſes qui avoient infecté l'armée Françaiſe, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peſte ſi meurtriere qu'elle faiſoit craindre la mortalité du genre-humain en Europe : ces conjectures ne ſont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité ſur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on ſe faiſoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Céſalpin, les Eſpagnols, bloqués dans la bourgade de Somma près du Véſuve, ayant mêlé de la ſanie de lépreux dans du vin de grece, livrerent à deſſein ce poſte aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs inteſtins cette contagion qu'on a nommée enſuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juſte titre, s'étonner que Céſalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'eſt pas moins ſurpris que Fallope ſoutienne que les Eſpagnols délayerent de la céruſe dans le vin qu'il firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuſes qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ſes périodes ſucceſſifs ? Il ſe feroit épargné ces raiſonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'inſtruire de la vérité dans Guichardin ; s'il avoit conſulté Roderique Dias de Iſla,

Médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans fon ouvrage intitulé *Contra Las Bubas*, (*) que le mal vénérien fe manifefta à Barcelone en 1493, & qu'il fe répandit de là comme une épidémie fur l'Europe & le refte de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainfi que l'expérience l'a prouvé, eft originaire de St. Do-

(*) Comme ce paffage de Dias de Ifla eft fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par Mr. Aftruc.

»In Hifpaniâ morbus ille vifus eft anno 1493, »Barcionæ, quæ primùm infecta, & fic deinceps »Europa cum reliquo orbe univerfo, cujus partes »hodiè innotuerunt. Originem traxit in Infulâ Hif»paniolâ, quod fatis longâ, certâque experientiâ »compertum fuit. Cum enim à Chriftophoro Colono »(five Columbo) Thalaffarchâ reperta & detecta »effet, militibus cum incolis converfantibus, quod »affectus contagiofus effet, facilè communicatus eft, »& quam citiffimè in exercitu graffabatur; cumque »dolores ejufmodi numquam ab illis confpecti, aut »cogniti effent, caufam in maris labores & naviga»tionum moleftias referebant, aliafque occafiones, »ut cuique probabile vifum erat. Et cum eodem tem»pore; quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Ca»tholici Barcionæ degerent, quibus itineris rationem »reddebat, nuperque ab eo reperta denarrabat, mox »tota urbs eodem morbo corripi cœpit latiffimè fe »diffundente..... Sed quia incognitus hactenus valdè »que formidabilis videbatur, jejunia, religiofæ de»votiones aliæ, & eleemofynæ inftitutæ funt, ut »Deus illos à morbo tueretur. At fequente anno 1494, »cum Rex Galliarum Chriftianiffimus Carolus, qui »tum rerum potiebatur, ingentem exercitum in Ita»liam duxiffet; multi Hifpanorum qui hoftes illo»rum erant, ibidem hac lue infecti vivebant, adeo »ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen »quis qualifve morbus effet, aut quo nomine appel»landus, credebant ex ipfo aëre regionis fubortum. »Vocarunt igitur *Malum Neapolitanum*; Itali autem »& Neapolitani, quibus nulla ejus hujufque notitia, »*Gallicum* nominabant. Deinceps vero, prout acci»derat, quifque pro lubitu aliud nomen imponebat.« *Aftruc de Morb. venereis, Lib. I. Cap. IX.*

mingue en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vû ni éprouvé des symptômes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette derniere ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la consternation, on ordonna des processions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante, (1494) Charles VIII, Roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'oposer à l'invasion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françaises, qui ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuserent le climat insalubre du Royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellerent cette même indisposition le *mal Français*. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos, selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe, & peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, & qu'elle se propageoit sans

contact immédiat, sinon par celui de l'atmosphere ambiente. Comment eût-il été possible autrement que trente à quarante personnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493, (*) eussent infecté tout d'un coup cette ville immense, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'est de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puisse accabler l'humanité? La progression & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il se transmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'est parvenu en Russie que sous le regne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il sévissoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifesté plus de soixante ans auparavant à Moscow, de sorte qu'il avoit achevé le tour du globe, si l'on en excepte les terres Australes, en 1700.

On a accusé les Médecins du quinzieme & du seizieme siecle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à souffrir de cette épidemie, & de n'avoir pas essayé tous les remédes possibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préservatifs convenables pour en retarder les progrès: on souhaiteroit qu'ils eussent renouvellé les loix Eygptiennes & mosaïques contre la Lepre, ou qu'ils eussent employé, de leur temps, les précautions dont on use aujourd'hui, quand la peste arrive du Levant; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'édit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre

(*) Christophe Colomb ramena, à la vérité, de son premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt deux personnes, tant soldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut gueres plus de quarante personnes qui l'accompagnerent à Barcelone: le reste de l'équipage étant resté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

qu'on consulta à la fois la prudence des magistrats & l'art des médecins, qu'on pressentit les suites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reste c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siécles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit désolé par la lepre, & qu'il y avoit, selon Mathieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

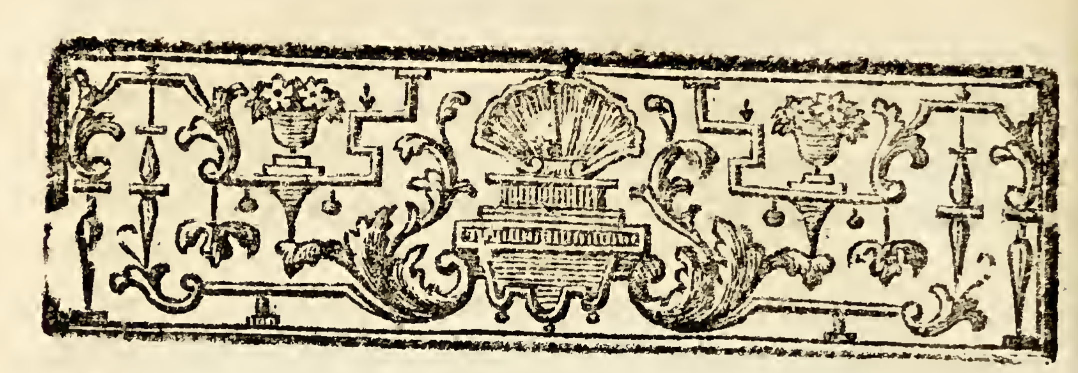
Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Eléphantiase Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple : si le mal de l'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche, en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plûpart des princes contemporains, dont les médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au Pape Pie second, & que Sa Sainteté en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au Roi François I. (*) Les médecins de

(*) » Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre » l'anus & le scroton, causé par son incontinence, & » qui l'avoit déja mis en danger de mort à Compiegne, » six ou sept ans auparavant. *Daniel, Histoire de France*, pag. 434.

l'Empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient conſeillé à Sa Majeſté de quitter le bois de Gayac, pour ſe ſervir de la Squine Orientale, dont ce prince fit uſage juſqu'à ſa mort.

*Fin de la ſeconde Partie.*





# RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

## TROISIEME PARTIE.

### SECTION PREMIERE.

*Des Eskimaux.*

LEs Eskimaux habitent les parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la Terre de Labrador, par les côtes & les iſles de la Baye de Hudſon, très-avant vers le Pole. Ambulants & diſperſés en petites troupes, ils embraſſent un terrain immenſe : ſi l'on les raſſembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiſtoire, recherchons juſqu'à quel degré vers le Nord notre globe eſt habité : recherchons ſi l'eſpèce humaine peut réſiſter au centre des Zones glaciales, comme elle réſiſte ſur leurs extrêmités.

Aux plages les plus lointaines, aux isles les plus reculées dans le sein de l'Océan où les Navigateurs ayent abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80e. degré de latitude, des êtres constitués comme nous ne sauroient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'atmosphere.

Je sais qu'on y a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissants tempérent les pays voisins : on ajoute que les vaisseaux qui se sont les plus élevés, ont eu moins de glaces au 85e. degré qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut guères douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, sont ou incertains, ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypothèses auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des Terres Arctiques, ont donné lieu ; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé ; ce qui est en Physique une absurdité.

Le traité de Mr. Mairan sur la formation des lumieres septentrionales porte tous les caracteres

d'une Théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulfureuses élevées des Terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du Thermomètre le plus sensible. On voit souvent, dans le Grœnland, le ciel s'éclaircir tout à coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'atmosphere éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre: mais on sait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de Mr. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des Cometes: c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des Cometes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brulantes; mais sans entrer ici dans la question de l'aplatissement du globe,

qui ne sauroit être aussi considérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brulantes. Quelles conséquences en déduira-t-on respectivement à la température de l'air? l'Islande possede un des plus terribles volcans qu'on connoisse: il est fort souvent en travail, & vomit d'immenses tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Aussi ressent-on dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermomètre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés audessous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux cents lieues de circuit: la conflagration de tout le Pole n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planete est probablement habitée par des hommes, jusqu'au 80e. degré de latitude, je n'ai point hazardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde.

Boerhave & d'autres médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le sang humain dans les veines, où le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (*) ont produit des calculs si fautifs, qu'on ne

(*) Mr. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du Thermométre de Farenheit, & il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision, quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Négres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Grœnlandois résistent: les Grœnlandois, transportés subitement dans la Zone torride, seroient étouffés en débarquant par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

peut les adopter fans contredire l'évidence. Là où l'efprit de vin bien déflegmé fe géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui eft la même chofe en d'autres termes, la circulation du fang feroit interdite. Cet axiome reffemble à tant d'autres décifions philofophiques, il n'y manque que la vérité.

Au 68e. degrés de latitude, l'efprit de vin le plus pur, le plus rectifié, fe gele régulierement tous les ans; l'aiguille de la Bouffole ceffe de s'y diriger vers le nord, & le mercure s'y fige très-fouvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Grœnlandois, n'ayent des établiffements encore plus voifins du Pole que le point de la congélation de l'efprit de vin à l'air libre. Il n'y a pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil fur l'état des colonies Danoifes, telles qu'elles fubfiftoient au Grœnland en 1764, fuivant un extrait des regiftres de la compagnie du commerce de Norvege. (*)

A Egede-minde, au 68e. degré, 10 minutes de l'atitude, habitent, pendant toute l'année, un marchand, un affiftant, & des matelots Danois.

Les loges de Chriftians-haab & de Claus-haven au 68e. degré 34 m. font occupées par deux négocians en chef, deux aides, & un train de mouffes. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye fi fameufe par les prodigieux glaçons qui en fortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes: ces maffes, après avoir nagé quelque-tems dans le dé-

(*) Mr. Des Roches de Parthenay a publié en 1763, une lifte des Colonies Danoifes au Grœnland, dont toutes les latitudes font fautives, & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Dannemarck fur la fin de 1765.

troit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-hayen, au 69e. degré, cantonnent en tout temps, deux assistants de la compagnie du Grœnland, avec des matelots & un Prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre-cents tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les année suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison, les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour chercher un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, gisant au 69e. degré, 37 m. est l'établissement fondé, en 1755, par le négociant Dalager : il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertisseur pour les Grœnlandois.

Enfin, la maison de pêche de Noogsoack, au 71e. degré, 6 m. est tenue par un marchand avec un train convenable. Les Dânois, qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, sont aujourd'hui sur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans résistent, comme on le voit, dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les naturels, ou les indigenes des terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déjà plus des hommes, en Amérique, sous le 67e. degré de latitude N : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer ; mais on peut démontrer la fausseté de sa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le Détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux au 73e. degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales & des ruines de cabanes.

Les Grœnlandois de l'isle de Disco, qui se hasardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78e. degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué vers le 80e., sous lequel on peut encore vivre même en hiver, puisque les Hollandais y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du 80e. degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémisphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espece, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes : elle y dépense peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables essaims de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a tout autour du globe, une égale portion de cet esprit actif qui vi-

vifie

vifie la matiere modifiée à l'infini sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel ? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux : là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent : la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brulante.

Dans le voisinage des Poles, où l'atmosphere & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa seve & ses tissus subtils, on voit que la mer a reçu par compensation, ce qui manquoit à la terre : sous d'épouvantables voutes de glaçons amoncelées, nagent des Baleines qui surpassent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse Baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse ; mais elle n'en aura plus, si l'on considere que les Cétacés sont tous carnassiers, (*) & que le Nord-câpre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire, il en coute la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés &

(*) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfisch-aas* ou aliment de Baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une sorte de glu, & qui flottent sur la surface de la mer ; de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent presqu'autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de Fourmis.

sensibles. La réproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coute pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'isle de Mayn, trois cents cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-sept cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort avoient coulé à fond avec le dard, où étoient allées échouer sur des côtes perdues. (*) L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres: Horrebow assure, dans sa relation de l'Islande, qu'en éventrant une Baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cents morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une barque fragile, se montrer devant les Cétacées des mers du Nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossierement construits: on les détruit sans les combattre: & la chasse d'un seul lion est, sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines sur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité singuliere à prendre de si gros poissons a tellement diminué leur nombre, que plusieurs peuples maritimes se sont dégoutés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement.

---

(*) *Cranz Historie von Grœnland.* Tome I, *pag.* 144. *Barby* 1765.

La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Grœnland, l'isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77e. jusqu'au 79e. degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquietées à cette élévation, ont cherché un autre retraite, & se sont probablement plus rapprochées vers le pole, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées & que le défaut de subsistance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'entendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du Septentrion: on peut remonter à la source, & puiser dans l'ouvrage de l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution: il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également se défier du Consul Anderson: sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infidèles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit point faites: la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur: meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à desirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donné du Grœnland le moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage: il peuple le Septentrion de Démons & d'oyes sauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Grœnlandois les transportent au-delà des nues dans les espaces imaginaires: c'est une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudson, si au lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à considérer les Sauvages de ces contrées; & si muni de Thermomètres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins se livrer au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir : en vain s'appuie-t-il sur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées : elles n'en acquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix est lui-même un Relateur suspect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour observer ou pour réfléchir.

L'Evéque Egede a fait un long séjour au Grœnland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverse une contrée en est incapable. Si ce zèlé Norvégien avoit possédé la moitié des connoissances physiologiques qui lui manquoient, ses ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de considération parmi les Savants.

Cranz a suivi Egede, & a continué l'histoire du Grœnland jusqu'en 1765 : le premier volume de cet ouvrage contient des observations très-précieuses & des recherches fort intéressantes : le second, qui renferme les tristes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques sous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthousiasme est de tous les climats.

Entre les écrivains du seiziéme siécle, l'on ne peut compter que Blefkein : dans le siecle suivant il n'y a que la Peyrere, qui plein de ses idées sur les Préadamites, s'appliqua à l'histoire du Nord dans l'espérance d'y découvrir les preuves

de son systême, qui n'avoit pas besoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaisir les Relations qu'il a publiées de l'Islande & du Grœnland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en soit défectueuse, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits absolument controuvés.

Avec tous ces secours, il ne seroit pas possible de donner des éclaircissements & des notions satisfaisantes sur les Eskimaux, si rarement visités par des voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le savant Wormius avoit toujours soupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne différent en rien des Grœnlandois, & qu'ils constituent tous ensemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'instinct, les mœurs, & la figure sont parfaitement semblables. La Peyrere avoit avancé de son temps, sans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Grœnland, n'étoit pas intelligible pour les sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis ; Anderson avoit répété la même opinion ; de sorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Dannemark s'étoient confirmés dans ce commun préjugé ; mais en 1764 un Missionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Grœnlandois, entreprit à la sollicitation de M. Hugh Pallifer, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique septentrionale : il pénétra fort avant dans le Labrador ; & après plusieurs courses, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux, auxquels il parla Grœnlandois. Ces Américains le comprirent sans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui est l'idiome national de leur pays : (*) charmés de voir un étranger si

(*) En 1752 un Capitaine de navire Anglais avoit déja formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Grœnlan-

inſtruit, ils l'accablerent de careſſes, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne conſentirent à ſon départ qu'après lui avoir arraché une promeſſe ſolemnelle de revenir l'année d'enſuite : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations *Eſkimaux* ou d'*Eſkimantſik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans, tous les étrangers du titre de *Kablunet*, (*) ce qui revient à peu près à l'épithete de *barbares*, dont on ſe ſert ſi indiſtinctement, & quelquefois à l'égard de ſes voiſins, parce que les hommes ſont exceſſifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Grœnlandois, leur compara les Eskimaux, ſans pouvoir démêler la moindre différence entre les uſages, les phyſionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces ſauvages.

Il eſt ſuperflu de rechercher vers quelle époque les Américains ſe ſont jettés dans le Grœnland : ils avoient vraiſemblablement déjà occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre Ere, puiſque les Iſlandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme ſiecle leurs premieres colonies au Grœnland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec leſquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles : ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiſer, & en vou-

---

dois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même ſignification chez ces deux peuples ; mais il n'avoit ſu tirer aucun fruit de cette découverte. *Cranz*, *Hiſt. v. Grœnland*, *T.* 1. *pag.* 337.

(*) Les Grœnlandois ſe nomment auſſi eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*, ce qui ſignifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne ſont que des corruptions. *Egede*, *Hiſtoire naturelle du Grœnland*, *pag.* 9.

fant envahir une partie de la côte Occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'eft une erreur extrême de croire que les Danois ayent primitivement peuplé le Grœnland, & que de-là leurs filiations fe foient avancées dans l'immenfe continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a femblé fi commode, fi plaufible aux yeux de quelques favants, qu'ils ont adopté fans examen ce fyftême romanefque comme une vérité hiftorique: cependant rien n'eft moins vrai; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques feptentrionales conviennent que les Danois, les Iflandois & les Norvégiens font étrangers au Grœnland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple affez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui font les reftes des Eskimaux qui les premiers poffédèrent cette terre de défolation: Mr. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de foin les anciennes traditions nationales, affure pofitivement que les peuplades Grœnlandoifes, fans en excepter aucune, font originaires de l'Amérique. Ce fentiment ne peut plus effuyer la moindre contradiction, depuis qu'il eft démontré par les faits que le langage des Efkimaux fitués fur le rivage Occidental du détroit de Davis, eft exactement le même que celui des Grœnlandois, fans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Iflande, de la Norvege, & de la Samoyédie; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut fe procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Laponne, & une Grammaire Grœnlandoife, qui prouvent que

ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs syntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'est figuré de si épouvantables difficultés à faire passer les Américains au Grœnland, qui est une partie de leur continent, & non du nôtre : ils ont pu y venir sans le moindre obstacle par la terre ferme, en cotoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le 79e. & le 80e. degré de latitude, la pointe de ce golfe, n'étant pas percée, comme on l'a cru si long-temps : aussi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gisent encore au-delà, de sorte qu'il est clair que le Grœnland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique, puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre continent : quand même il y auroit eu dans le fond de la Baye de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Oilumlengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux gaudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'Isle de Disco, & si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Isle, & se rembarquent dès que leur pêche est achevée : les Samoyèdes voyagent de même tous les ans à la nouvelle

Zemble ;

semble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoak, ne s'appercevront un jour que les Grœnlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Elisabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public dans quelques villes du Dannemark & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens Français enleverent, au-delà de Torneo, deux Lappons qui obsédés & martyrisés par ces philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singuliere à quelques charlatans forains d'Amsterdam : ils travestirent en secret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graisse noirâtre, l'accoutumerent à avaler sans répugnance des goblets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux sont les plus petits

des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetiſſée davantage par l'action du climat : ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette meſure ſont ſans comparaiſon, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graiſſe, leur port eſt mal-aſſuré ; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organiſation a été gênée dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terreſtres. L'homme néanmoins réſiſte plus avant vers le Pole que les chênes & les ſapins ; puiſqu'au-delà du ſoixante-huitieme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buiſſons pendant qu'on rencontre des ſauvages à trois cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont ſans exception le teint olivâtre : la Peyrere aſſure qu'on en trouve d'auſſi noirs que des Nègres Sénégals ; mais c'eſt une pure fiction ; & les efforts qu'ont faits les Naturaliſtes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenſes d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'eſt pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une ſeule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en eſt même ſi peu foncée dans le viſage, qu'elle laiſſe tranſparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues ; les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une legere nuance de brun.

Comme ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de poiſſon huileux, leur chair en a, pour ainſi dire, contracté la ſubſtance ; & ce ſymptôme ou ce phénomene de leur conſtitution me paroît bien plus remarquable que l'obſcurité de leur teint,

terni par la mal-propreté & la violence d'une atmoſphere fort condenſée. Leur Sang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine: & en touchant leurs mains, elles paroiſſoient poiſſées, parce qu'il ſuint, de tous les pores de leur peau, une matiere graſſe & muqueuſe, aſſez ſemblable à cette viſcoſité qui enveloppe les poiſſons ſans écailles : auſſi eſt-ce la ſeule nation où l'on ait obſervé que les meres léchent leurs enfants nouvellement nés, à l'inſtar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuſe qui recouvre l'épiderme des Grœnlandois & des Eskimaux, eſt très-différente de cette graiſſe luiſante qui paroît ſur la peau des Nègres; & lorſqu'elle s'obſtrue dans le tiſſu cellulaire, il en réſulte une ſorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poiſſon, ſont, au raport de Pontoppidan, aſſez ſujets; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'eſt l'extrême chaleur de leur eſtomac & de leur ſang; ils échauffent tellement par leur haleine ardente, les huttes où ils s'aſſemblent en hiver, que les Européans s'y ſentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur eſt trop graduée: auſſi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saiſon, & ils ignorent l'uſage des cheminées, ſous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croiſſe pas d'arbres chez eux, les ſubſtances combuſtibles ne leur manqueroient pas, s'ils vouloient en uſer, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné, (*) des

(*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent ſur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Iſlande, & du Grœnland, ont long-temps été l'objet des recherches des Navigateurs

monceaux d'algue & de mousse, & d'autres her-bages marins, qui étant desséchés pourroient êtr employés à nourrir le feu; mais ils se conten-tent d'entretenir dans leurs cases une lampe allu-mée, au-dessus de laquelle ils suspendent u chaudron de Smectide, ou de pierre olaire, des-tiné à cuire leurs viandes, car ils ne mangent la cha du gibier & du poisson entiérement crue qu quand ils sont fort éloignés de leurs habitations qu'ils ne creusent pas sous terre, comme on l répété tant de fois: ils bâtissent avec de gr cailloux, à rez du sol, où il leur seroit impossi-ble de pratiquer des caves ou des tannieres; parc que la terre, éternellement gelée, y a acquis dureté du granit ou du roc vif: le plus fort d gel n'effleure, pour ainsi dire que la superfic de cette glace interne, & s'étend rarement à cin pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte subi des neiges les submergeroit, s'i's avoient l'impru-dence de se loger, comme des Troglodytes, da des grottes ou des souterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famil des Eskimaux, se distinguent par la petitesse d leurs pieds & de leurs mains, & la grosseur énor

---

& des Physiciens, qui, faute d'avoir des connoissan-ces sur le gisement des terres polaires, & sur le classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces boi flottés, il y a des petits buissons d'aune, d'osier, de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plu méridionale du Grœnland, où les flots les déraci-nent: quant aux troncs de la grosseur d'un mât, c sont des corps de trembles, de mélesses, de cèdre de Sibérie, de pesses, & de sapins, que les rivière débordées voiturent du centre de la Sibérie, & por-tent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des au-tres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi d bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui dirige vers les plages du Kamschatka, & vers l'em-bouchure du Lena, où il se forme en tas, que le vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

me de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils sont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils ayent la face platte, la bouche ronde, le nez petit sans être écrasé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur machoire inférieure dépasse celle d'en-haut, & la levre en est aussi plus grosse & plus charnue; ce qui défigure étrangement leur physionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieillesse : leur chevelure est d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres, qu'à la circonférence du menton: & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne sont gueres élevées que de quarante-sept pouces. Elles se tracent sur le visage, sur les mains, & sur les pieds, des lignes noires avec un fil graissé de suie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépose une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles sont si longues & si flasques, qu'elles peuvent allaiter, sans peine, au-dessus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples sauvages de l'Amérique & de l'Asie, est purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à six ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le sein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre ses hanches, pour en saisir le bout : cette tension continuelle amolit & allonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole est, dans les Grœnlandoises & les Eskimauses, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur soit propre, on l'observe aussi aux Samoyédes, & en général toutes les femmes basanées ou olivâtres ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint.

Olearius rapporte qu'on visita une femme & une fille Grœnlandoise à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuyent jamais l'écoulement périodique, il se trompe : l'Evêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Grœnland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes, & qu'elles acccuchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudson, de la Samoyéde, & du Grœnland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de M. de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matiere incompréhensible qui sert à la génération, que toute autre espèce d'aliment : ce seroit une de ces causes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une exception à la regle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il est avéré qu'on consomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poisson qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population ; pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les Souverains de l'Europe, y détruisent l'espèce dans des flots de sang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, sur les Mé-

moires de Madame T. H. l'histoire de la fille sauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi près de Chalons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il est difficile de persuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaison d'incidents & un concours d'incroyables aventures, transporté, à l'insu de tout le monde, depuis la Terre de Labrador jusques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le sein, ni l'habit des Eskimauses : elle n'avoit aucun signalement, aucune marque nationale assez décisive pour réaliser une conjecture si extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le soir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redressés sous une calotte de calebasse, le visage & les mains noires comme une Négresse : armée d'un gros bâton, elle en assomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la surprendre, & grimpa ensuite, avec une prestesse étonnante, sur un arbre fort élevé, où elle passa la nuit. On peut assommer un dogue & grimper sur un arbre, sans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebasses dont on puisse faire des coiffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans son château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européane, sans qu'on pût remarquer d'autre singularité, dans toute l'habitude de son corps, sinon la grosseur extrême de ses pouces, à proportion du reste de ses mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune sauvage (*) étoit née en France ; com-

(*) Cette jeune sauvage, devenue ensuite Mlle. le Blanc, a toujours assûré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également sauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on suppose qu'elle est morte des suites d'une blessure à la

me l'on a toujours supposé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de se tenir en équilibre sur ses pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le mécanisme de notre articulation, que l'homme est un véritable bipede. Ce solitaire, rabaissé au niveau des quadrupedes, n'avoit conservé qu'une foible étincelle de la raison, & de la puissance que nous exerçons sur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit aussi ingénieusement organisé que nous: il ôtoit très-adroitement les appas des piéges aux loups, & savoit se garantir contre le jeu du ressort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Grœnlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mousse, ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serein, & le plus fortuné; la cause qui attache ainsi les derniers habitants du Nord à leur climat natal, paroît purement physique: ils se sentent mal par-tout ailleurs que chez eux: à Coppenhague, à Amsterdam, l'atmosphére est déja trop tiede, pour qu'ils puissent la respirer long-temps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaissit leur sang: la connoissance de leur foiblesse les rend lâches & farouches; ils seroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse: les instants leur sont si précieux qu'ils ont toujours prétendu

---

tête, qu'elle avoit reçue en se battant avec sa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le hasard leur avoit fait trouver.

qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des Missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brulants de zèle & de piété ; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Grœnland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée : comme si la magie, à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemark ses sentiments plus absurdes que dangereux. A la vue d'un negre & d'un Grœnlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Coppenhague, son enthousiasme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du College, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier : il commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf-cents-mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Grœnland ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Grœnland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations Septentrionales au quatorzieme siécle.

Ce ne fut qu'en 1758 que les Grœnlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à se rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits présents à ces sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblés au Paraguai & à la Californie : ensuite ils publierent des *Lettres Edifiantes* ou des Relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissements du Grœnland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans ; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir,

Il faut être en garde contre ces magnifiques fyftêmes que les Voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de fa fpiritualité, je crois que la vie animale & agrefte n'effaceroit jamais de fon cœur cette notion primitive; mais fi ce n'eft que par une gradation de raifonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'eft élévé à cette hypothefe fublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raifonnent pas. En général ce que l'on lit fur la religion des peuples ambulants & divifés par petits troupeaux, doit nous paroître fufpect; parce que l'on ne fauroit affirmer pofitivement qu'on penfe dans une famille comme dans une autre, là où chacun fe forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de Société?

Il refteroit, à la vérité, un moyen pour s'affurer fi une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce feroit d'examiner fi dans fon langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abftraites. Or, en fuivant cette méthode, il s'enfuivroit que les Eskimaux & les Grœnlandois n'ont jamais eu la moindre notion diftincte ni de la Divinité ni de l'immatérialité de l'ame; puifque leur idiome, borné aux feuls objets fenfibles, aux feuls befoins, ne contient pas des termes pour rendre le fens que nous croyons attacher à ces expreffions.

Un autre point, non moins contefté, c'eft de favoir fi les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers: Mr. Surgy a recufé le témoignage de tous les voyageurs, qui foutiennent que cet ufage exifte de temps immémorial: il dit, pour fes raifons, que ce qui eft indécent à nos yeux, ne fauroit plaire à perfonne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de Mr......, qui parcourut la Lapponie

sans que personne lui fît aucune politesse de cette nature; mais l'autorité de la Mothraie ne paroît pas suffisante pour rejetter le rapport presqu'unanime de plus de vingt Européans de considération qui ont dépassé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces tristes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baye de Hudson présenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglais, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (*)

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de séjour chez les Grœnlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance.* (**)

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés; puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante, robuste & élevée: ils esperent de fortifier, par ces mélanges fortuits, leur race abatardie par l'inclémence de l'air: & ce sentiment intime qu'il ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers; ils doivent être très-persuadés d'avance qu'on est

(*) *An account of vayage for the Discovery of à North-West passage by Hudsons Streights, in the year 1746 and 1747.*

(**) *Histoire naturelle du Grœnland.* pag. 108. *Coppenhague* 1763.

venu chez eux que dans des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux enrolleurs Suedois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme ; de sorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément : rien n'est plus leste, ni plus agile que leurs canots cousus de peaux, & tellement construits que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils surnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils massacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable, c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, & leurs muscles & leurs cartillages de se roidir : les arbres mêmes qui se plaisent le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart résineux ; tels que les pins, les pesses, les sapins rouges & blancs, les genevriers, les meleses, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espece de lunettes qu'ils portent tout l'été sur les yeux : ce sont deux planches minces, percées en deux endroits avec une allêne ou une arrête de poisson ; de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumiere : cet instrument, qu'on atta-

che derriere la tête avec un boyau de phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on ſe ſert en Siberie, pour empêcher l'éblouiſſement occaſionné par le reflet des rayons du ſoleil ſur la neige, qui y couvre la ſurface de la terre pendant neuf mois. Ces préſervatifs ne peuvent cependant prévenir entierement la cécite, très-commune dans ces pays, mais point ſi univerſelle que le ſcorbut cauſé par l'excès du froid, par la brume qui leve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent ſe tenir les Indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers: tapis alors dans de chétives cabanes, ſi étroites qu'ils ne ſauroient s'y promener, ſi exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut ſe renouveller par aucun ſoupirail, ils reſpirent dans un brouillard infect, qui en paſſant continuellement par leurs poulmons, altere la maſſe de leur ſang. Il eſt très-ſurprenant que les Grœlandois, ſitués ſous le 68e. degré, ne ſe ſervent pas contre les affections ſcorbutiques du *Cochlearia*, l'unique herbe qui ſe plaiſe dans leur climat, & que la Providence ſemble avoir plantée tout exprès ſous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique: il euſſent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Thelephium* & de l'Angélique; mais ils témoignent, en tout temps, une répugance ſinguliere a ſe nourrir d'herbages. (*)

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons: ces objets ont été décrits & deſſinés par des voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & decrire que de ſemblables minuties; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phiſionomie de ces nations des portraits gravés, auſſi vrais que le ſont les figures des Samoyédes, dont ont eſt rede-

---

(*) *Cranz. Hiſt. von Grœnland*, T. I. pag. 129.

vable au crayon du célebre Corneille de Bruin.

L'Historien de la nouvelle France, qui fait un tableau si hideux, & si extravagant des Eskimaux, qu'il connoissoit si superficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuse, les cheveux blonds, & qu'ils sont les seuls d'entre les Américains qui ayent de la barbe & le teint blanc; ce qui me persuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Grœnland. (*) Cet admirable écrivain ignoroit que les Grœnlandois sont eux-mêmes imberbes & basanés.

Rien ne paroît, jusqu'à présent, plus incertain que l'existence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le Missionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le visage, pour se garantir de la piqueure des moustiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des sauvages qui ont de la barbe, ils sont sans doute originaires de la Norvege ou de l'Islande, dont les habitants pressés par cette inquiétude singuliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur seul établissement au Grœnland en 770, ils pourroient disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. En pénétrant plus avant dans les ténébres historiques répandues sur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyscandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturlesen nous ont conservés, on croit entrevoir que ces Norvégiens

(*) *Histoire de la Nouvelle France*, T. V. pag. 262. Paris 1744.

navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme siecle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale, vers le 49e. degré de latitude : ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland* & le *Weinland*, (*) qu'on prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador : si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées, il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européane, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Grœnlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-Est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise fondée au huitieme siécle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement,

(*) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif, en parlant de ces découvertes dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck* : il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un Anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes.*? Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit toujours verd, rend un suc horriblement aigre : on dit que les Islandois en rapporterent quelques seps dans leur Isle qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

ment, abandonnés à leur destin par le Danemark, en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtiments ; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Grœnland, où il y a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une observation sur les peuples Septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrêmité de la Zone tempérée en deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire sont origine du Nord, ou qui ne soit mêlée avec des races septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'espèce humaine, & ces contrées d'où sont sortis ces grands essaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suede n'en a que deux millions & demi : (*) l'Empire de

(*) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suéde, la Finlande & la Lapponie Suédoise, contiennent 228 milles en quarré à 60 milles sur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 45000000 d'hommes, si le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles

Ruſſie, reſpectivement à ſon étendue, eſt une ſolitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le ſont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus conſidérable, lorſque le ſol n'y produiſoit que des forêts au lieu des moiſſons, lorſque l'on y ignoroit juſqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoiſſoit que la vie ſauvage? Non ſans doute, car cette aſſertion ſeroit à la fois abſurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en ſuppoſant que pluſieurs petites nations vagabondes qui occupoient une immenſe étendue de terrein, ſe ſoient tout-à-coup confédérées, pour s'expatrier; de façon que le pays reſtoit, après leur ſortie, abſolument vuide & dépeuplé pendant ſix à ſept générations : auſſi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs beſtiaux dont ils ſubſiſtoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne ſe ſont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers, mais ce calme & cette tranquilité ne viennent que de la foibleſſe de leur population, épuiſée par la derniere conquête de la Chine & de l'Aſie, qui ſera dorénavant d'autant plus expoſée à leurs invaſions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppoſe des barrieres inſurmontables.

Les Sauvages ſitués directement ſous le Cercle Boréal, ou reculés au-delà, ſont bien différents

---

obſtacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming, croit que malgré ces obſtacles, la Suéde pourroit pouſſer ſa population à 20000000 d'habitants; mais il y a loin de la poſſibilité à l'effet.

de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence est également sensible, soit qu'on considere leurs figures, soit qu'on fasse le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, basanés, foibles, dégénérés du genre-humain, ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus méprisable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à peu près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en deçà du Cercle Polaire, les extermineroient sur leur passage, ou les repousseroient sans combattre ; mais, heureusement pour eux, un singulier amour de la patrie qu'eux seuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées, & la modération de leurs desirs équivaut à toutes les richesses que les autres nations possédent, ou qu'elles osent souhaiter.

Tant que le climat restera le même à leur égard, on les verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie : s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr ; parce que l'agriculture qui nourrit les villes, est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis *la Peste noire*, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ses ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup mortel, comme si c'étoit la destinée de tous les peuples sauvages de s'éteindre,

dès que les nations policées viennent se mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, sur toute la côte occidentale du Grœnland, trente mille Indigenes : en 1746 il n'en restoit plus que dix-neuf mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant sept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui se sont moins ressentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à peu près dans l'ancienne proportion, qui est de huit cents personnes, ou de deux cents familles, sur une lisiere de côtes de cinquante lieues de France : car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & se cabaner fort avant dans le continent, où ils errent seulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monstrueux poissons du Nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, & en font de grosses provisions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent presque tous les ans de demeure, & sont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant, & en chassant, & rien ne leur coute moins que de construire une misérable hutte par tout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne ; le gibier & le poisson sont à tous : ils ignorent ce que c'est que la propriété, & la servitude qui en émane ; & cet avantage vaut bien les melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie.

## SECTION II.

### *Des Patagons.*

LEs Savants de l'Europe se sont long-temps amusés avec les géants de l'Amérique : ils ont parlé hardiment de la construction de leurs cerveaux, de la grosseur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & personne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'existence de leurs corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu rassembler les rapports & les dépositions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes, on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été possible, ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siécles & demi. Si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités, le loisir eût manqué, quand le courage eût suffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la stérilité d'un sujet que l'abondance des détails : aussi la prolixité & la diffusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes sans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéressant, confondu & comme submergé dans des circonstances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou fastidieuses, qui impatientent & désesperent : on est dans le cas d'un Botaniste qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, est quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriser dans toute une province avant que d'être satisfait.

La méthode des abrégés a également ses inconvéniens ; en écartant les détails intermédiaires, on

dépouillant les faits de leurs accessoires, elle resserre l'auteur dans un cercle si étroit, qu'il y est comme en captivité ; sa narration en devient aride, & cette aridité est un vice essentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on suppose que le lecteur prend aux matieres, qu'on traite sommairement pour ménager son temps : si entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la suivre.

La patrie des Patagons est proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines jusqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes *la côte déserte des Patagons* ; parce que c'est un pays désolé & presqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établissement, & où ils n'en auront vraisemblablement jamais. Le sol y est nud, pâle, mêlé de sable, de gravier, de nitre, de talc, & de coquillages fossiles : toutes ces matieres hétérogénes, confusément entassées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapissent le sommet, & des vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete : on n'y voit que des buissons rampants ; quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque presqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources ; celle qu'on puise dans les fondrieres, est saumâche & imprégnée de salpêtre qui s'attache au penchant des Dunes sous la forme du verglas, & que les pluies délayent & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique situé au centre de la Zone tempérée australe, éprouve de longs hivers : la terre y est cachée alors sous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.

C'est sur ce rivage enchanté que les premiers Espagnols crurent voir une race d'hommes gigan-

tesque : d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein est, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche : une troisieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau Monde, depuis l'isle de Chiloë jusqu'au Cap Victoire : une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements intestins du globe y ont allumés.

Il est très-probable que les Sauvages de ces contrées ne constituent plus une nation originelle ou indigène ; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres peuplades de La Plata & du Chili, qui pour se soustraire à l'insuportable joug des Espagnols, auront cherché un refuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mélanges & ces émigrations ont commencé vraisemblablement vers la fin du dix-septieme siécle ; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude possibles en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule & même espèce d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans ; & je ne sais pourquoi un Géographe s'est tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques : c'est qu'ils n'essuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Grœnlandois. Du reste, il n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front qu'à l'occiput, qu'ils ont tous aplati ; cette difformité vient de la structure grossiere de leurs

berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules; ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées: en parlant ils glouffent & râlent du gosier; la voix des femmes est plus douce ou moins rauque: elles ont aussi plus de corporance, le visage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres se peignent la face avec de la sanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaise, & s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse & de couleur; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge, goût d'autant plus singulier, qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyédes, les Tunguses, & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si âpre, ni si rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année envelopés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourrures: les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chaussons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nuds, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misere de leur vie ambulante par des pays stériles effraye l'imagination: ils ont très-souvent à combattre, comme tous les peuples chasseurs, contre la faim & la disette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des oursins, des crabes, des buccins, des huitres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au tems de la découverte: aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont

sans doute appris à dompter. Ces chevaux sont de race Européane : transplantés au nouveau Monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayrès, ils ont éprouvé, comme la plûpart de nos quadrupedes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoi qu'en dise le Commodor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitieme siécle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense, & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge : quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits : quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs freres, ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le 47e. degré, en tirant sur Buénos-Ayrès : là ils composent des hordes plus nombreuses où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglais du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui

avoient apparemment fait accroire. (*) Les Anglais confirmerent ce Cacique dans son erreur, en lui assurant que nos climats favorisoient beaucoup la propagation des plus monstrueux géants qu'on eût jamais vus sous le soleil. N'est-il pas surprenant que les Patagons se trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci se sont trompés a l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, mesure d'Espagne, qui n'a pas toujours été la mesure du bon sens ?

Si ces babares avoient une religion, elle seroit assurément absurde ; mais jusqu'à présent on n'a remarqué parmi eux aucun vestige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne sont pas des actes religieux, puisque Mr. l'Abbé de la Caille a assisté à de semblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il assure être dépourvus de toute idée sur l'existence d'un Etre suprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'observation des phases de la lune, peuvent insensiblement s'accoutumer à faire quelques signaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la saison propre à pêcher, ou à chasser de certains animaux de passage, sans avoir la moindre envie de faire des oraisons. Ceux-ci d'ailleurs sont trop pauvres pour avoir des prêtres : on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les instruire. Aussi n'ont-ils jamais été visités par ces aventuriers qu'on nomme des Missionnaires, & qui préfèrent, comme toute le monde fait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux fables Magellaniques, & au salut de leurs misérables habitants. Quelques Auteurs disent qu'ils craignent si fort les spectres qu'ils n'osent marcher seuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantomes, ils

(*) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandants le vaisseau le Wager*, pag. 127. in-4°. Lyon 1756.

ſont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre composée de ſubſtances ſulfureuſes, ſalines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir : ils ne ſont pas les ſeuls, d'entre les Américains, où l'on ait obſervé cette terreur panique : les eſprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plûpart des ſauvages du nouveau Monde ; parce que l'homme eſt peureux à proportion qu'il eſt ignorant & abruti : les Météores, les Eclipſes, les Cometes les conſternent, & les exhalaiſons lumineuſes qui paroiſſent pendant la nuit, ſont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet expoſé, qui ſuffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, ſelon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'exiſtence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaiſſeau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, ſans fonction & ſans caractere, avoit fait la courſe ſur ce navire, donna à ſon retour les plus grands détails ſur les prétendus Titans de ces contrées : il dit que ſon Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chauſſé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds reſſembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port S. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhauſſés de huit pieds. Une conſpiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet inſtant, de ſe ſaiſir de quelques Patagons, comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga, (*) auteur du trou-

(*) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Iſles Philip-

ble, après avoir fait decapiter l'Aumonier du vaisseau, & écarteler Gaspard Quesado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ses soldats d'aller prendre quelques géants du pays : on en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obstina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le second vécut jusqu'à son arrivée à la mer du Sud, où le scorbut le tua. Les Espagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriser ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiser par un zèle de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & massacré leur confesseur.

Tel est à peu près en substance le rapport de Pigafetta, car ce qu'il ajoute des démons qui assistent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame, ce qu'il dit de leur prodigieux gosier, où ils s'enfoncent une fléche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomissent une bile verte, mêlée de sang, est trop puérilement imaginé pour que l'on soumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raisonnable. Pourquoi le vaisseau *la Victoire* n'aporta-t-il en Espagne aucune dépouille de ces deux sauvages monstrueux expirés à son bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un squelette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la superstition des matelots Espagnols, qui refusent, dit-on, de manœuvrer sur les bâtiments où il y a des cadavres humains, puisque l'on sait que le corps de Christophe Colomb fut après sa mort embarqué à Cadix, &

---

pines. Arrivé au port St. Julien, il fit soulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriser un de ses parents, qu'il vouloit faire Chef d'Escadre, comme il avoit fait des Prêtres dans son Diocèse ; il fut très-justement châtié.

conduit à S. Domingue sur un navire servi par des mariniers Espagnols.

Si l'on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il est ici question, on se convaincra que l'on ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres.

Quiros, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux frais de Carjaval, Evêque de Plaisance, n'y vit point de géants ; mais en revanche il essuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caisses de son navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui semblent suivre l'homme, firent dans la suite d'incroyables ravages ; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de sa couteuse entreprise.

Depuis l'an 1525 jusqu'en 1540, les Espagnols firent sous la conduite de Garcie de Loaise, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fam ux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race colossale décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au rapport de Las-Zorras, laissa à l'équipage assez de loisir pour se procurer des connoissances & des éclaircissements sur l'intérieur du pays ; mais il ne put, malgré ses recherches, découvrir le moindre vestige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en anglais, (*) nous apprend que

(*) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southsea, and there hence about whole globe of the carth.*

Ce navigateur étant descendu dans l'Isle des Crabes en Amérique, il y fut à l'instant environné par ces animaux ; quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fît une longue résistance, il dût succomber. Ces monstrueux crustacés, les plus grands qu'on connoisse dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs serres, & rongerent son cadavre jusqu'aux os.

cet intrépide marin, qui le premier de ſa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de l'eſcadre de Drake, a publié un journal particulier de cette courſe, où il s'exprime en ces termes. « Le 22 de Juin 1578 nous eûmes, dit-il, » un démêlé fort vif avec les Patagons, qui tuerent » un de nos matelots, & un de nos officiers nommé M. Gunner. Ces Sauvages ne ſont pas de ſi » grande taille que les Eſpagnols le diſent; il y » a des Anglais plus grands que le plus haut d'en- » tr'eux : les Eſpagnols ont ſans doute abuſé des » termes dans leurs relations, n'imaginant pas » que nous viendrions ſi-tôt ici pour les convain- » cre de menſonge. »

Ce ne fut pas là le ſeul fruit que cet officier retira de ſon voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'eſt une excellente épice, qui ſans avoir le feu de la canelle de Ceylan, en poſſede toutes les autres qualités. (*)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne ſe feroit évanouie d'elle-même? Mais, tout au contraire, un corſaire Eſpagnol nommé Sarmiento, qui croiſa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de ſon hiſtorien Argen-

(*) Quelques Botaniſtes définiſſent ce cannellier, *Peereclymenum arboreſcens*, *erectum*, *foliis laurienis*, *cortice acri*, *aromatico*. On tire de cet arbre l'*écorce ſans pareill*: & la *gomme alouchi*, mais on en fait peu l'uſage.

sola, des sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si excessive : aussi convient-on généralement qu'Argensola étoit un écrivain romanesque, & l'héroïque Sarmiento un visionnaire qui crut voir, dans les dunes & les sables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établissement de Philippeville.

Il persuada au Roi d'Espagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, sous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaisseaux ennemis le passage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une absurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de son temps le plus igrorant en Géographie, puisqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différents, sans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaisseau ne passe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépensa pas moins de quatre millions de piastres pour fonder cette ville, dont le destin fut déplorable : elle ne subsista que trois ans, & éprouva dans ce court espace tous les désastres qui peuvent se réunir en un siécle. La flotte destinée à sa fondation partit d'Espagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enleverent cinq cents : le reste découragé arriva à sa destination sans vivres, & eut à peine assez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuse bourgade : les graines d'Europe qu'on sema dans une saison contraire, dans une terre sauvage, ne germerent point : la famine augmenta : les Espagnols sans ressource voulurent se disperser dans le pays pour y vivre de chasse ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, saisirent cette occasion pour se venger ; ils défirent les colons fa-

méliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de son coté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita ensuite à Londres, pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac; au moins les juges alléguerent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleig n'ait pas encore une statue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux; & on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane, secretaire du Contre-amiral, qui ne parle point de géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port désiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de long; il observa un autre Patagon, pris au *Port St. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chetifs, si petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées sans proportion à côté d'une nation colossale, abandonna le service de la Grande-Bretagne, & entra dans

celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des géants. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transfuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglais du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ses propres frais, l'équipement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrêmité australe de l'Amérique. Un seul de ses bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Espagnol, s'attrouperent sur le rivage, & assommerent sept de ses gens qui vouloient débarquer. Le reste de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y essuya, retourna en Europe sur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher sur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une relation confuse & traînante de ses aventures & de ses malheurs : il dit qu'étant arrivé au *Port St. Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains de si grande taille, que plusieurs voyageurs les ont qualifiés de géants; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pied de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le mesurer. Pour prouver au reste quel fond on peut faire sur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un systême fort singulier : il soutenoit qu'une colonie Anglaise avoit, au douzieme siécle, peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owen-guineth*,

Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, sans qu'on ait jamais pû avoir de leurs nouvelles: donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandais, Simon de Cordes & Sebladt de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique: un Allemand, qui se trouva sur l'escadre je ne sais comment, en publia un journal très-mal raisonné; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut: on en tua sur le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derriere lequel ils se cacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vêcu quelques années à Amsterdam: la mere à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le recit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-Unies y envoyerent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais Logicien: il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de grande stature, qui tuerent trois matelots débarqués: les

Hollandais, revenus de la frayeur que cette bruſque réception leur avoit inſpirée, pourſuivirent leurs ennemis à l'iſle Naſſau; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorſqu'on les examina, n'avoient rien de giganteſque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces ſauvages avoient voulu ſe réfugier, on y découvrit ſix enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandaiſe en trois jours, ſe mit à faire des contes à l'équipage pour le déſennuyer: il rapporta, entr'autres choſes, que dans un pays nommé *Coin* il exiſtoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'eſt plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tiremenen*; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il eſt ridicule de ſuppoſer qu'un enfant ſauvage puiſſe dans un inſtant apprendre le Hollandais, & être à la fois un excellent Géographe, ſur l'autorité duquel on atteſte des faits qui contrediſent la nature autant qu'elle nous eſt connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614: Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut diſtinguer de loin ſur les colines de la terre Del-Fuego un ſeul homme coloſſal, occupé à ſauter d'une hauteur à l'autre avec une adreſſe inimitable. Le navire ayant enſuite touché à l'Iſle *Pinguin*, on y découvrit deux ſépultures, qu'on fouilla avidement dans l'eſpérance d'en tirer les oſſements d'un géant; mais les Hollandais ne furent pas médiocrement ſurpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmaillotté dans des peaux de Pinguins: l'étonnement augmenta,

lorsqu'on sortit le second squelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuser Corneille de Maye d'avoir eu une illusion optique, en regardant les colines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes, le Maire & Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux de Hylas & de Jason, découvrirent, en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au 56e. degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaisseau, qui publia le journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul géant sur les côtes Magellaniques, mais qu'en creusant vis-à-vis *l'Isle du Roi* on déterra quelques ossements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accuserent mutuellement d'avoir fait insérer, dans la relation de leur commis Aris, des faits absolument controuvés : ils ne dirent rien de ces prétendus ossements exhumés par le travers de *l'Isle du Roi*, c'est qu'ils eurent des mensonges si importants à se reprocher, qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité : & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Espagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux sur les plages Magellaniques ; mais le pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des

Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flotille Espagnole.

L'Amiral Hollandais Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Roterdam avec une escadre d'onze vaisseaux destinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence : on trouve dans son ouvrage de très-grands détails sur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough : ces Anglais ont examiné ce pays plutôt en philosophes & en naturalistes qu'en navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de soin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrerent en liaison avec les Indigenes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les Français qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les fraits des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septieme siecle pour naviguer aux Terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent successivement au détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux historiens de leurs escadres s'accordent sur la posture des Patagons.

» Ce sont, disent-ils, des Sauvages de taille or» dinaire, qui se peignent le visage de rouge & » se barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il

» fasse, ils sont toujours nuds à l'exception des » épaules, qu'ils couvient de manteaux fourrés : ils vivent sans religion, sans aucun souci, » sans demeure assurée ; leurs cases consistent seu- » lement en un demi-cercle de branchages, qu'ils » plantent & entrelacent pour se mettre à l'abri du » vent. Ce sont là ces Patagons que quelques au- » teurs nous disent avoir dix pieds de haut, & » dont ils font tant d'exagérations, jusqu'à leur » faire avaler des seaux de vin. Ils nous parurent » fort sobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit » pas six pieds. »

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des voyageurs qui ont cotoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est, par exemple, le Capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'Isle de Juan Fernandez un solitaire dont les avantures méritent sans doute que l'on en dise un mot. C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife, qui avoit vécu seul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'isle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Straling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si pitoyable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il couroit par les rochers avec une vitesse incroyable.

La solicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les

animaux & peut-être davantage, il avoit presqu'entierement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécile, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions ; mais lorsque distrait par les besoins physiques : il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire a fourni le sujet du Roman de Robinson Crusoé, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fond si riche une production plus achevée.

Mr. Frésier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants ; mais un Gouverneur Espagnol & deux matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit souvent eu affaire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Mr. Frésier se soit laissé persuader par de

tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squelettes de géants d'un pays qui en seroit rempli, & où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger pour l'avancement de la Physique le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, détachés de quelque grand quadrupede, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. Mr. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant: il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (*)

En

(*) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse; quand on examina cette piéce avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en de-

En 1741, le fameux chef d'Eſcadre Georges Anſon relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, ſans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire ſoupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monſtrueuſe. Son Eſcadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut aſſaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaiſſeau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une iſle de la côte occidentale des Patagons : les Anglais, jettés ſur ce rocher inhabité, ſe brouillerent entr'eux; & cette diviſion de ſentiments, plus funeſte que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre, ſous la conduite du Lieutenant, tira vers le Bréſil, & abandonna huit de ſes compagnons ſur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conſéquent, aſſez de loiſir pour étudier les mœurs, l'inſtinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a ſans doute acquis le droit de décider s'ils ſont ou s'ils ne ſont pas des géants; & cette déciſion me

---

mandoit deux mille ſequins ; mais l'Empereur aſſez raiſonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Conſtantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoiſſoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Paleſtine ſous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, ſelon qu'ils ſuppoſoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays; mais Mr. de Peyreſch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marſeille, toutes ces curioſités, s'appliqua plus que les autres Savants, à en examiner la ſtructure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conſeilla à ſes compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Négres le donnoient à meilleur marché que les Tur-

paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministere Anglais, a bien voulu se déclarer Auteur d'une Relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son Vaisseau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de Décembre, à la Terre Del-Fuego: il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces géants, montés sur des chevaux-nains, eurent apperçu le Commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres : les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives: *elles badinerent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser*. (*) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement souffrir qu'il ressentit pendant huit jours, des douleurs aigües dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par sa petite taille & son journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans la lettre écrite à M. de la Lande.

---

(*) Cet extrait est tiré du *voyage autour du monde, dans le vaisseau du Roi le Dauphin, commandé par Mr. Byron, Chef d'Escadre, traduit de l'Anglais.*

Il faut observer que Mr. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

» L'exiſtence des géants eſt donc confirmée : » on en a vu & *manié* pluſieurs centaines. Le ter- » roir de l'Amérique peut donc produire des coloſ- » ſes, & la puiſſance génératrice n'y eſt point dans » l'enfance.

Ce trait eſt, ſans doute, dirigé contre Mr. de Buffon, le ſeul Naturaliſte qui ait jamais ſoutenu que la matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau monde, & que l'organiſation n'y eſt point encore achevée de nos jours : mais comme Mr. de Buffon a déclaré enſuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothèſe qu'aux plantes & aux animaux, ſans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne, la réflexion du Docteur Mary n'eſt ni heureuſe ni bien adreſſée. D'ailleurs, en ſuppoſant pour un inſtant que l'Amérique poſſédât réellement une eſpèce d'hommes giganteſques, s'enſuivroit-il que la Nature n'y eſt plus dans l'adoleſcence? Si la vieille nature ne produit dans l'ancien continent, que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur exiſtence à une puiſſance créatrice qui eſt encore dans ſa vigueur ou dans ſon enfance? Mais c'eſt abuſer de ſa raiſon & de ſes lumieres que d'approfondir des ſyſtêmes ſi révoltants. Si la totalité de l'eſpèce humaine eſt indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reſte, & qui eſt très-peu nombreuſe au rapport même de ceux qui en atteſtent la réalité? Au lieu de recourir à la puiſſance créatrice, que nous ne connoiſſons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus ſain, d'une terre plus bénigne, qu'elle uſe d'aliments plus ſucculents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule eſt de vouloir expliquer des phénomenes inconteſtablement faux.

Depuis le voyage du Commodor Biron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Mr. Guiot & l'autre de Mr. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix Charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. *On plaça*, ajoute Mr. Guiot, *leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces Français pour des Antropophages.

Mr. de la Giraudais, montant la flute du Roi l'*Etoile*, parut le 31 Mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne; s'étant acheminé à la Baye Boucaut qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitans du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut (*).

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la derniere importance: un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse: un homme de quatre pieds & demi est déjà remarquable par sa

(*) Cette relation est tirée du *Journal des Savants* 1767, tom. XXV. p. 33.

petiteſſe ; ſix pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure ſinon que les Patagons ne ſont pas des géants ? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres.

L'Abbé de la Caille dit avoir meſuré, au Cap de bonne Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont viſité les Terres Magellaniques, n'étoient que des ſimples marins, ou de ſimples avanturiers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de philoſophe ou de Naturaliſte : de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus ? Les ſeuls Phyſiciens qui ayent cotoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la poſture monſtrueuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition ſuivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons qui étoient probablement auſſi des géants ; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé, par leur maſſe, les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir, ſe déterminerent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuſe ; (*) mais

(*) *Hiſtoire du Pérou, liv. IX, chap. 8, traduction de Baudouin.*

Garcilaſſo & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'abſurde par l'abſurde, ſelon la méthode de leur ſiécle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, ſi célébre par ſes violences & ſes crimes, avoit, au rapport des Indiens, séjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brulés*, & en Eſpagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres ponces, le ſoufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, dépoſent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuiſé. En 1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Véjio y fit foſſoyer, & l'on y déterra des débris de ſquelettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. M. le Gentil, qui y paſſa en 1715, y trouva encore une partie de ces oſſements prodigieux. On en a exhumé de ſemblables au Mexique, à Teſcuco, dans les iſles de Ste. Hélene & de Puna; & l'on s'eſt convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada juſqu'aux Terres Magellaniques.

Waffer dit que de ſon temps le Duc d'Albûrquerque, Gouverneur de Mexico, fit aſſembler les médecins & les profeſſeurs de la colonie Eſpagnole, afin de les conſulter ſur ces dépouilles: ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturaliſtes plus habiles que ne l'étoient ces Eſpagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciſcain de Madrid, vient de renouveller dans ſa *Gigantologie*. (*) Cela n'empê-

(*) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'oſſements prodigieux, déterrés dans l'Amérique, & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terreſtres ou marins, il fait la

che pas que tous les Savants ne regardent ces ossements comme les restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont soutenu être des Mammouts qui, au calcul de M. de Buffon, ont excédé six fois en grandeur le plus grand des éléphants; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

M. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, sinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Physiciens, entraînés comme lui, au malheur des sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fournissent les plus grands os, sont l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni giraffes : quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre ? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphere par Christophe Colomb, en 1492 ?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les espèces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même-temps les points les plus intéressants de la physique du globe, & de l'histoire des êtres.

---

description d'un os fossile de la premiere grandeur, tellement configuré, qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs & de suffisance.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour des véritables débris d'éléphants, que l'Ambassadeur Isbrand-Ydes, [*] & son copiste Gmelin supposent s'être sauvés dans ce pays, pour se soustraire à un déluge survenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raisonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un asile contre l'inondation, se seroient enfuis dans une region fort basse, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immense élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas si facilement atteindre. Quoique cette objection ne soit que spécieuse, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au sistême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce sistême pour se procurer le plaisir d'en bâtir un autre? dont on sera peut-être aussi mécontent. Il y a des Auteurs qui pretendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces masses animées ont péri par les fléches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop opposé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'histoire naturelle, en recourant à l'histoire politique des successeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres intestines, se virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie supérieure, & le Tangut, pour se retirer en Sibérie, où ils fonderent un Empire dont les ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitu-des,

(*) *Voyage de la Chine*, *pag.* 31. Feu Mr. Gmelin n'a fait d'autre changement au systême d'Isbrand, sinon qu'il suppose que les Eléphants ont été poussés en Sibérie par une inondation particuliere survenue entre les Tropiques : Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre Hémisphere.

des, fous des monceaux de fable. N'eft-il pas naturel de fuppofer, ajoute Mr. Surgy, (*) que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Afie méridionale, lorfqu'il la dévafta, felon l'horrible manie des conquérants?

Je ne fais fi l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes enfemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire foffile fi incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils fe font égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il refte toujours à favoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique feptentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs fquelettes de la plus parfaite confervation. Comme il eft démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Ifthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaiffiffent.

Quand même le détroit de mer qui fépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au foixante-feptieme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où eft de nos jours l'Océan; il eft certain que ni les éléphants, ni la plûpart des quadrupedes indigenes de la Zone torride, n'auroient jamais pu fe fervir de ce paffage pour traverfer d'un Hémifphere à l'autre; puifque le défaut abfolu de fubfiftance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur inftinct auroit pu les pouffer à voyager au

(*) *Abrégé d'Hiftoire Naturelle, &c. Tome III. p. 85. Paris* 1764.

travers des glaçons, à douze ou treize cents lieues de leur terre natale ? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles diſtances de ſon ſejour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curioſité.

Quelques Phyſiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux viciſſitudes qu'ils ſuppoſent que notre malheureuſe planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique : j'avoue que cette ſuppoſition, que l'on a tant de fois fait ſervir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de pluſieurs phénomenes ; mais il me paroît, d'un autre côté, que les ſupputations aſtronomiques les plus récentes, & les plus exactes s'oppoſent à cette circonvolution générale & à ce tranſport ſucceſſif d'un même point terreſtre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en ſe redreſſant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, ſelon Mr. Euler, (*) ni même excéder l'eſpace de deux degrés & demi, ſelon d'autres Aſtronomes qui ont ſoumis l'hypotheſe de Mr. Euler à de nouveaux calculs. Un troiſieme ſentiment ſoutient que l'obliquité de ce cercle eſt abſolument fixe & invariable, & que ſi les obſervations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'eſt que les Aſtronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris ſouvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne diſſimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands oſſements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis ſitués dans la Zone torride, à quelque diſtance qu'ils en

---

(*) *Dans ſon Mémoire ſur la variation des étoiles fixes, préſenté à l'Académie de Paris.*

ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiecles ne compteroit-on point depuis la date ou le Canada ſe trouvoit entre les Tropiques? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix cents trente mille ans : la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même; mais je ne ſais s'il eſt probable que des ſquelettes d'animaux, expoſés preſque a fleur de terre, pourroient ſe conſerver pendant un tel laps de temps, qui ſuffiroit pour décompoſer & dégrader des montagnes : les os ramaſſés près de l'Ohio dans le Nord de l'Amérique, loin de ſe reſſentir d'une telle vétuſté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fuſſent par leur ſituation expoſés aux atteintes & au choc de l'air ambiant; car il n'eſt pas vraiſemblable que les ſauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (*).

Quoiqu'il en ſoit, il faut toujours revenir au point d'où on eſt parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions phyſiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui exiſte aujourd'hui au nouveau monde entre les

[*] La majeure partie de ces os foſſiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été dépoſee dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louiſiane par Mr. le Page du Pratz*, & dans le Tome XI *de l'Hiſtoire des animaux par MM. de Buffon & d'Aubenton in-4°. 1754. au Louvre.*

Mr. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier ſur les os foſſiles, répére à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé, & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique : il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoiſſoit donc pas le ſujet ſur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'inſtruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

piques, eſt le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creuſant ſous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des oſſements qui ont conſtitué des animaux ſix à ſept fois plus maſſifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'enſuit de cette obſervation que le nouveau continent a ſouffert des viciſſitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de ſe garantir des eaux, & de ſe propager juſqu'au temps préſent : dans l'Amérique au contraire, ils ont péri faute de reſſource, faute de pouvoir découvrir un aſyle contre les ſecouſſes de la nature ébranlée. Si cette conſéquence eſt inconteſtable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ſes montagnes, a pu éprouver des inondations ſi deſtructives pour le regne animal. On ignore ſi ces cataſtrophes ont été uniquement cauſées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleverſé par les éléments : s'il a toujours été, comme il l'eſt de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'ayent été ſubmergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé ſur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toiſes, (*) eſt par ſa hauteur

(*) Ulloa, dans ſes *Obſervations aſtronomiques & phyſiques, pag.* 114, donne au Chimboraço 3380 toiſes de hauteur ; je crois qu'on ne varie ſur l'élévation de cette montagne, qu'à cauſe de la façon dont on l'a meſurée au barométre, cette méthode étant défectueuſe en bien des points.

Suivant les expériences de Mr. Caſſini, aucun animal ne ſauroit vivre à la hauteur de 2446 toiſes au-deſſus

même inaccessible & inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nuds & incultes, mais sur des élévations convexes qui ayent assez de surface pour fournir à leur nourriture, & assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planete essuie alors. Or il est certain que l'ancien continent possede un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques auxquelles se doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de positif; on sait seulement que les ossements recueillis dans le Canada, & transportés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des squelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même officier a aussi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres

---

du niveau de la mer; parce qu'il suppose que l'atmosphere est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de Mr. Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'Equateur, ont long-temps vécu sur la crête du Mont Pichincha, qui a 2471 $\frac{1}{3}$. toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à 25 $\frac{1}{2}$. toises au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de Mr. Cassini: ce n'est pas tout, ces observateurs campés sur le Pichincha, voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à deux cents toises au-dessus du sommet de la montagne; ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barométre ne se seroit soutenu qu'à 14 pouces.

d'Hippopotames qu'on ne trouve non plus en Amerique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les Provinces méridionales n'ont point été assez exactement observées & décrites pour qu'on puisse les rapporter à une espèce connue : il est d'ailleurs très-possible que cette moitié du monde ait possédé plusieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui subsistent maintenant. Le globe a souffert assez de crises & de révolutions pour justifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants sauvages en Toscane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Asie : ils citent, pour leurs raisons plusieurs découvertes de dents éléphantines, dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils, pour les avoir jettées ou enfouies. Quoique MM. Gori & Tozzeti (*) ayent saisi toutes les probabilités possibles pour venir au secours de cette opinion, s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphants sauvages, il faut que son climat ait été alors aussi brûlant que celui de la Zone torride ; ce qui n'a pu arriver que par le changenent de l'obliquité de l'Ecliptique : il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, sans quoi les conséquences déduites d'un principe contesté prouvent moins que rien. On sait que les éléphants apprivoisés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede lorsqu'on les habille de pelisses, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal transplan-

(*) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

té auquel l'homme prête son industrie & ses services pour le garantir contre l'âpreté du froid, & lui préparer sa nourriture, & un autre animal transplanté qu'on voudroit abandonner à ses propres ressources, à son propre destin dans nos forêts ; les éléphants ainsi délaissés ne sauroient résister ni en Toscane ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Perse.

L'ivoire fossile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domptés, & amenés au-delà de la mer par les Romains, les Cartaginois, les Epirotes & d'autres peuples, amis ou ennemis qui ont pu se rendre dans ce pays avant les temps dont l'Histoire a conservé le souvenir.

Je me suis souvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu sa source dans la tradition des Américains sur l'existence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il est étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre soient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé si universellement répandu soit voilée de ténebres si épaisses : entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obscurité, il n'y en a pas de plus singuliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *Génese*, les *Métamorphoses d'Ovide* & la *Bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, assure sérieusement que notre globe n'est qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le couroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer : c'est à cette premiere race, dit-il, (*) qu'on doit attribuer les grands ossements fossiles

[*] Voyez *Essai sur l'origine de la population de l'Amérique par E.... Tome II, p. 298. Amsterdam* 1767.

parsemés dans les deux continents, & la fable des Titants si accréditée dans les Mythologies. Après la destruction des Anges, on vit naître l'espece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à son tour.

Si l'on lisoit dans une Relation de l'Indoustan, qu'un Fakir ravi en extase avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche pensoit que la fable des géants n'étoit que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient personnifié les phénomenes occasionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analysant les noms de la plûpart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne signifient que des dérangements survenus à la terre, à l'atmosphere, & aux éléments : le nom de l'épouvantable *Briarée* désigne l'obscurité ou la lumiere éclipsée, celui d'*Othus* le renversement du temps & des saisons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevasses de la terre : celui de *Typhée* signifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes* le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les songes effrayants ou les nuages noirs. On ne sauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un sens très-clair; mais ce qui n'est pas également clair, c'est ce prétendu consentement de tous les peuples du monde à personnifier de la même façon, sous les mêmes emblêmes, des météores & des catastrophes physiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, se soient exactement rencontrés dans leurs allégories, & ayent conspiré à métamorphoser les phénomenes terrestres & aériens en géants; cela, dis-je, est toujours re-

marquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux ayent puisé cette tradition dans l'Egypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens qui ont composé l'*Edda* des Islandois, ayent eu quelque connoissance des livres Egyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, ayent extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous représenter les prétendus géants comme des êtres malfaisants & redoutables, qui renverserent des montagnes, qui déracinerent des isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel peut à peine réprimer les attentats ; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque raport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui en soulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui échappés aux inondations & aux volcans ont repeuplé la terre désolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des sociétés anéanties : le souvenir de ce malheur, en passant de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront

pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une province du Pérou des statues colossales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur démésurée, qu'il est tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, & de Diego d'Alcobasa, deux auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses ; je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses & figurées, ainsi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chaussée des Géants*, & que tout le monde sait être une production naturelle du regne minéral ; il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire supose avoir été taillées & transportées par des bras gigantesques. MM. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise, (*).

Si les géants du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eût été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus ad-

(*) Voyez *la Description d'un ancien Edifice du Pérou nommé Cagnar*. Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toise de haut ; mais les jambages n'étant pas paralleles, & se rapprochant par leurs sommets, cela étrangle l'ouverture à peu près d'un demi pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans le second volume, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de Mr. de la Condamine & celle d'Ulloa.

mirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune ayent grossiérement façonné des blocs de pierre en figures colossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chef-d'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire sur tout les sculptures saillantes; pendant que les Académiciens Français n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la masure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majestueux que le Comte de Caylus préfère à tout ce que la Grèce & l'Italie ont produit de plus achevé; mais si cet illustre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongeres de Garcilasso & de ses semblables, on se seroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & de Bruin, prouveront à jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espèce humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite province de la Magellanique: on s'est uniquement borné à considérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations, publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours, d'où il ne résulte aucune preuve décisive; puisque le témoi-

gnage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des ſquelettes, en Europe. Cet argument eſt ſans replique pour les perſonnes raiſonnables; & s'il ne l'eſt pas pour les partiſans aveugles du merveilleux, ce n'eſt pas notre faute : s'ils veulent croire à l'exiſtence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'eſt le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, diſoit M. de Fontenelle.

*Fin du premier Volume.*

# TABLE
## DES
# MATIERES

*Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.*

H

## T.

## U

V



W

*Fin de la Table des Matieres.*

